

T. TRILBY

En Avant



BeQ

T. Trilby

En Avant

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 425 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

En Avant

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Illustré par Manon Iessel.

À l'école Racine, les filles de la classe du certificat sont particulièrement dissipées, une nouvelle élève est arrivée ce matin, une nouvelle « sensationnelle ». À onze ans, elle a la taille d'une maman, la peau de son visage, de ses bras, et de ses jambes est dorée comme si elle avait passé de longs mois en plein soleil. Ses yeux sont trop grands, a déclaré Jeanne, la première de la classe, et trop noirs, a ajouté Marie qui, depuis la rentrée, n'a pas quitté la dernière place.

Quand la nouvelle parle, ses lèvres rouges s'entrouvrent et montrent des dents bien rangées, éclatantes, et ses cheveux bruns bouclent autour de son visage. Elle est vêtue d'une souple robe de laine rouge et de courtes chaussettes blanches, qui laissent ses jambes nues.

Son attitude est un peu étrange ; on la devine étonnée de ce qu'elle voit et entend et, fait sans précédent, pendant les deux heures de classe elle n'a pas cessé d'écouter Madame Mirliton, la directrice de l'école, et le professeur d'histoire

qui lui a succédé. Aucune dissipation, une attention extrême, quelle poseuse !

Cette nouvelle qui s'appelle Isoline, un nom excentrique, ne plaît pas aux filles du certificat. Pendant la classe un petit papier a circulé sur lequel Jeanne, la première, avait écrit : « Une pimbêche, Isoline, s'en méfier. »

L'école Racine reçoit filles et garçons de six à quatorze ans, l'aile droite de la maison est réservée aux jeunes demoiselles, l'aile gauche aux jeunes garçons.

La classe préparatoire des garçons a eu aussi un nouveau, frère de la nouvelle, et ce nouveau qui ressemble trait pour trait à sa sœur Isoline a eu pendant la classe la même attitude, jugée par les élèves, indésirable, aussi à la récréation on s'apprête à le mettre en « boîte » et on s'y entend à l'école Racine.

M. Mirliton, le Directeur de l'école, a appelé le nouveau : Gilles, un nom qu'on n'a pas l'habitude d'entendre, il paraît que ce Gilles et cette Isoline vont habiter l'école, extraordinaire faveur, car M. et M^{me} Mirliton n'ont, jusqu'à

présent, jamais accepté d'avoir des pensionnaires. Cette faveur ne plaît pas aux anciens élèves et les nouveaux le sauront d'ici peu.

Cette école moderne, située à Louveciennes, en bordure de la forêt de Marly, est entourée d'un grand jardin, deux courts de tennis permettent aux élèves de pratiquer ce sport, des jeux de croquets, des ballons, des cordes, une piscine, tout ce qui peut amuser les enfants a été prévu, aussi les récréations sont des heures joyeuses et bien employées.

Aujourd'hui, bien que le soleil soit déjà chaud et que le printemps venu ait mis le jardin en fleurs, les élèves ne s'occupent ni des jeux ni des fleurs. Une seule chose les intéresse : les nouveaux.

Dans ce jardin inconnu, au milieu de ces enfants qui les regardent avec tant de curiosité, les nouveaux sont un peu gênés. Gilles, petit garçon de neuf ans, qui n'a pas comme qualité la patience, vient retrouver sa sœur exaspéré par l'attitude des élèves, il s'écrie :

– Alors, ma pauvre Line, nous voici en prison

avec des sauvages !

Montrant le jardin fleuri, la fillette répond :

– C'est une belle prison et les sauvages ne nous mangeront pas.

– Oui, très belle, mais c'est une prison et les sauvages ne me plaisent pas.

– Qu'importe, nous sommes ensemble.

– Heureusement. Te vois-tu dans un couvent et moi dans un lycée, nous voyant seulement une fois par mois dans un parloir. Melchior m'a bien expliqué comment cela se passait, pendant les quatre années qu'il est resté en France, il n'a vu sa sœur que six fois.

La conversation des deux enfants est interrompue par Jeanne, venue avec trois des plus grandes : Yvette, Jacqueline et Roberte, pour parler à ces deux qui font bande à part sans que la surveillante, Mademoiselle Hélène, fille aînée de Madame Mirliton, leur fasse aucune observation.

– Dites donc les nouveaux, d'habitude quand on arrive à l'école Mirliton, on a l'habitude de se présenter aux anciennes. Jacqueline, Yvette,

Roberte et moi, on vous prévient qu'on attend vos politesses, faut vous décider à les faire.

En entendant ces paroles, Isoline est bien étonnée. Elle arrive d'un lointain pays et n'est pas au courant des habitudes scolaires, mais elle ne se laisse pas intimider par les quatre filles qui semblent être venues la provoquer. Gilles, n'ayant qu'une idée : s'en débarrasser, il murmure :

– Vous ne pouvez pas nous laisser tranquilles ?

Mais Isoline d'une voix claire qui domine celle de son frère, répond :

– L'école s'appelle l'école Racine, je crois ?

– Dites donc la nouvelle, s'écrie Jeanne, furieuse, vous n'allez pas nous donner des leçons ? Ici nous disons tous l'école Mirliton, c'est beaucoup plus drôle, l'école Racine ça fait poseur, et nous n'aimons pas les poseuses.

Avec le plus grand calme, Isoline répond :

– Et vous avez raison, nous sommes du même avis et nous pourrions peut-être nous entendre.

Cette réponse et le sourire qui l'accompagne

étonnent les petites filles et Jacqueline, l'amie inséparable de Jeanne, s'écrie :

– Pourquoi ne s'entendrait-on pas ?

Yvette demande son nom à la nouvelle.

– Isoline.

– C'est votre petit nom, mais votre grand ?

Après une courte hésitation la fillette répond :

– Isoline Lacault.

Provocante, Jeanne n'a pas désarmé, elle demande :

– Vous êtes française ?

– Créole, puis ayant assez de ces questions indiscretes, Isoline dit à son frère : viens Gilles, nous allons faire une partie de tennis. Et prenant la main du petit garçon, en courant, elle se dirige vers le fond du jardin où sont les courts.

Ce brusque départ surprend les quatre amies. Jeanne s'écrie :

– Créole, ça veut dire qu'on a des parents nègres.

– Je ne crois pas, reprend Yvette, créole, c'est peut-être un habitant d'un pays qui s'appellerait Créolie, comme les Mongols, Mongolie.

– Non, dit Roberte, l'Espagne, Espagnol, Créoles, c'est plutôt Créagne, faut regarder dans l'atlas où niche ce pays-là.

– Tu chercheras dans l'ancien monde ou dans le nouveau ?

– Sont-elles stupides ces filles-là, reprend Jeanne, je vous dis que des Créoles, ce sont des Français qui ont des parents nègres.

– Non.

– Si.

– Je sais ce que je dis.

– Pas toujours.

Et les amabilités s'échangent entre les fillettes sur un tel diapason que M^{lle} Hélène, la surveillante, intervient.

– Eh bien, mes enfants, vous vous disputez ? demande-t-elle.

– Mademoiselle, Jeanne veut tout savoir et

nous sommes sûres qu'elle se trompe.

– De quoi s'agit-il ?

– De quel pays est-on quand on est Créole ?

– Cela dépend du pays auquel appartient la colonie. Créole se dit des personnes de race blanche naissant aux colonies.

– N'est-ce pas, Mademoiselle, que ça ne veut pas dire qu'on a des parents nègres ? demande Yvette.

– Non, mes enfants, c'est une grossière erreur.

– Tu entends, Jeanne ?

– Je te l'avais bien dit.

– Je sais ce que je sais, s'écrie Jeanne vexée, et puis il n'y a qu'à la regarder pour voir qu'elle a des parents nègres.

Le jeune visage de M^{lle} Hélène s'efforce de devenir sévère, mais elle obtient difficilement ce résultat, sa figure, ronde et rose, est toujours souriante, ses yeux bleus clairs rient avec elle.

– De qui parlez-vous Jeanne, demande-t-elle ?

– De la nouvelle, une poseuse !

– Jeanne, je crois que si je répétais à Madame la Directrice les propos que vous tenez vous seriez sévèrement punie. Isoline a toujours vécu aux colonies, elle ne connaît pas les écoles françaises ni les enfants de France, et vous lui donnerez une triste idée de ce qu’ils sont si vous vous montrez désagréable avec elle comme vous savez l’être. Rappelez-vous ce que Madame la Directrice vous disait hier même : « Il ne suffit pas d’être première en classe, il faut être aussi une bonne camarade ». Tâchez toutes d’être pour cette nouvelle, comme vous dites, une bonne camarade, et maintenant allez jouer et oubliez cet incident.

Mécontente, Jeanne s’en va en grognant, suivie de ses amies. M^{lle} Hélène se dirige vers un groupe de garçons qui discutent avec véhémence.

– Je le dis que c’est un Indien, tu as vu la couleur de ses jambes.

– Un Arabe plutôt.

– D’abord, c’est des Créoles. La sœur l’a dit, j’ai écouté ce qu’elle racontait aux filles.

Jean, un garçon plus grand que les autres et très paresseux, s'écrie avec autorité :

– Créole, c'est une sec... sec...

– Qu'est-ce que tu racontes ? Une sec... ça veut dire quoi ?

– Mais on est créole comme on est protestant, ça se rapporte à la religion.

– Alors, reprend tranquillement Pierre, un travailleur, tu veux dire une secte ?

– Peut-être bien, secte ou sec... ça veut dire la même chose.

– Moi, je ne crois pas que créole se rapporte à la religion.

– Non, c'est une histoire de couleur. On est blanc quand on est Français, jaune quand on est Japonais, et noir quand on est Nègre.

– Mais le nouveau n'est pas noir, s'écrie Roland.

– Non, il est doré.

– Il a fait du soleil, il arrive de la mer ou de la montagne.

– Ou bien il a un papa noir et une maman blanche, ça fait qu’il n’est pas tout à fait noir.

Les enfants n’ont pas vu M^{lle} Hélène qui s’est approchée de leur groupe. Stupéfaite de l’ignorance de ces enfants de neuf et dix ans, elle intervient :

– Pierre, Jean, Jacques et tous les autres, n’avez-vous pas honte d’ignorer la signification du mot créole. Si nous étions en classe je vous le ferais copier à chacun dix fois pour l’apprendre. Écoutez-moi bien et souvenez-vous-en. Créole se dit de personnes de race blanche naissant aux colonies. Les parents d’Isoline et de Gilles habitaient une colonie française, leurs enfants y sont nés, comprenez-vous ? Et leur peau dorée, le mot de Jacques est exact, est due à un grand soleil que vous ne connaissez pas. Je pense que, maintenant, vous ne direz plus de bêtises sur ces deux nouveaux élèves qui viennent faire leur éducation en France, vous serez pour eux, je l’espère, de bons camarades.

Les garçons se regardent, vexés d’avoir été entendus par une surveillante qu’ils trouvent une

gosse et pour laquelle ils n'ont guère de respect. Jean, il a plus de onze ans et se trouve avec des élèves de neuf, répond :

– Faudrait savoir d'abord si eux seront de bons camarades, la fille est une grande bringue, poseuse m'a dit Jeanne, et le garçon a l'air d'une nouille, il ne sait même pas, je suis bien sûr, donner un coup de poing.

– Peut-être, répond M^{lle} Hélène, mais il fait des dictées sans faute, des problèmes sur les quatre règles et les fractions, il parle anglais aussi bien que français. Il suivra facilement la classe dans laquelle vous êtes Jean, et il a neuf ans.

– Alors, c'est un phénix, faut l'appeler comme ça.

– Ce n'est pas utile, mais vous pouvez l'imiter, vos professeurs en seront bien contents.

M^{lle} Hélène juge qu'elle a assez fait d'observations à ce groupe et s'en va un peu plus loin surveiller les autres élèves. Elle a seize ans, aimerait encore à jouer, courir, sauter, mais elle est l'aînée de six enfants et doit, malgré sa

jeunesse, aider autant qu'elle le peut ses parents, fondateurs de cette école, où ils élèvent leurs enfants en s'occupant de ceux des autres. M^{lle} Hélène se dirige vers les courts pensant y trouver les nouveaux. Mais les courts sont pris par des garçons et des filles qui n'ont aucun désir de le céder. Assis sur un banc où on les a laissés seuls, Isoline et Gilles se contentent de regarder les joueurs. M^{lle} Hélène se rend compte que les élèves ont décrété d'imposer aux nouveaux ce qu'ils appellent la quarantaine, c'est-à-dire l'épreuve de quarante jours, de quarante heures ou de quarante minutes avant de les accepter et de les inviter à jouer et à causer avec eux..

Ignorant les usages de l'école, Isoline et Gilles n'ont pas l'air de s'en soucier, ils regardent les joueurs, très médiocres, et raquettes et halles en mains, attendent sans aucune impatience, qu'un court soit libre. M^{lle} Hélène vient s'asseoir près d'eux et leur demande si les classes les ont intéressés et excuse leurs camarades.

– Il ne faut pas, dit-elle, vous étonner, si le premier jour les élèves ne sont pas très...

aimables avec vous. Ils sont ensemble depuis plusieurs années et tout élève nouveau leur paraît difficile à accepter ; mais bientôt cela changera, je les connais, et vous aurez des amis très gentils.

– Cela nous est égal, répond Isoline, nous sommes ensemble, c'est l'important. J'ai bien vu que je ne plaisais pas aux filles et Gilles m'a dit que les garçons avaient décidé de le mettre en « boîte ». Qu'est-ce que cela veut dire « mettre en boîte » ?

– Taquiner, ennuyer, faire des farces qui ne sont pas toujours intelligentes.

– Ah ! s'écrie Isoline, je comprends, alors Mademoiselle, vous seriez bien gentille de dire aux garçons qu'ils abandonnent la boîte, mon petit frère a neuf ans, j'en ai onze, papa me l'a confié, et je ne le laisserai pas ennuyer, ni taquiner, et les farces bêtes, je n'en veux pas non plus. J'ai deux poings qui savent donner des coups, prévenez les élèves de la classe de Gilles qu'ils sont prêts à servir.

M^{lle} Hélène se lève, Isoline l'imité et la jeune surveillante se rend compte que la maîtresse et

l'élève sont exactement de la même taille. M^{lle} Hélène est très petite et Isoline très grande. L'une est timide et l'autre ne l'est pas et M^{lle} Hélène pense que la fillette a dit l'exacte vérité, elle saura très bien défendre son frère.

Embarrassée, la jeune surveillante reprend :

– J'espère que vos poings ne serviront jamais, Madame la Directrice n'aime pas les disputes entre élèves et encore moins les cris.

– Moi non plus, répond Isoline très tranquillement, je ne les aime pas, et comme un court est libre elle dit à son frère : viens Gilles, nous allons jouer, et se tournant vers M^{lle} Hélène, poliment elle lui demande : vous nous le permettez, Mademoiselle ?

– Certainement, et je vais vous regarder.

Les nouveaux sont sur un court ; garçons et filles l'apprennent et, quittant leurs jeux, viennent s'asseoir sur les bancs pour regarder les deux joueurs qui doivent jouer, certainement, comme des « pantoufles ». C'est le mot dont se servent les élèves de l'école Racine pour désigner les

maladroits.

Isoline s'est aperçue de l'arrivée des spectateurs, mais cette petite fille venue d'Afrique, seule avec son frère et une négresse dévouée, ne craint pas la curiosité déplacée d'un groupe d'enfants. Elle s'approche du filet et appelle son frère.

– Gilles, tu vas me faire honneur et montrer à tes camarades que je suis un bon professeur, et toujours aussi calme elle retourne à sa place.

Le jeu commence. Avec souplesse, intelligence, Gilles fait le service et les balles passant par-dessus le filet sont reprises, renvoyées, la partie est chaudement disputée. Il est impossible de nier que le phénix et la poseuse jouent bien, beaucoup mieux que tous les enfants de l'école Racine qui, attentifs, regardent les deux nouveaux « épater la galerie », comme dit Jeanne.

Yvette répond avec bon sens :

– La galerie n'avait qu'à ne pas venir, nous voulions nous moquer d'eux, ça n'a pas réussi,

nous aurions mieux fait de continuer à jouer.

– Tu grognes toujours, tu n’es jamais contente.

– Moi je suis contente, s’écrie Roberte, d’avoir vu le jeu de la nouvelle, je vais lui demander de m’apprendre à servir comme elle et je vous battraï tous.

– C’est ce que nous verrons, d’abord elle ne joue pas si bien, elle vient de rater une balle.

– Joue comme elle et tu étonneras ta famille.

– Je ne tiens pas à l’étonner, j’aime mieux lui faire plaisir.

– Petite fille modèle, s’écrie Jeanne, la bonne élève qui n’a jamais de mauvaise note de conduite. Si je devais vivre avec toi, enfermée dans une cabane, je mourrais d’ennui.

– Et je te laisserais mourir, répond tranquillement Roberte.

– Vous l’entendez, répond Jeanne furieuse, est-elle méchante, elle serait heureuse de me voir morte. Si je répétais tes paroles à Madame la Directrice, tu aurais une belle punition.

– Je ne crois pas, parce que je dirais la vérité. Je n'ai jamais souhaité ta mort, les autres sont là pour le dire.

– Ah ! s'écrie Pierre, ce que vous êtes ennuyeuses les filles à toujours vous disputer, vous êtes jalouses de ce que la nouvelle joue bien. Alors vous grognez à tour de rôle. Nous, les garçons, on est plus chic, on constate qu'elle nous battra tous et voilà.

– Pour vous battre, faut d'abord qu'elle consente à jouer avec vous.

– Elle consentira.

– Ce n'est pas prouvé.

– Je te le dis, moi.

– Eh bien, vas donc lui demander.

– J'y vais.

Et Pierre, un gentil garçon qui préfère le tennis à tous les jeux, se dirige vers Isoline qui, ayant gagné la partie ramasse les balles, pensant que les élèves, venus si nombreux, attendent le court.

Un peu intimidé par cette grande fillette,

Pierre demande :

– Mademoiselle, je ne joue pas bien, mais j’aime le tennis et je voudrais me perfectionner. Voudriez-vous jouer quelquefois avec moi et me donner des tuyaux ?

Isoline sourit au petit garçon, mais il est évident que sa question l’embarrasse.

– Je pourrais jouer avec vous si cela vous fait plaisir, répond-elle, pour les tuyaux je n’en ai pas, mais j’en ai vu dans le potager, le jardinier s’en servait ce matin pour arroser.

Pierre se met à rire si bruyamment que les élèves restés sur le banc pour surveiller la démarche, l’entendent.

– Il ne s’embête pas, s’écrie Jean, qu’est-ce qu’elle lui raconte la négresse ?

– Si Mademoiselle Hélène t’entendait, tu aurais une belle retenue, mais tu ne comprends rien, une créole n’est pas une négresse.

Après avoir ri, Pierre, gentiment, explique à Isoline :

– Des tuyaux, ça veut dire aussi des

renseignements.

– Ah ! répond-elle, merci de me l'apprendre, à Paris on ne parle tout à fait le même français que nous, mais nous arriverons tout de même à nous comprendre. Des renseignements sur le tennis, voilà ce que vous désirez. C'est papa qui a été mon professeur, j'étais toute petite quand il m'a donné une raquette et j'ai dû apprendre à lancer une balle contre un mur et à la rattraper avant d'aller sur le tennis, c'est le meilleur tuyau comme vous dites, essayez-le et vous verrez comme il est bon.

– J'essaierai, Mademoiselle, et merci.

– Il ne faut pas m'appeler Mademoiselle, mais Isoline.

– Je veux bien, moi je m'appelle Pierre.

– Entendu, Pierre, nous jouerons ensemble demain.

Et Isoline et Gilles quittant le court, s'en vont vers la maison afin de ranger leurs raquettes et leurs balles.

En courant, Pierre revient vers les filles et les

garçons qui surveillaient son entrevue avec la poseuse. Pierre ne peut parler : dix questions lui sont posées :

– Elle t’a envoyé promener ?

– Tu t’es payé sa tête, on t’a entendu rire !

– Elle a pris son air de princesse pour te répondre, nous l’avons bien vue.

– Et puis, ça n’a pas été long l’entretien, elle t’a lâché et emmené son frère pour qu’il ne reste pas avec nous.

– Une pimbêche et un idiot qui vont faire bande à part !

– Si vous me laissez parler, arrive à dire Pierre, ce serait mieux, écoutez-moi.

– Oui, dit Roberte, il faut l’écouter, tais-toi donc, Jeanne.

– Premièrement, elle m’a très bien reçu, deuxièmement, je lui ai demandé des tuyaux, elle m’a indiqué ceux dont le jardinier se sert pour arroser.

– Elle est stupide, s’écrie Jeanne, triomphante,

je vous le disais bien.

– Non, répond vivement Pierre, elle n'est pas stupide, seulement elle ne parle pas le français comme on le parle à Paris.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? Des manières pour nous donner des leçons et nous faire croire à sa supériorité.

– Non, mais il est évident que si nous cherchons le mot tuyau dans le dictionnaire, je l'ai cherché, nous trouverions comme explication : « petit canal de fer » et non pas renseignement. Alors puisqu'elle est créole, elle n'a jamais habité Paris et ne connaît pas les mots dont nous nous servons ; voilà.

– Enfin, c'est une merveille à laquelle il ne faut pas toucher, répond Jeanne, mais comme cela m'ennuie d'entendre parler d'elle je m'en vais, viens-tu Jacqueline ?

Jacqueline, la meilleure amie de Jeanne, a une courte hésitation, elle voudrait savoir tout ce que la nouvelle a dit à Pierre, mais elle n'ose mécontenter Jeanne qui est rancunière et violente,

elle la suit sans aucun plaisir.

– Tu aurais bien pu attendre que Pierre ait fini de raconter ce que la nouvelle lui a dit.

Brusquement, Jeanne repousse son amie :

– Va-t-en, dit-elle, tu es aussi stupide que les autres. Tu veux écouter les histoires de la créole, écoute-les, mais ne compte pas sur moi pour t'expliquer tes problèmes, tu demanderas à la négresse de le faire, et, se mettant à courir, Jeanne s'en va dans le parc fleuri.

Jacqueline est un peu ennuyée d'avoir mécontenté son amie, mais Jeanne est parfois si désagréable, que par moment elle regrette de lui avoir donné son amitié. Elle revient près de ses camarades au moment où Pierre tout joyeux, déclare :

– Oui, mes enfants, demain nous jouons ensemble, pendant les récréations, je m'exercerai à envoyer une halle contre le mur et à la rattraper ; d'ici peu, je serai champion de l'école Mirliton.

Un joyeux carillon prévient les enfants que la

récréation est terminée, il faut rentrer en classe. Isoline et Gilles, se doutant que ce carillon est un appel, reviennent en courant, tranquillement. Jeanne les suit. Elle a un mauvais visage, chiffonné, comme dit Jacqueline, annonçant que l'orage gronde en elle ; si ses camarades l'ennuient ils recevront des sottises habilement dites ou des coups, donnés de manière à ce que le professeur ou la surveillante ne s'en aperçoive pas.

Jeanne, première de la classe, n'est pas sans défaut.

*

À l'école Mirliton, il s'est passé ce mois-ci un fait inouï : Jeanne, la meilleure élève, Jeanne qui depuis deux ans n'a jamais quitté la place de première, Jeanne l'invincible, est seconde dans toutes les compositions.

Isoline, la nouvelle, la créole, l'a battue partout : orthographe, calcul, rédaction, histoire,

géographie, langues étrangères, gymnastique, dessin. Elle lui est nettement supérieure. La grande taille de cette nouvelle élève pourrait la faire croire plus âgée qu'elle n'est, elle a deux mois de moins que Jeanne, et arrivée trois mois avant le certificat, passera avec toute la classe et décrochera certainement une mention.

Tout ce qui appartenait à Jeanne, tout ce qui lui était promis, tout ce qu'elle pensait lui être dû, une autre le lui prend. Cela ne se supporte pas facilement et quand on est une petite fille orgueilleuse, égoïste, parfois méchante et qui ne lutte jamais avec les mauvais sentiments, cette petite fille en veut à tout le monde, et cherche plus à faire le mal que le bien. En classe, Jeanne est toujours attentive, elle travaille pendant les études avec assiduité, mais bien souvent elle est distraite par l'orage qui gronde en elle et écoute les vilains conseils que sa rancune lui dicte. Reprendre sa place, rester en tête de sa classe lui semble impossible, Isoline, elle le sait, lui est nettement supérieure.

Madame la Directrice lui a appris qu'Isoline,

dans son pays de sauvage, avait beaucoup travaillé, n'ayant pas autre chose à faire, et, malgré son jeune âge, elle est devenue le professeur de son frère, lui apprenant ce qu'on lui avait appris ; il n'est donc pas étonnant qu'elle soit plus avancée que les élèves de la classe.

Jeanne se répète toutes ces choses qui lui font mal, et elle recherche avec complaisance ce qui peut la faire souffrir. Si le professeur explique un devoir, elle s'imagine qu'il n'explique que pour Isoline, si on interroge la nouvelle et que ses réponses affirment qu'elle sait et comprend les leçons, Jeanne est folle de rage et souffle les pires bêtises pour qu'Isoline, non loin d'elle, les répète. Mais la nouvelle ne se laisse pas troubler, dit ce qu'elle sait et en se rasseyant, se contente de murmurer :

– Celle qui souffle se trompe, il ne faut pas l'écouter.

Si Jeanne est à son tour interrogée, ayant perdu le contrôle d'elle-même, elle n'est plus capable de répondre clairement, et bien qu'elle continue comme par le passé à apprendre

parfaitement les leçons, ses réponses, confuses et hésitantes, lui attirent des observations, observations méritées mais qui, pour Jeanne, sont dues à Isoline. C'est de la faute de la nouvelle si tout va si mal pour la première de la classe.

Pendant les récréations, Jeanne ne joue plus, elle se promène avec trois amies restées fidèles. Les autres ont accepté Isoline, qui connaît des jeux nouveaux très amusants, et pendant les heures de délasserement, la nouvelle a autant de succès qu'en classe.

Jeanne est furieuse et cherche à jouer de mauvais tours à toutes celles qui ont fraternisé avec la créole, et ce sont des tours qui deviennent de plus en plus cruels. N'a-t-elle pas imaginé d'apporter de petits morceaux de verre qu'elle a habilement cachés dans le sable où, avec Isoline, les élèves s'entraînent au saut. Jusqu'à présent, aucune n'en a rencontré un, mais une chute plus violente peut amener l'accident.

Jeanne ne s'en soucie pas, voir Isoline blessée, immobilisée pendant quelque temps dans sa chambre, serait pour elle un grand soulagement.

L'antipathie ressentie les premiers jours est devenue aversion et Jeanne, petite fille chrétienne, ose dire et répéter à ses amies :

– Je hais cette négresse, il faudra qu'elle s'en aille ou je m'en irai.

Jacqueline, l'inséparable amie de Jeanne, a osé lui répondre :

– Tes parents ne voudront pas t'enlever de l'école parce que tu ne t'entends pas avec une élève.

Et Jeanne, avec un mauvais sourire, a répondu :

– Je m'arrangerai pour qu'ils le veuillent, sois tranquille, il n'y a pas qu'une pension dans la banlieue de Paris.

Et Jeanne, tous les jours, pendant le dîner pris avec ses parents, raconte d'un air triste, elle joue très bien la comédie, que Madame Mirliton, absorbée par l'éducation de ses propres enfants, ne s'occupe plus de l'école, qu'on ne la voit jamais, que les professeurs changent toutes les semaines, et que même parfois ils ne viennent pas

du tout. Mademoiselle Hélène, une gosse de seize ans qu'on dit bachelière, les remplace et vous donne des devoirs qu'on ne comprend pas, et quand on lui demande des explications, elle bafouille, rougit et ne peut les donner.

Et Jeanne ajoute avec un gros soupir :

– C'est ennuyeux toutes ces histoires-là avant l'examen.

Les parents de Jeanne n'ont fait d'abord aucune attention aux plaintes de leur fillette. Jeanne n'est pas d'humeur agréable, grogne pour une soupe trop chaude ou trop salée, et ne s'intéresse qu'à ses propres affaires ; études, places, école, ce qui lui appartient passe avant toute autre chose, et souvent sa mère lui reproche son égoïsme et son indifférence. Mais elle travaille bien, est très ordonnée, et ses parents espèrent qu'en grandissant son caractère s'améliorera et que son cœur deviendra meilleur.

Après avoir entendu pendant plusieurs jours Jeanne se plaindre et le carnet du mois indiquant que la fillette a de mauvaises notes de conduite, la maman de Jeanne pensa que quelque chose

d'anormal se passait à l'école. Travaillant dans un établissement de crédit, elle n'avait guère le temps d'aller voir Madame Mirliton et, de jour en jour, remettait la visite qu'elle voulait faire, se contentant de dire à sa fille :

– Jeanne, fais donc un effort, reprends ta place de première et tâche d'avoir le mois prochain de meilleures notes de conduite.

Tête baissée, visage méchant, Jeanne écoutait ces recommandations et ne répondait pas. Que pouvait-elle dire ? La place de première, elle le savait, ne lui serait jamais rendue tant que la créole resterait dans la classe. Si Jeanne ne pouvait quitter l'école une autre devrait la quitter, la chose était certaine et Jeanne voulait tout faire pour que cela arrivât.

La créole travaillait bien, elle qui n'avait jamais été en classe, suivait facilement. Instruite par son père qui l'avait habituée toute jeune à se débrouiller seule, elle savait mieux que les autres se diriger.

Ayant perdu leur mère alors qu'ils étaient encore des bébés, Isoline et Gilles avaient passé

leur enfance sur le bateau de leur père, un grand savant, qui consacrait sa vie à l'étude des secrets de la mer et à la découverte de terres inconnues. Ces années vécues au large avaient donné aux deux enfants une santé robuste et une ignorance complète de la vie de ceux que les matelots appelaient des terriens.

Un jour, le Gouvernement de la France demanda au Commandant du bateau « En avant », d'explorer certain continent dangereux pour les navigateurs, mission périlleuse qu'il accepta. Isoline avait onze ans, Gilles neuf ans, il fallait penser à leur instruction et leur faire connaître la terre. Le Commandant décida qu'ils iraient à Paris faire leurs études pendant que lui s'en irait en mission.

En quelques jours le départ fut décidé. Le bateau « En Avant », ce bateau que les enfants n'avaient jamais quitté, les débarqua dans un port d'Afrique d'où ils s'embarquèrent avec leur nourrice, une vieille bonne négresse, pour la France, où ils devaient rejoindre l'école Racine qu'un ami du Commandant lui avait chaudement

recommandée.

Ce mois de voyage, Paris, la grande ville où un oncle, frère de leur mère, les avait reçus sans aucune tendresse, pressé de les conduire à l'école désignée, ne leur avait laissé aucun bon souvenir. Isoline et Gilles étaient arrivés fatigués, désemparés, si tristes d'avoir dû quitter leur père et le cher « En Avant », leur maison flottante, maison où ils étaient si tendrement aimés. Bien qu'il fut très occupé par ses grands travaux, le Commandant consacrait chaque jour quelques heures à ses enfants et les matelots dévoués à leur chef ne savaient que faire pour prouver leur affection à Isoline et à Gilles.

L'adaptation à la vie de l'école, une vie si nouvelle pour eux, n'était pas sans difficultés. Isoline acceptait avec bonne grâce tant de choses étranges pour elle, mais Gilles, petit garçon audacieux, coléreux, fantasque, n'obéissait pas facilement et donnait à sa sœur de grands soucis, car elle avait promis à son père de le protéger et de le garder dans le bon chemin.

La veille de leur départ, le Commandant avait

emmené sa fille dans sa cabine et, avec émotion, lui avait dit :

– Ma chérie, vous allez tous les deux pénétrer dans un monde qui vous est inconnu, vous allez vivre dans une école avec des enfants qui n'auront pas tous une âme de qualité. Il t'appartiendra à toi, l'aînée, de diriger ton frère, de le surveiller et d'empêcher que de mauvais camarades l'entraînent vers le mal. Je te le confie, tu dois être pour lui une maman, un rôle très grand, très lourd, pour tes jeunes forces, que tu accepteras. Je serai absent deux années, mais si je ne revenais pas, il faudrait continuer à être pour ton frère une maman. Tu as compris, mais je reviendrai, et tendrement le père avait embrassé sa fille en ajoutant : courage.

Le lendemain, ils s'étaient séparés. Isoline, tenant Gilles par la main, avait quitté le cher bateau en répétant à l'enfant qui pleurait, un seul mot : courage. Et pendant la longue traversée quand elle se sentait lasse, perdue, si seule au milieu des passagers, elle murmurait : courage, et retrouvait l'énergie et des forces nouvelles pour

surveiller son terrible petit frère qui allait toujours là où il ne devait pas aller, se moquant des observations et recommandations de sa vieille nourrice Théodose.

Gilles, en classe, ne sera pas un élève docile. Il a les plus grandes facilités, une mémoire extraordinaire et tiendra sans difficulté, tout comme sa sœur, la tête de sa classe. Mais déjà sa conduite laisse à désirer, et toutes les choses nouvelles que ses camarades lui apprennent l'enthousiasment.

Un certain Roland qu'on appelle, on ne sait pourquoi, Pilou, lui a appris à plier de différentes manières des carrés de papier, ce qui permet de faire des cocottes, des bateaux, des chaises, des bonshommes, tout ce qu'on peut créer quand on est adroit et qu'on possède de l'imagination. Ce jeu enchante Gilles, il s'est mis à fabriquer des cocottes de toutes les tailles et de toutes les couleurs. En classe, en récréation, dès qu'il a quelques instants, il plie du papier et prépare son travail. Le soir, dans sa chambre, il continue et range dans un carton, caché sous son lit, tous ces

régiments de cocottes qu'il fabrique avec tant d'entrain.

Isoline s'est étonnée de le voir se plaire à jouer si tranquillement, lui qui n'aime d'habitude que les jeux d'adresse et de force. Elle s'est contentée de lui dire :

– Que feras-tu de toutes ces cocottes ?

– Sois tranquille a répondu Gilles avec un sourire mystérieux, elles serviront un jour.

Et, en effet, elles servirent. Un lundi matin, quand les élèves, filles et garçons, pénétrèrent dans les classes, à chaque place il y avait une cocotte en papier, bien installée sur le pupitre, et sur la table du maître, une plus grande que les autres, ornée d'une énorme paire de lunettes.

Ce fut le fou-rire général, la dissipation, et chez les garçons la bataille. Ces demoiselles se contentèrent d'admirer et de vouloir travailler en conservant leur cocotte. Mais les professeurs ne tolérèrent pas la bataille, ni la fantaisie de garder de petites bêtes en papier. Toutes les cocottes furent confisquées et Gilles, se déclarant l'auteur

de cette plaisanterie, fut appelé au bureau de Monsieur le Directeur qui le pria de ne pas recommencer chose pareille. Il pouvait s'amuser avec ses camarades, mais le maître devait toujours être respecté, et c'était lui manquer de respect que de mettre une cocotte sur son bureau. Monsieur le Directeur excusait Gilles parce qu'il n'était pas au courant des habitudes et de la discipline, mais une autre fois il serait puni.

Au lieu de remercier, de s'excuser gentiment, Gilles osa demander :

– Quelle punition, Monsieur le Directeur, m'offrirez-vous ?

Et naturellement le Directeur, pour lui apprendre la politesse, lui offrit cent vers à copier.

Vexé, mais ne voulant pas le laisser voir, Gilles remercia de la punition comme si Monsieur le Directeur lui avait fait un superbe cadeau, et, quand il revint en classe, déclara à ses camarades qu'il avait causé avec Monsieur le Directeur et qu'on s'était très bien entendu.

À Isoline, il dit la vérité. Il était d'une grande franchise, avouait ce que les professeurs appelaient des fautes et qu'il nommait des blagues, ne regrettant jamais de les avoir faites. Si on avait bien ri, il n'avait aucun remords.

À l'école, les élèves avaient appelé ce lundi-là le jour des cocottes, ce dont Gilles était très fier.

Isoline aida son petit frère à copier les cent vers et lui recommanda de ne plus tenir tête à Monsieur le Directeur. Il fallait accepter les observations, se soumettre à la discipline, afin que si les lettres parvenaient à leur père, il ne trouva dans aucune d'elles sujet de mécontentement.

Le Commandant Lacault avait une dure mission à accomplir et ses enfants devaient s'en souvenir. Sa devise : « Honneur et Patrie », gravée à l'avant de son bateau, devait être aussi celle de Gilles et d'Isoline. N'avaient-ils pas promis tous les deux de ne jamais l'oublier, et si le petit garçon devenait un mauvais élève, il ne serait jamais digne de son père.

Isoline avait dit tout cela pendant que Gilles

copiait, et s'il refusait de répondre, la grande sœur savait bien qu'il pensait à la promesse faite devant la plaque de cuivre sur laquelle étaient inscrits les mots sacrés « Honneur et Patrie ».

Les cent vers copiés, le jour des cocottes oublié, Gilles fut pendant une semaine très tranquille, et sauf à la récréation où les garçons prenaient plaisir à ennuyer Mademoiselle Hélène, à lui faire peur en inventant les jeux les plus dangereux, Gilles eut des notes de conduite qui témoignaient de sa bonne volonté. Mais, hélas, dans le parc en fleur, les hannetons apparurent et les camarades apprirent à Gilles à s'emparer de ces gros insectes et à s'en servir.

Gilles eut une boîte percée de trous où les hannetons furent mis en prison et, au moment des récréations et le soir dans sa chambre, Gilles devint un dompteur et essaya de dompter des hannetons. Il les mettait sous des verres, s'amusait à suivre leurs ébats, et quand les gros insectes tombaient sur le dos, il riait de voir leurs inutiles efforts pour quitter cette position inconfortable.

Un jour, il voulut apprendre à celui qu'il jugeait le plus intelligent de tous, à sauter un obstacle. Un fil fut mis à une de ses pattes, et avec une mince baguette il essaya de diriger le hanneton qui ne se laissa pas faire, mais enchaîné par le fil, il se mit à voler tout autour de Gilles en faisant entendre un drôle de bruit, signe de son mécontentement.

Ce vol affolé, ce bruit, donnèrent une idée à cet élève qui n'avait pas encore compris que la classe est un lieu de travail et non de plaisir. Gilles trouvait que les blagues devaient être faites pendant les études, aux récréations elles cessaient d'être amusantes.

Le professeur d'histoire que Gilles trouvait intéressant avait l'habitude de déclarer aux élèves ignorants : « Vous méritez un bonnet d'âne », et Gilles jugea qu'il serait amusant de faire apparaître dans la classe ce bonnet. Il était devenu très habile à découper, à plier, à coller le papier. Il fabriqua un magnifique bonnet d'âne et il mit tout autour de ce bonnet des bouts de fils auxquels, un certain matin, il attachait des

hannetons. Le bonnet fut plié, les hannetons mis dans une boîte, non sans difficulté et, à l'heure de la classe, il entra avec une serviette plus bourrée que d'habitude, ce qui étonna ses camarades.

Un d'eux lui cria :

– Tu apportes ta bibliothèque ?

Et Gilles répondit avec un sourire mystérieux qui fit comprendre aux élèves qu'il se préparait quelque chose :

– Tu verras ce que j'apporte.

Et ces simples mots dissipèrent les élèves. Le professeur s'en aperçut immédiatement et déclara qu'il allait interroger sur la précédente leçon.

Les garçons ne s'y attendaient pas, la récapitulation se faisait chaque mois et ils ne revoyaient leur cours qu'à la dernière minute.

Ce fut un murmure général auquel le professeur ne fit aucune attention. Il commença par interroger Jacques, un bon élève, qui ne sut pas grand-chose. Pierre s'en tira à peu près, mais Roland, dit Pilou, répondit tant de bêtises que le professeur déclara :

– Vous méritez un bonnet d'âne.

Alors Gilles, ouvrant le carton apporté dans sa serviette et mis dans son pupitre, libéra les hannetons qui s'envolèrent en promenant dans la classe le magnifique bonnet d'âne.

Le professeur surpris s'arrêta d'interroger, les élèves se dressèrent poussant des cris de joie. Ce fut la confusion, le désordre, et pendant ce temps-là le bonnet, tiré par vingt hannetons affolés, allait, venait, survolant cette classe en folie. Et il arriva une chose que Gilles n'avait pas prévue : une visite. Monsieur le Directeur parut, introduisant M. l'Inspecteur d'Académie, venu inspecter l'école Racine dont on lui avait dit le plus grand bien.

Ce qui se passa fut lamentable pour le renom de l'école. M. le Directeur ordonna le silence, il l'obtint avec peine et demanda immédiatement au coupable de cette mauvaise plaisanterie de se présenter devant lui. Gilles était debout sur un banc, il sauta par terre, prêt à s'avouer coupable. Mais un, deux, trois, dix camarades l'imitèrent et les trente garçons de cette classe vinrent se

masser devant le Directeur.

– Quel est le responsable ? demanda M. Mirliton.

– C'est moi, répondit Gilles, mais chaque élève répéta : c'est moi ! et pendant ce temps-là le bonnet d'âne continuait une danse fantastique, limitée pour le moment au-dessus de la tête de M. le Professeur d'histoire qui, effondré sur sa chaise, ne cherchait pas à se défendre.

La situation était critique. M. le Directeur jugea qu'il fallait en finir et déclara :

– Vous serez tous punis !

Et il ajouta :

– Vous allez reprendre vos places. M. le Professeur continuera son cours, et vous connaîtrez à midi la décision que j'aurais prise vous concernant.

Et comme le maudit bonnet s'approchait de M. l'Inspecteur, il ajouta :

– Gilles et Jacques doivent immédiatement s'emparer du bonnet, libérer ces malheureux insectes, et détruire ce témoin de votre faute.

– Non, dit M. l’Inspecteur, je désire que ce bonnet libéré des hannetons me soit remis, et si vous voulez me le permettre, Monsieur le Directeur, je vais donner aux enfants la punition qu’ils méritent. Je suis sûr qu’ils ignorent tout de la vie de ces insectes qu’ils martyrisent. Vous aurez donc à rechercher dans vos histoires naturelles tout ce qui se rapporte à ces bêtes et m’envoyer un devoir correct, bien écrit, et bien fait, qui me prouvera que les élèves du cours Racine ne sont pas de paresseux gamins occupant les heures de classe à faire les pires bêtises. Il faut s’amuser, mes enfants, votre jeunesse en a besoin, mais il ne faut jamais employer votre imagination à ennuyer vos professeurs. C’est un acte mauvais qui frôle la lâcheté.

Ce mot lâcheté gifla Gilles, il s’avança, tête dressée :

– On n’est pas des lâches, dit-il, et mes camarades ne doivent pas être punis ; c’est moi, moi seul qui ai fabriqué le bonnet et enchaîné les hannetons. Je ferai la punition, mais je vous répète, Monsieur, que je ne suis pas un lâche.

Silencieux, M. l'Inspecteur regarda longuement le petit garçon. Renseigné par le Directeur, il lui répondit :

– Je savais, mon enfant, que vous étiez dans cette classe, et vous venez de me prouver en vous accusant avec tant de franchise, alors que vos camarades vous le défendaient, que vous avez le courage qui est de tradition dans votre famille. Vous êtes jeune, vous n'avez jamais connu la discipline, acceptez-la, et montrez-vous ici, dans cette école, et plus tard dans la vie, digne de votre père qui est une de nos gloires françaises. M. le Directeur, si vous le voulez bien, Gilles seulement fera ce devoir qu'il m'enverra avec le bonnet d'âne. J'espère à la distribution des prix, à laquelle j'assisterai comme je vous l'ai promis, ne pas avoir à l'offrir à un de vos élèves. Travaillez bien, mes enfants, pendant les classes, aimez vos études, jouez aux récréations et tout ira bien.

Et d'une voix joyeuse, Gilles cria :

– Vive Monsieur l'Inspecteur ! cri que tous ses camarades répétèrent.

Et en s'en allant, à M. Mirliton stupéfait, l'Inspecteur daigna dire :

– Vos élèves sont bien gentils.

Réflexion, hélas, que Gilles entendit, ce qui lui enleva tout remords.

Un devoir à faire sur les hannetons, ce n'était rien à côté du plaisir que l'on avait eu. Et, pour obéir à M. l'Inspecteur, on organisa une chasse au bonnet d'âne si mouvementée, que le professeur d'histoire s'en alla, pris d'une migraine subite, et que ce fut la pauvre Mademoiselle Hélène qui vint le remplacer. Pour ramener le calme dans cette classe, elle dut participer à la chasse au bonnet et c'est elle qui, montée sur la table du maître, réussit à le capturer. Elle coupa tous les fils qui retenaient les hannetons et ouvrit la fenêtre afin qu'ils s'envolassent, et le bonnet d'âne, bien plié, alla dans le bureau de Gilles.

Cette histoire fut contée par Gilles à Isoline, une belle histoire, puisque M. l'Inspecteur avait déclaré que les élèves de la classe étaient bien gentils. Isoline aida Gilles à faire son devoir sur

les hannetons et apprit beaucoup de choses qu'elle-même ne savait pas sur ces insectes qui, avant de bourdonner les jours d'été, sont de vilains vers blancs qui font tant de ravages dans les potagers.

Mais le devoir fait et envoyé avec le bonnet d'âne que Gilles avait orné de jolis dessins, Isoline rappela à son frère que toutes les aventures ne tournaient pas comme celle-là et qu'il devait se montrer plus raisonnable.

Sincère, Gilles promit d'essayer de ne plus faire de blagues en classe, mais il avoua que c'était toujours pendant les heures de travail que venaient dans sa tête les plus étranges idées, idées qui s'imposaient jusqu'à ce qu'il les eût exécutées.

Les mots dits par M. l'Inspecteur avaient été entendus et retenus par les camarades de Gilles : « Votre père qui est une de nos gloires françaises », et le lendemain, à la grande récréation de quatre heures, les élèves décidèrent d'interroger l'inventeur des cocottes et du bonnet d'âne.

Ce jour-là, les jeux sont dédaignés et Gilles entouré par des enfants curieux, est interrogé. Mais quand trente voix parlent à la fois, c'est une confusion générale qui fait croire à M^{lle} Hélène qu'il y a bataille. Elle intervient, disperse les enfants, et Gilles qui ne comprend pas ce que ses camarades demandent, s'enfuit en courant vers les tennis où des bancs permettent de regarder les joueurs et d'attendre son tour.

Trois élèves, trois des plus curieux, trois qui ont de l'amitié pour Gilles, trois qui courent bien l'ont suivi, c'est Jacques, Pilou et Guy. Trois qui sont toujours prêts à aider Gilles à faire des bêtises.

Réfugié sur le banc, loin des autres, Pilou repose la question que trente voix tout à l'heure ont posée :

– Gilles, dis-nous pourquoi M. l'Inspecteur a dit que ton père était une gloire française ?

Et Gilles, qui ne s'attendait pas à cette question, répond, embarrassé :

– Parce que... parce que... c'est un grand

homme.

– Combien mesure-t-il ? demande Guy.

– Grand, s'écrie Jacques, ce n'est pas toujours une question de centimètres. Tu es stupide, grand homme, ça veut dire qu'il a fait quelque chose de grand.

– La Tour Eiffel ? demande Pilou.

– Laissez donc Gilles nous répondre. Qu'est-ce qu'il a fait de grand ton papa ?

– Je ne sais pas au juste, mais j'ai toujours entendu dire qu'il était un grand homme.

– À quoi travaille-t-il ?

– Il est toujours sur son bateau.

– Qu'est-ce qu'il y fait ?

– Il reste dans son laboratoire.

Laboratoire est un mot qui n'a pas beaucoup de sens pour les enfants de neuf et dix ans, ils l'ont vu écrit quelque part et Pilou le confond avec pharmacie :

– Il y a des fioles avec des médicaments, dans le laboratoire de ton papa ?

– Des médicaments, je ne sais pas, mais il y a une espèce de lunette qui s'appelle microscope, et ça vous fait voir des choses qu'on ne voit pas d'habitude.

– Microscope, répète Jacques, je sais ce que c'est, ce sont les savants qui s'en servent, ton papa est donc un savant ?

– Je ne sais pas, mais c'est un grand homme.

– Oui, une de nos gloires françaises, a dit l'Inspecteur, répète Pilou. C'est beau d'être une gloire !

– Il est vieux ton papa ?

– Il a des cheveux blancs, mais il n'est pas très vieux, seulement un petit peu.

– Pourquoi, demande Jacques, faut-il être vieux pour être une gloire ?

– Ça je ne sais pas, répond Gilles, mais je voudrais être très vite un grand homme, et je crois que c'est possible.

– Comment ?

– En faisant quelque chose de beau, de

magnifique, et se levant Gilles ajoute : Voulez-vous qu'on cherche tous les quatre ce qu'on peut faire pour devenir de grands hommes ?

– De grands hommes, répète Guy, tu crois vraiment qu'on peut l'être ? C'est pas des blagues comme les cocottes et les hannetons ?

– Non, il s'agit seulement d'avoir une belle idée ou de découvrir quelque chose ou de faire une action d'éclat.

– Une action d'éclat, demande Jacques, explique !

Gilles n'est jamais embarrassé :

– Une action d'éclat, répond-il, c'est par exemple sauver quelqu'un qui se noie.

– À l'école, il n'y a pas de rivière et la Seine est loin, dit Pilou.

– Mais il y a autre chose, un incendie, une maison qui brûle, on se précipite dans la maison pour sauver les enfants.

– Et s'il n'y a pas d'enfant, on se fait brûler pour rien ?

Et superbe d'aplomb, Gilles affirme :

– Il y a toujours des enfants !

Tristement, Guy remarque :

– Je crois qu'à l'école Racine le feu ne prendra jamais, c'est de la pierre, il n'y a rien à espérer de ce côté-là.

– Mais, reprend Gilles, si nous ne réussissons pas à faire l'action d'éclat, il y a la belle idée, la découverte.

– Ah ! s'écrie Pilou en se grattant la tête, pour moi je ne compte pas sur la découverte, ça m'ennuie de chercher et je ne suis pas camarade avec les problèmes.

– Et la belle idée ?

– Je n'en ai jamais, tu sais bien, Gilles, que je suis dernier en rédaction, mais toi tu pourrais avoir l'idée et nous on l'exécuterait. Tu serais le plus grand homme et nous on serait simplement de grands hommes.

– Oui, approuve Guy, le plus grand homme c'est lui qui aura l'idée, les autres seront en-dessous, c'est juste.

– Entendu, dit Jacques, on va se mettre à chercher, mais c'est difficile à trouver une belle idée !

– Faut comprendre, reprend Gilles, que ça n'est pas facile de devenir un grand homme, mon papa travaille tout le temps, le matin, le soir, et souvent la nuit.

– La nuit faut pas compter sur moi, répond Pilou, j'aime dormir et j'aime mon lit.

– Paresseux, s'écrie Guy, et tu veux devenir un grand homme !

– Je veux être comme Gilles, qui est mon ami.

– Et nous, nous ne sommes pas tes amis ?

– Si, mais Gilles est mon préféré, je le dis, tant pis si ça vous vexé.

– Nous vexer, reprend Jacques, mais t'imagines-tu que l'on tient à ton amitié ? Un Pilou de perdu, dix de retrouvés !

– Eh bien, répond Pilou, trouve les dix, je n'en t'empêche pas.

– Maintenant, Monsieur Pilou me donne des

permissions. Attends un peu, tu vas voir !

Et le futur grand homme se jette sur son camarade. Gilles les sépare.

– Vous n’êtes pas gentils, on parle sérieusement et vous vous battez, il y a autre chose à faire.

– Faudrait décider, reprend Jacques, qui sera le chef, on va fonder une... comment faut-il dire, une réunion ?

– Non, une société.

– Non, ça s’appelle un groupe.

– Bien, alors qui sera le président du groupe des grands hommes ?

– Mais, répond Pilou, on n’est pas encore des grands hommes, on ne peut pas s’appeler comme ça.

– Si, puisqu’on le sera un jour.

– Mais quand ? s’entête-t-il.

– Tu es assommant, reprend Guy, on le sera c’est sûr, n’est-ce pas Gilles ?

– Oui, si on a la belle idée ou si on fait une

importante découverte, on ne peut pas être des grands hommes sans ça.

– Alors, reprend Jacques avec enthousiasme, un jour, un Inspecteur dira : Jacques, Roland, Guy, Gilles, sont des gloires françaises, ça sera beau !

– Dis donc Jacques, s'écrie Pilou, quand tu énumères les gloires, faut pas te mettre en tête, ce sont toujours les ânes qui se nomment les premiers.

Jacques bondit, prêt à la bataille.

– Tu l'entends Gilles, il me traite d'âne, et tu ne voudrais pas que je tape.

– Range tes poings, c'est pas le jour.

– Et le Président, est-ce qu'on le nomme ou on ne le nomme pas.

– On le nomme, s'écrie Pilou, ça sera Gilles à cause de son père qui est déjà un grand homme.

Un peu déçu, Jacques dit :

– Si vous voulez, ça m'est égal.

Et Guy approuvant, Gilles est élu Président.

– Alors, reprend-t-il, c'est décidé, nous nous appelons le groupe des grands hommes.

– Oui, et tu pourras te faire faire des cartes, Gilles, avec ton nom, suivi du « Président du groupe des grands hommes ». Mon papa qui est président de je ne sais quoi l'a fait inscrire sur ses cartes.

Prudent, Gilles répond :

– Je ne me ferai faire des cartes que lorsque nous serons devenus de grands hommes, mais il faut que nous ayons une devise.

Pilou demande :

– Qu'est-ce que c'est que ça une devise ?

– Une devise, répond Jacques qui veut toujours avoir l'air de tout savoir, c'est quelque chose qu'on choisit, que... que... enfin, explique Gilles, puisque tu es Président.

– Une devise, voici ce que le dictionnaire dit : C'est une réunion de mots qui représente une idée, et j'ajoute que ça vous oblige à vivre comme l'idée.

– Ah ! dit Pilou, inquiet, alors il faut faire

attention à ce qu'on va choisir. Je propose : Bien manger, bien dormir.

Gilles bondit :

– C'est ça que tu appelles une devise, mais il faut que l'idée soit belle, très belle, super-belle.

– Super-belle, s'écrie Guy, soucieux, c'est introuvable, et terrible, puisque Gilles a dit que ça vous obligeait à vivre comme l'idée.

– Plus c'est difficile, plus c'est beau, reprend le Président, et quand on veut être de grands hommes il faut se donner de la peine.

– Oui, reprend Jacques, on est décidé. Alors, je propose : Qui a bu, boira.

– C'est une devise d'ivrogne, s'écrie Pilou, je refuse.

– Nous aussi.

– Alors, proposez quelque chose, reprend Jacques vexé, vous êtes muets comme des carpes.

– Les carpes c'est bon, murmure Pilou terriblement gourmand.

– Aide-toi, le ciel t'aidera, propose Guy.

– C’est bien, fait Gilles, mais c’est long, je voudrais quelque chose de plus court, qu’on pourrait crier au moment du danger et aussi pour augmenter le courage quand c’est nécessaire. Le bateau de mon papa s’appelle « En Avant », voulez-vous qu’on choisisse ces deux mots-là ?

– Adopté, crie Pilou le premier avec enthousiasme.

– Adopté, répètent Guy et Jacques tout aussi contents.

Tous les trois entourent le Président et le même cri sort de leurs jeunes poitrines : En Avant !

– C’est parfait.

– C’est bien.

– Tout à fait ce qu’il nous faut.

– Avec ça, dit Gilles, nous pouvons tout essayer, tout tenter, tout faire, je suis content.

La cloche annonçant la fin de la récréation termine la conversation des futurs grands hommes, ils rentrent en classe pour la leçon de géographie que Gilles aime particulièrement. Son

papa est du côté du pôle Nord et bien souvent Isoline lui montre, sur la mappemonde, le point qu'il doit atteindre avant de revenir près de ses enfants.

Dans ces contrées lointaines la poste n'est pas installée, et il se passera bien des mois avant que Gilles et Isoline reçoivent des nouvelles. C'est beau d'être un grand homme, c'est beau d'accepter des missions dangereuses. Gilles est fier de son papa, mais quelquefois un peu triste de sentir qu'il est loin, si loin, dans un pays où les glaces sont des montagnes blanches redoutables, montagnes qui parfois se mettent en marche, deviennent dangereuses, et peuvent, paraît-il, écraser les bateaux avec tous ceux qui s'y trouvent.

Dieu protégera papa, Gilles et Isoline le Lui demandent tous les jours, il reviendra victorieux de la neige et des glaces, ayant rempli sa mission.

Les élèves installés, le silence venu, le professeur annonce que la leçon d'aujourd'hui sera sur l'Amérique et avant de parler à ses élèves de ce nouveau monde, un immense

continent, il va leur raconter l'histoire de Christophe Colomb, l'homme qui a découvert ce pays, grande et belle découverte.

Découverte ! Ce mot fait se dresser Gilles, Pilou, Guy, Jacques, et comme ils sont sur le même banc, à côté l'un de l'autre, des coups de coude, des regards s'échangent qui veulent dire : attention, la leçon est pour nous.

Et ils écoutent avec émotion l'histoire d'un petit garçon né à Gênes, d'une famille de tisserand, et qui, dès le plus jeune âge, eut l'idée d'être marin pour naviguer sur des mers inconnues à la recherche de nouvelles terres. Ses études, ses travaux, les difficultés qu'il rencontra pour avoir des bateaux, tout leur est expliqué, et ils apprennent que c'est seulement après de longues années d'attente qu'une reine d'Espagne, Isabelle la Catholique, accorda sa protection et des navires à ce jeune explorateur. Christophe enfin s'en alla et pendant soixante-dix jours, malgré un équipage qui ne croyait pas à une découverte possible, il navigua sur cet Atlantique dont toute une partie était inconnue des

navigateurs.

Sa persévérance fut récompensée, le 20 octobre 1492, par un de ces marins qui se moquaient des idées de Christophe Colomb, la terre fut signalée, cette terre qu'il cherchait et qu'il crut être le littoral de l'Inde en Asie. Il ignora longtemps qu'il avait découvert un nouveau monde et quelques historiens affirment que ce n'est qu'après sa mort que les géographes se rendirent compte que ce pays était un continent.

Quand l'histoire de Christophe Colomb est terminée, les quatre futurs grands hommes n'écoutent plus, il faut l'avouer, le professeur avec la même attention, ils ne pensent qu'à ce petit Christophe qui, tout jeune, eut l'idée que dans l'Océan se cachaient des terres inconnues. Ça, c'est ce que Gilles appelle une belle idée, suivie d'une découverte qui fait d'un explorateur un grand homme, une gloire dont on parlera toujours, bien qu'elle soit si lointaine : 1492 ! En France et dans tous les pays du monde les écoliers apprennent encore et continueront à

apprendre la belle histoire de la découverte de Christophe Colomb.

Les quatre futurs grands hommes voudraient bien découvrir quelque chose d'aussi beau, mais comme ce sera difficile ! Et puis existe-t-il encore, de par le monde, des terres inconnues et une reine qui aiderait de hardis navigateurs âgés de neuf et dix ans ?

Et pour naviguer sur les océans, il faut un peu s'y connaître et sauf Gilles, le Président, qui a vécu sur un bateau, aucun n'a fait de traversée et Pilou, lui, sait bien que dans une barque de pêche il a toujours mal au cœur. Alors... alors, comme c'est difficile de devenir un grand homme, mais, comme dit Gilles, c'est parce que c'est difficile que c'est amusant, et beau, la gloire ne se conquiert pas sans se donner beaucoup de mal. On se donnera beaucoup de mal, Gilles le veut.

*

Mademoiselle Hélène, cette jeune surveillante,

filles aînées de M. et M^{me} Mirliton, a la difficile tâche de surveiller les récréations et les études de la classe du certificat des filles. Étant l'aînée de six enfants, très jeune elle a compris qu'elle devait aider le plus tôt possible ses parents. Élève studieuse et intelligente, elle a passé son baccalauréat avec une dispense et à seize ans et demi, prépare une licence tout en surveillant les élèves.

Une figure trop ronde, des yeux clairs rieurs, un corps envahi par la graisse fait que M^{lle} Hélène n'a guère de qualités physiques, mais ses qualités morales sont nombreuses et quand elle sourit son sourire est si plein de bonté que son visage ingrat en est transformé. Mais, hélas, les filles du certificat, tout comme les garçons, n'ont aucune sympathie pour la surveillante, elles lui reprochent sa jeunesse et ne cherchent qu'à l'ennuyer. M^{lle} Hélène est timide, sa voix s'efforce en vain d'être sévère et ne révèle que sa timidité. Les élèves en profitent et à ses observations répondent qu'elles n'entendent pas même si elles entendent. Elles ont inventé des taquineries plus stupides les unes que les autres et

la jeune surveillante en souffre sans oser le dire.

Un jour la chaise sur laquelle M^{lle} Hélène va s'asseoir a disparu, il faut essayer de la retrouver et on la découvre dans les endroits les plus bizarres. Une autre fois le siège de cette chaise est couvert de talc, et la robe bleue de M^{lle} Hélène devient blanche au bas du dos. Ces insupportables filles enferment dans une boîte des guêpes et mettent cette boîte sur la table de la surveillante, elles refusent de répondre aux questions les plus simples et demandent, aussi souvent que possible, la permission de quitter la classe par nécessité. Ces demoiselles appellent cela : des petites plaisanteries, plaisanteries offertes chaque jour à la surveillante qu'elles refusent d'appeler maîtresse d'étude.

Une maîtresse, cette gamine à peine aussi grande qu'elles, et qui ne sait même pas punir, car souvent, par bonté ou lassitude, M^{lle} Hélène feint de ne pas s'apercevoir des tristes plaisanteries des élèves.

– Elles ne sont pas méchantes, dit-elle toujours à M^{me} Mirliton, mais évidemment je ne leur plais

pas.

Et M^{me} Mirliton qui a cent cinquante élèves plus ses enfants, répond, très pressée :

– Tâche de leur plaire et sois plus sévère, il faut te faire craindre si tu ne peux te faire aimer.

Se faire craindre, elle ne pourra jamais. Se faire aimer c'est difficile, mais voici qu'Isoline, la nouvelle, différente des autres élèves, semble s'attacher à elle et si M^{lle} Hélène n'était pas très timide, elle comprendrait que les grands yeux verts d'Isoline lui offrent de l'amitié.

La fillette regrette les vilaines niches que l'on fait chaque jour à M^{lle} Hélène, elle a bien essayé de demander à ses camarades de laisser la jeune surveillante tranquille, mais Jeanne, l'organisatrice de toutes les niches a une très grande influence sur les élèves. Ce que Jeanne décide, ce que Jeanne invente, est rarement discuté. Et puis c'est si amusant de voir M^{lle} Hélène rougir, se troubler, éternuer trente fois de suite, trente rires ! Le poivre mis sur la table en est la cause et la pauvre surveillante ne s'en doute pas car une mauvaise grippe, l'hiver dernier, lui a

enlevé tout odorat. C'est une plaisanterie que ces demoiselles renouvellent souvent.

Isoline a décidé que dorénavant elle l'empêcherait, et un matin où Jeanne a mis sur le bureau le poivre voulu pour obtenir les éternuements, elle entre dans la classe, un chiffon à la main, et, tranquillement, avant de gagner sa place, essuie le bureau de M^{lle} Hélène.

Jeanne a vu le geste d'Isoline, Jeanne a compris que la nouvelle, cette poseuse qui ne lui parle jamais, savait ce qu'elle avait fait, et elle a conclu qu'Isoline semblait décidée à la contrarier, à s'opposer à ce que Jeanne appelait les amusements des élèves, eh bien, la poseuse verrait. Elle voulait la lutte, elle l'aurait. Et Jeanne qui, jusqu'à présent, l'avait ménagée, décida qu'elle ne la ménagerait plus.

Et la guerre sourde, la guerre pas déclarée, commença : petites méchancetés, petites médisances, petits mensonges. Jeanne passait sa journée à chercher ce qu'elle pouvait faire pour contrarier Isoline, M^{lle} Hélène fut délaissée et la jeune surveillante connut une tranquillité qu'elle

ignorait et dont elle se réjouit. Jeanne, intelligente, très observatrice, s'était vite aperçu de la grande affection qui unissait Isoline et Gilles et elle s'en moqua, ridiculisant les marques de tendresse que Gilles, ce petit garçon de neuf ans qui n'avait jamais connu sa maman, prodiguait à sa grande sœur pour lui si maternelle.

Insolences, taquineries, méchancetés, laissaient Isoline indifférente, elle ignorait Jeanne, cette compagne qui, dès la première rencontre, lui avait affirmé son antipathie. Cette indifférence vexait Jeanne et plus aigrie tous les jours elle cherchait en vain ce qu'elle pourrait faire pour avoir la joie, elle osait dire la joie, de voir Isoline malheureuse. Jeanne était en train de devenir une vilaine petite fille, refusant d'écouter sa conscience. Elle faisait ses prières par habitude, cœur absent, elle allait à la messe, lisait dans son livre, mais oubliait de se souvenir du premier commandement que Jésus a laissé aux hommes : Aimez-vous les uns les autres.

Vraiment Jeanne dont le cœur était dur et

orgueilleux, n'aimait personne, son travail, ses places, ses prix à la fin de l'année, cela seulement lui donnait de la joie et elle trouvait que ses parents devaient se contenter de ses succès d'écolière et ne pas lui demander autre chose. Et quand sa mère lui reprochait son indifférence, son égoïsme, elle répondait toujours :

– Je suis comme je suis, ce n'est pas de ma faute.

Et pourtant c'était de sa faute puisqu'elle cultivait avec amour ses défauts et ne cherchait pas à acquérir les qualités qui lui manquaient. Pour devenir meilleure, Jeanne aurait eu besoin de connaître la douleur et la souffrance, malheureusement ses parents lui assuraient une vie agréable dans cette école Racine où les enfants étaient si bien.

Ne pouvant atteindre Isoline, Jeanne décida qu'elle s'attaquerait à Gilles ; elle était sûre que les bêtises du petit garçon feraient de la peine à sa sœur et Gilles devait pouvoir faire beaucoup de bêtises. Très vite, elle s'aperçut que quatre élèves étaient toujours ensemble et paraissaient

s'entendre à merveille, elle en connaissait un particulièrement, Roland, dit Pilou, qui matin et soir faisait route avec elle. Peu aimable, la plupart du temps, Jeanne ne causait pas avec Pilou, un gamin de neuf ans qu'elle jugeait peu intelligent, et elle trouvait que c'était une corvée d'aller chaque jour à la maison voisine chercher ce petit garçon qui parfois se permettait de la faire attendre.

Or, un matin, alors que les deux enfants sont dans le chemin creux qui les conduit à l'école Racine, au lieu de repasser ses leçons, tout en marchant, comme Jeanne a l'habitude de le faire, voilà qu'à la grande surprise de Pilou elle engage la conversation.

– Alors, dit-elle, dans votre classe vous préparez aussi les compositions ?

– Dame oui, répond Pilou, et ce n'est pas très amusant de tout revoir, si on néglige une leçon c'est sur celle-là qu'on tombe, alors les mauvaises notes pleuvent, la moyenne dégringole avec rapidité.

– Tu n'as qu'à tout revoir, reprend Jeanne

avec sévérité.

– C'est facile quand on a de la mémoire, moi je n'en ai pas. Gilles apprend en cinq minutes une fable et moi, pour la même fable, il me faut une heure. Tu vois que ce n'est pas juste, Gilles a trop de facilité et moi pas assez, voilà.

– Non, reprend Jeanne, ce n'est pas juste, aussi tu dois détester ce camarade qui, paraît-il, rafle toutes les premières places.

Stupéfait, Pilou, qui a un bon petit cœur, s'écrie :

– Détester Gilles, tu es folle ! Mais je l'aime beaucoup et je sais bien que s'il pouvait me donner de la mémoire il m'en donnerait, seulement ce n'est pas comme les timbres, ça ne s'échange pas.

Jeanne se rend compte qu'elle vient d'être très maladroite, immédiatement elle reprend :

– Je voulais te taquiner, je sais bien que Gilles est ton camarade, un camarade très gentil. Vous êtes toujours quatre ensemble et vous ne vous quittez jamais ?

– Naturellement, tous les quatre on fait partie du même groupe.

– Quel groupe ? demande Jeanne avec curiosité, étonnée d'apprendre qu'il existe quelque chose à l'école qu'elle ne connaît pas, elle, la plus vieille élève !

Et modeste, Pilou répond :

– Le groupe des grands hommes.

– Qu'est-ce que tu racontes, les grands hommes ! Sais-tu seulement ce que ces mots veulent dire ?

– Parfaitement ! Le Président nous a renseignés : C'est Pasteur, ou Racine ou Christophe Colomb, des types différents mais qui sont tous de grands hommes.

– Qu'est-ce que vous voulez faire de ces grands hommes ?

– Pas jouer à la boule bien sûr, on veut un jour être comme eux, c'est simple.

– Oui, reprend Jeanne moqueuse, c'est très simple, mais il faut grandir avant de pouvoir être de grands hommes.

– Non, ce n'est pas utile, le Président et nous, nous voulons être de grands hommes alors qu'on est encore petits, ça sera bien plus beau, plus neuf, et ça épatera les filles qui ne pourront jamais être de grands hommes.

– Tu es idiot, Pilou.

– Merci.

– Il n'y a pas de quoi, et dis-moi donc qui est votre Président ?

– Gilles, parce que son papa est déjà un grand homme, M. l'Inspecteur l'a dit le jour des hannetons.

– Ah ! c'est Gilles votre Président ! Et que compte-t-il faire ?

– Ça, on ne sait pas au juste, on attend l'idée, la belle idée. Faudrait découvrir quelque chose, parce que l'incendie ou la Seine, des endroits où on peut sauver des gosses, on y a renoncé, l'école Racine est en pierres et la Seine est trop loin. Et puis, on ne peut pas s'installer au bord de l'eau et y attendre les enfants imprudents qui chipent des barques ou viennent se baigner sans savoir nager.

Non, c'est la découverte qu'on a décidé de faire.

– La découverte ! Mais que voulez-vous découvrir ?

– On ne sait pas, Christophe Colomb a bien découvert l'Amérique, et il paraît qu'il y a pensé tout petit.

– Oui, mais il était grand quand il est parti.

– Eh bien, nous, on ne sera pas grand, ça fera une différence.

– Tout cela me semble idiot.

– Alors pourquoi veux-tu qu'on te le raconte ?

Jeanne comprend qu'il ne faut pas froisser Pilou, par lui, elle peut savoir beaucoup de choses.

– C'est-à-dire, reprend-elle, qu'une découverte est difficile, on ne trouve pas une Amérique tous les jours.

– Ça c'est sûr, mais on peut découvrir autre chose, c'est ce qu'on cherche. Le papa de Gilles est parti très loin, tout en haut de la mappemonde. Il fait ce grand voyage pour que la France soit la

première nation à travailler dans les glaces, et s'il rencontre des terres nouvelles il y en a une qui s'appellera Gilles et l'autre Isoline. Et plus tard on verra ces noms-là sur l'Atlas, tout à fait en haut, là où ça s'appelle le pôle Nord, tu connais ?

– Mon petit, s'écrie Jeanne méprisante, rappelle-toi que j'ai toujours eu le premier prix de géographie.

– Ça se peut, reprend Roland, mais les prix tu sais ça ne prouve pas grand-chose, moi je n'en ai jamais et je sais sur le pôle Nord un tas de choses que tu ne sais pas. Gilles, qui est calé à cause de son papa, nous raconte tout. On connaît les ice..., ice...

– berg, iceberg, je sais ça.

– Mais tu ne sais pas que ces ice... bergs, un beau jour se détachent l'un de l'autre et ces grandes montagnes blanches se mettent à naviguer comme des bateaux, mais pour les vrais bateaux, comme « En Avant » – c'est celui du papa de Gilles – ce ne sont pas des rencontres agréables, car ça peut les démolir. Il y a aussi les pingouins, des oiseaux qui ont un bel habit noir et

une chemise blanche, ils sont, paraît-il, tout plein gentils et le papa de Gilles a promis de lui en rapporter un. Tu vois que j'en sais des choses sur le pôle Nord.

– J'en sais autant que toi et même plus.

– Eh bien, raconte-les, mais c'est pas du vrai comme Gilles. Tu lis dans des bouquins et tu te rappelles, tandis que Gilles c'est son papa qui a vu les ice... bergs et les pingouins, ce n'est pas du tout la même chose.

– Naturellement, Gilles est le phénix de la classe, et tout ce qu'il te raconte c'est superbe.

– Oui, c'est superbe !

– Tu es idiot, mon pauvre Pilou, ce n'est pas de ta faute, mais tu es idiot.

Et tranquillement, sans se fâcher, le petit garçon répond :

– Tes amabilités me laissent indifférent, tu peux continuer à les dire. Nous voici arrivés, au revoir charmante demoiselle. Une autre fois j'aime mieux que tu te taises, la route est plus agréable.

Jeanne se dirige vers sa classe et toute la matinée, comme l'après-midi, elle est préoccupée. La conversation qu'elle a eue avec Pilou l'obsède. Ces petits sont ridicules, stupides, avec leur groupe de grands hommes, et elle voudrait leur faire une plaisanterie, une niche, une taquinerie qui leur prouverait leur bêtise, mais le difficile c'est d'inventer la niche.

*

Une nuit de mai, une terrible tempête a ravagé toute une partie de la France et Louveciennes, le petit village où est installée l'école Racine, en bordure de la forêt de Marly, n'a pas été épargné. De gros arbres ont été déracinés et renversés sur le sol. Un vieux chêne, tordu par le vent, s'est abattu sur la maison, brisant les vitres de la chambre où Gilles est installé. Il s'est réveillé en sursaut, se demandant ce qui se passait et, tout étonné, il a vu entrer, successivement, Isoline, M. et M^{me} Mirliton. Ces trois personnes l'interrogèrent avec la même anxiété.

– Gilles, tu n'es pas blessé, s'écria Isoline, d'une voix étranglée par la peur.

– Gilles, vous n'avez rien, demanda M^{me} Mirliton.

– Gilles, vous êtes bien ?

Et, s'asseyant sur son lit, les yeux papillottants, Gilles réussit à dire :

– Mais que se passe-t-il ? Pourquoi êtes-vous tous venus dans ma chambre ?

– Un gros arbre s'est abattu sur la maison, tous les carreaux de votre fenêtre sont cassés et nous craignons qu'ils soient tombés sur votre lit, expliqua M. Mirliton. Nous ne nous sommes pas trompés, des éclats de verre sont sur votre oreiller, c'est admirable que vous ne soyez pas blessé. Vous n'allez pas rester ici, il y a dans la chambre de votre sœur un divan sur lequel vous finirez la nuit, demain, on remettra tout en état, je vais vous transporter.

– Mais je peux marcher, cria Gilles !

– Des éclats de verre remplissent le sol, dans vos pantoufles il y en a sûrement, je préfère que

vous ne mettiez pas le pied à terre ; et sans s'expliquer davantage, M. Mirliton avait emporté Gilles.

Quand il fut installé sur le divan de la chambre d'Isoline, M. et M^{me} Mirliton s'en allèrent et, tout à fait réveillé, le petit garçon se mit à rire.

– Quelle aventure, Isoline, pendant que je dormais, je pouvais être blessé, mais une blessure idiote, sans gloire. J'accepte d'être blessé mais après une action d'éclat.

– Crois-tu que la tempête te demandera la permission de déraciner les arbres ? C'est terrible la tempête, elle ravage tout sur terre, et sur mer c'est plus affreux encore.

– Oui, répondit Gilles, devenu tout à coup très grave, la tempête en mer envoie les bateaux au fond de l'eau. Tu te rappelles quand il y avait gros vent, papa voulait toujours que nous mettions nos ceintures de sauvetage et Yves ne nous quittait pas. Je n'avais le droit de monter sur le pont qu'avec lui et il me serrait bien fort dans ses bras comme s'il craignait qu'une vague m'emportât. Ah ! j'aimais ça la tempête. Le vent

soufflait comme il souffle ce soir, seulement ce n'était pas des arbres qu'il abattait. On savait qu'il pouvait jeter le bateau contre des rochers ou le retourner si cela lui plaisait, on connaissait le danger, on était content, on était fier d'être là et de voir « En Avant » lutter avec les vagues, le vent, et tout le bazar, seulement j'étais petit et papa ne voulait pas que je me batte avec la tempête comme les matelots se battaient. Je rageais dans les bras d'Yves, je l'aurais bien mordu pour qu'il me lâchât, seulement je ne voulais pas lui faire du mal. La tempête dans un lit, ce n'est pas intéressant, aussi je vais dormir.

– Oui, il faut dormir, reprit Isoline, mais avant nous allons faire une prière pour ceux qui cette nuit sont en mer où ils ont peut-être aussi mauvais temps que nous.

– Papa est loin d'ici, heureusement.

– Oui, mais je crois qu'il doit connaître aussi de vilaines tempêtes, comme il y a longtemps que nous n'avons eu de ses nouvelles.

– Oui, bien longtemps, répondit Gilles et, comme le sommeil commençait à l'engourdir, il

fit cette prière :

« Mon Dieu protégez noire cher « En Avant » et tous les bateaux du monde, ils sont bien petits et la mer est si grande », puis il s'endormit malgré le vent qui continuait à tordre les arbres et à briser les fleurs.

Ce ne fut que vers le matin qu'Isoline trouva le repos, elle avait eu peur pour son frère et puis cet ouragan qui avait soufflé dix heures durant lui laissait une angoisse qu'elle ne pouvait chasser. Elle s'imaginait que son père était en danger, que cette tempête terrible avait ravagé l'Europe et elle savait que pendant des semaines et des semaines, à moins d'une rencontre providentielle, elle ne recevrait aucune nouvelle.

Le lendemain matin le frère et la sœur se réveillent tard, ils font leur toilette en toute hâte et réussissent à rentrer dans leur classe respective, au moment où la cloche, un charmant carillon, se fait entendre.

La tempête a ravagé les jardins et agité les enfants, ils ont mal dormi et n'ont aucune envie de travailler, les professeurs auront avec eux bien

du mal, même les plus sages seront dissipés.

Gilles a envie de faire des bêtises et il cherche les trois grands hommes pour essayer d'organiser tout de suite quelque chose qui amusera la classe. Aujourd'hui, travailler, être sérieux, raisonnable, c'est impossible, le vent, le méchant vent de cette nuit, a mis en lui la révolte, l'indiscipline et le désir de rire.

Il s'assied devant son pupitre, l'ouvre immédiatement afin de voir s'il ne découvrira pas dans quelque coin, un sifflet, un harmonica, une crécelle qui lui permettront de faire pendant la classe des bruits anormaux. Il faut aujourd'hui, comme dit Guy, que toute la classe rigole.

Mais dès le pupitre ouvert Gilles aperçoit, mise sur ses cahiers, une lettre. Son nom est sur l'enveloppe, tapé à la machine, et suivi du mot : personnelle, ce qui veut dire, Isoline le lui a expliqué, que cette lettre n'est que pour lui.

Gilles est bien étonné, soutenant avec la tête le couvercle de son pupitre, il s'apprête à décacheter la lettre personnelle quand il entend le professeur entrer dans la classe, tous les élèves se lèvent, il

est obligé d'en faire autant.

Assis, Gilles n'écoute pas la leçon, leçon d'histoire qu'il aime pourtant, il prend bien quelques notes, mais si sa main écrit les mots que son oreille saisit, sa pensée est absente. La lettre, la lettre personnelle voilà ce qui l'intéresse seulement et pour pouvoir la décacheter, il faut attendre l'étude qui suivra ce cours, et la leçon d'histoire est toujours longue.

Enfin l'étude ! Gilles s'installe pour lire tranquillement la lettre, mais qui donc a mis cette lettre dans son bureau. C'est une mystérieuse histoire, bien amusante.

Couvercle du pupitre sur la tête, à l'abri des indiscretions, Gilles ouvre l'enveloppe et stupéfait, lit :

« Monsieur le Président du groupe des grands hommes,

« J'ai appris que vous cherchiez à découvrir quelque chose vous permettant d'être tout de suite de vrais grands hommes, car pour le moment, bien que vous en portiez le titre, vous ne

l'êtes pas.

« Je vous indique qu'à Clairière-sous-Bois il y a une ancienne carrière abandonnée et que dans cette carrière il existe des souterrains qui doivent mener, paraît-il, à une ville ancienne, très ancienne, qui ressemblerait, prétend-on, à celle de Pompéï, découverte en Italie, et dont vous pouvez voir l'image dans votre livre d'Histoire.

« Clairière se trouve de l'autre côté de la forêt et la carrière à un kilomètre de la ville.

« Prenez vos renseignements, Monsieur le Président du groupe des grands hommes, découvrir une ville c'est une belle découverte et je pense que vous serez content que je vous l'aie indiquée.

« Un observateur observant les grands hommes qui jusqu'à présent n'ont pas fait grand-chose ».

La signature est illisible, c'est aussi bien Jean, que Jacques, que Jules.

Gilles glisse cette lettre dans son cahier, il peut donc tout en ayant l'air de travailler, la lire et la

relire. De qui vient-elle ? Qui l'a mise dans son pupitre, qui l'a apportée ? La personne l'ayant écrite se moque des grands hommes, mais dit des choses justes, c'est vrai qu'ils ne sont pas encore de grands hommes et qu'ils en portent le titre.

C'est peut-être orgueilleux, ridicule, or, Gilles qui a un papa, un vrai grand homme, ne veut être ni orgueilleux, ni ridicule. Alors, alors... il faut très vite faire quelque chose de grand, de beau, sans cela le groupe ne doit pas exister.

Immédiatement un petit papier est passé à Pilou. À la prochaine récréation, réunion auprès de la fontaine aux roses, décision à prendre très importante.

Pilou lit, communique à Jacques, Jacques à Guy, les grands hommes sont prévenus.

Et dès la récréation venue, sans chercher Isoline dans le groupe des filles, Gilles s'en va en courant vers la fontaine aux roses, le lieu de réunion qu'il a indiqué aux membres du groupe.

La fontaine aux roses est le plus joli coin du jardin, trois têtes d'enfants sont sculptées à même

une large pierre grise et un petit bassin de marbre reçoit l'eau très pure d'une source. Tout autour, des rosiers bas dont les fleurs rouges s'épanouissent contre la pierre grise. C'est là que le groupe des grands hommes va prendre connaissance de la lettre reçue par le Président, la discuter, et arrêter un plan.

On ne peut négliger une telle indication et Gilles qui a cherché dans son dictionnaire des renseignements sur la ville italienne de Pompéï, peut leur dire que s'ils trouvaient à Clairière-sous-Bois une ville aussi intéressante, ils seraient pour toujours de grands hommes.

Tout ce qui a été découvert dans une ville ensevelie par les monceaux de lave déversée par le Vésuve en ébullition, Gilles l'a retenu. Sa mémoire lui permet de donner des précisions sur les constructions antiques, sur les trésors, statues, bijoux, meubles, que les ouvriers des fouilles ont arrachés à la terre.

Pendant cette récréation si importante pour les grands hommes, Isoline est appelée dans le bureau du Directeur où elle trouve réunis M. et

M^{me} Mirliton et son oncle.

Bien que depuis trois mois cet oncle ne lui ait manifesté son affection que par de courtes lettres, Isoline le salue gentiment. Maître Rivac, notaire à Paris, n'aime que son étude, il n'a pas d'enfant et ceux de sa sœur unique ne sont pour lui que des inconnus. Des circonstances particulières, circonstances qu'il va expliquer à Isoline, l'ont amené à l'école afin de faire ce qu'il appelle son devoir.

– Bonjour, petite fille, répond-il à Isoline, vous devez comprendre tout de suite que si j'ai quitté ce matin mon étude, pour venir vous voir c'est que je ne pouvais faire autrement.

Isoline est devenue très pâle, une angoisse s'empare d'elle et la rend toute tremblante. Elle accepte avec plaisir la chaise que M^{me} Mirliton lui désigne près d'elle, et elle ne s'étonne pas du geste tendre de la Directrice qui prend sa main et la garde entre les siennes.

Il y a un silence, Maître Rivac semble réfléchir, il ne sait pas comment on parle aux enfants et cette grande fillette dont le visage est

bouleversé rend sa visite pénible. Pour la première fois, il se rend compte qu'il existe entre elle et lui un lien qui va l'obliger à certains égards.

– Mon enfant, dit-il d'une voix grave, j'ai le devoir pénible de vous apprendre qu'on a reçu au ministère de mauvaises nouvelles du bateau de votre père sur lequel il était parti pour accomplir une mission, et il ajoute entre ses dents : qu'il aurait peut-être pu laisser à d'autres.

Isoline est devenue encore plus pâle, le sang a quitté son visage, ses lèvres se sont subitement décolorées et ses paupières cachent les prunelles claires, tout son corps semble s'affaisser. Court instant, car la fillette se redresse, ses paupières se relèvent et d'une voix qui résonne dans le bureau silencieux, elle s'écrie :

– Mon père a accepté une mission dangereuse, mais qui est belle, ses enfants sont fiers de lui.

Cette réponse surprend le notaire, il s'attendait à des cris, à des larmes, mais non à cette acceptation courageuse de la douleur.

– Alors mon enfant, ma tâche est facilitée. Votre père a disparu. Je deviens, c'est la loi, et c'était son désir, votre tuteur, et je vais vous mettre au courant de mes décisions.

– Pardon, mon oncle, mais avant que vous parliez de vos décisions, pourriez-vous me dire tout ce que vous avez appris au ministère et me renseigner sur les mauvaises nouvelles. Quand vous les a-t-on envoyées, y a-t-il eu tempête, naufrage, je voudrais savoir tout ce que vous savez.

– Peu de chose. On m'a dit : terrible tempête, le bateau n'a pas cherché l'abri de la côte, une erreur de point peut-être, ou un phare pris pour un autre. Les dernières communications captées disaient le danger. Le bateau a dû se briser sur des rochers. La mer, jusqu'à présent, n'a rendu que peu de choses et a gardé ses victimes.

– La mer a donc rendu quelque chose !
balbutie Isoline.

– Oui, une bouée sur laquelle on a découvert le nom du bateau et une plaque de cuivre qui, paraît-il, se trouvait à l'avant, où sont gravés

deux mots : Honneur, Patrie.

– Oui, répond Isoline avec une énergie farouche, cette plaque se trouvait sous le grand mât. Les soirs de beau temps, Gilles et moi faisons notre prière, les yeux fixés sur ces mots qui, disait papa, nous conduisaient à Dieu.

Papa est un cri de douleur, mais ce sera la seule manifestation de la peine qui déchire Isoline. Les mains croisées, droite, silencieuse, elle attend, et comme le notaire se tait, étonné, elle reprend :

– Voudriez-vous me faire connaître, mon oncle, vos décisions ?

– Je ne demande que cela, reprend le notaire, qui veut en finir avec un devoir qu'il trouve bien pénible.

Cette école choisie par votre père me semble parfaite, vous vous y plaisez, je pense ?

Isoline incline la tête, et ses yeux douloureux se tournent vers M^{me} Mirliton si visiblement émue que, très facilement, elle pleurerait, tant elle partage le chagrin de cette élève qui depuis trois

mois ne lui a donné que des satisfactions.

– Donc vous resterez ici jusqu’aux vacances. Ces vacances, ajoute M^e Rivac avec effort, vous les passerez avec votre tante et moi, car nous avons l’intention de faire tout notre devoir.

Ces mots ne plaisent pas à Isoline. Malgré sa peine, elle comprend que Gilles et elle représentent un devoir que le notaire trouve ennuyeux.

– Ne pourrions-nous rester ici ? demande-t-elle.

– J’y avais pensé, mais M. et M^{me} Mirliton désirent se reposer pendant un mois, c’est ce mois que vous passerez avec nous.

Isoline se tait. Toute discussion est inutile, le notaire est son oncle et son tuteur, il a tous les droits sur les enfants du commandant Lacault.

– Dimanche prochain, ajoute M^e Rivac en se levant, vous viendrez déjeuner à Paris, chez moi. Il faut que vous connaissiez votre tante, c’est indispensable. M^{me} Mirliton aura l’obligeance de vous faire conduire. Je vous attendrai à midi.

Isoline se lève et d'une voix calme, mais si triste, elle demande :

– Mon oncle, je voudrais que Gilles ignorât, pour le moment, les mauvaises nouvelles. Le jour où la mer rendra notre papa, on le lui apprendra, mais tant qu'il n'y aura pas preuve que les naufragés ont péri, nous pouvons toujours espérer.

– Si vous voulez, reprend M^e Rivac, et puis ce n'est pas encore officiel. Donc, dimanche, nous n'en parlerons pas. L'avenir nous occupera, je montrerai à votre frère mon étude, une des plus importantes de Paris, et je lui apprendrai que, s'il s'en montre digne, il pourra un jour avoir l'honneur de me succéder. Voilà la bonne nouvelle que je lui annoncerai.

Isoline comprend qu'elle doit remercier, mais tout se heurte dans sa pauvre tête et, en se dirigeant vers la porte, elle réussit à dire :

– Merci mon oncle, à dimanche.

– Je vous dispense de la classe et de l'étude, s'écrie M^{me} Mirliton, et si vous voulez déjeuner

dans votre chambre, je vous ferai monter un plateau.

– Je vous remercie Madame, répond la fillette, mais à cause de Gilles je dois être comme avant.

La porte fermée, le notaire conclut :

– Elle a très bien supporté cette douloureuse nouvelle, elle ne dira jamais rien, mais elle ne fera que ce qu'elle voudra, sa mère, ma sœur, était ainsi. Elle a voulu épouser un savant qui vivait dans des pays extraordinaires, elle est morte dans une île inconnue, quatre années après son mariage. Elle nous écrivait qu'elle avait le bonheur parfait, bonheur qui a été de courte durée. Mon beau-frère était un type d'un autre siècle, ne vivant que pour la France et ne cherchant qu'à donner de la gloire à son pays. Un original, j'espère que ses enfants ne lui ressembleront pas. Je vous remercie, Madame, de votre accueil et des soins que vous prodiguez à des enfants qui me sont parents, je vous les laisserai le plus longtemps possible, car je ne saurais guère les diriger. Préparez Gilles à être notaire, et je marierai cette grande fillette dès

qu'elle en aura l'âge, car je ne me soucie pas d'avoir une jeune fille à garder.

Poignée de mains, mots aimables, M^{me} Mirliton accompagne jusqu'à la grille de l'école M^e Rivac, Notaire à Paris.

Isoline s'est réfugiée dans la chapelle, une toute petite chapelle dont les murs sont recouverts de vigne-vierge, de rosiers et de clématite. Elle est seule, et à Dieu qui lui envoie une grande douleur elle peut dire sa peine. Mais cette douleur qui lui déchire le cœur elle en est fière, et la plaque de cuivre sur laquelle sont inscrits ces deux mots : Honneur, Patrie, et que la mer a rendue, lui semble être devenue le testament de son père, un ordre qu'il lui donne, s'il ne revient pas, car elle espère encore qu'il reviendra.

Le bateau s'est brisé contre de mauvais rochers, mais il possédait de grandes chaloupes, elle les connaît, où l'équipage et son commandant ont pu prendre place pour fuir la tempête et gagner la terre. Peut-être que son père, Yves, les matelots, sont dans une de ces îles lointaines,

inconnues des hommes, où ils devront attendre de longs mois et même des années avant de pouvoir revenir dans leur pays. Mais ils reviendront, le Bon Dieu le voudra. Ce n'est peut-être qu'une épreuve qu'il faut accepter avec courage.

Mon Dieu, dit-elle à haute voix, que Votre Volonté soit faite et non la mienne.

*

Avec courage, Isoline a dissimulé sa peine, des migraines successives ont expliqué à Gilles la pâleur de son visage et ses yeux rouges.

Le Président du groupe des grands hommes était absorbé par ses fonctions, les réunions se succédaient. Gilles avait dans la tête tant d'idées et de projets qu'il ne pensait qu'à l'organisation de ces idées et de ces projets.

Isoline lui avait appris que dimanche ils devaient aller à Paris déjeuner chez leur oncle, et cette invitation ne lui avait causé aucun plaisir. Tous les jours de la semaine, il répéta à sa sœur

que vraiment elle n'aurait pas dû accepter d'aller chez des parents pour lesquels tous les deux n'éprouvaient aucune affection, et ce qui exaspérait le petit garçon, c'est qu'Isoline répétait toujours :

– En l'absence de papa, notre oncle est devenu notre tuteur, nous devons nous efforcer de lui obéir et de l'aimer.

Un jour Gilles, exaspéré, lui avait répondu :

– Je ne ferai aucun effort, je ne veux pas l'aimer, il a une tête ennuyeuse, et dès que je le regarde j'ai envie de bailler.

Isoline n'avait pas discuté. Son terrible petit frère lui semblait plus agité, plus nerveux que de coutume, et bien souvent elle le trouvait insupportable, mais elle pensait qu'elle était moins patiente et que son chagrin en était la cause.

Le dimanche est venu. Après avoir entendu la messe dans la petite chapelle de l'école, Isoline et Gilles attendent dans le jardin M^{lle} Hélène qui doit les conduire à Paris.

Isoline est triste, mais résignée, et Gilles de fort mauvaise humeur. Si ce dimanche n'avait pas été réclamé par l'oncle, Gilles serait chez Pilou qui demeure près de la forêt, et ils auraient sans doute obtenu des parents de Pilou la permission d'aller se promener, promenade d'exploration, pensait le président, qui aurait permis de se rendre compte du chemin qu'il fallait prendre pour aller à Clairière-sous-Bois. Clairière, sa carrière, la ville à découvrir, les fouilles à entreprendre, à diriger, que de sujets de préoccupation pour le président du groupe des grands hommes.

Gentille comme toujours, M^{lle} Hélène vient les rejoindre, et ils se mettent en route. La gare est proche de l'école, et, visage boudeur, silencieux, Gilles suit derrière les deux jeunes filles, prétendant que marcher par groupe de trois porte malheur.

Isoline ne lui répond pas, mais elle est désolée de voir son petit frère d'aussi mauvaise humeur, car elle devine qu'il va s'efforcer d'être insupportable.

Dans le compartiment, Gilles se met dans un coin et tire de sa poche un journal illustré qu'il a emporté, ne voulant pas être obligé de parler. Il compte le lire aussi chez l'oncle, car il sait qu'il y restera toute la journée, M^{lle} Hélène ne devant venir les chercher qu'à cinq heures.

Cinq heures à passer dans une maison sans jardin, il n'y a pas de jardin à Paris, avec un Monsieur et une Dame qu'on ne connaît pas, représentent pour lui la chose la plus ennuyeuse, et il regrette à chaque instant, et il la regrettera toute la journée, la maison de Pilou où les grands hommes passent l'après-midi, la promenade à bicyclette dans la forêt qu'ils vont faire, et tout, et tout.

Paris. À neuf ans, Gilles n'a jamais été dans une grande ville européenne. Les nombreux passants, les autos, le bruit l'ahurissent. Maître Rivac habite le quartier de St-Augustin, tout près de la gare. Gilles n'aura pas une longue marche à faire, heureusement, car il prévient sa sœur qu'il se sent fatigué, étourdi, et que se promener dans ces rues lui donne mal au cœur.

M^{lle} Hélène répond que Paris est une magnifique ville où il y a de beaux monuments qu'il faudra visiter un jour, et, très malhonnêtement, Gilles déclare qu'il ne les visitera jamais. Il aime les bateaux, la mer, la campagne, les jardins, la forêt et déteste les monuments.

Ils entrent dans un des grands immeubles qui se trouve boulevard Malesherbes. M^e Rivac habite le premier. Dès que la porte de l'appartement est ouverte, M^{lle} Hélène quitte les enfants et Isoline et Gilles suivent le valet de chambre qui les introduit dans un salon. Au moment où ils entrent, toutes les pendules de l'appartement se mettent à sonner.

Assis dans le salon, M^e Rivac lit un journal. En face de lui, sa femme feuillette une revue. En apercevant les enfants, le notaire les reçoit par ces mots :

– C'est bien, vous êtes exacts.

Il leur tend la main et ajoute : Allez saluer cette dame qui est votre tante, et asseyez-vous.

Isoline et Gilles obéissent, puis ils cherchent sur quel siège ils vont pouvoir s'asseoir. Ce sont de grands fauteuils en tapisserie, lourds et imposants, des fauteuils qu'il faut attaquer comme une forteresse. Gilles saute et se blottit dans le fond, jambes étendues sur le siège. Isoline découvre une chaise et s'assied.

Un silence. M. et M^{me} Rivac examinent les enfants, leurs parents, et ne savent que dire. Il y a un sujet dont il ne faut pas parler, et pourtant c'est à cause de ce sujet que les enfants sont ici.

Le notaire se tourne vers Gilles qu'il veut connaître puisque, s'il s'en montre digne, il en fera son successeur.

– Mon enfant, lui dit-il, parlez-moi de vos études à l'école Racine.

Désagréable, Gilles répond :

– Mes études, eh bien, je les fais comme tout le monde.

– Je pense qu'à cause de la vie irrégulière que vous avez menée, et dont vous n'êtes nullement responsable, vous êtes très en retard ?

– Je ne crois pas, s'écrie Gilles furieux, je suis toujours premier.

– C'est que probablement on vous a mis dans une petite classe, vous êtes sans doute le plus âgé des élèves ?

– Mais non, mes camarades ont presque tous un an de plus que moi.

– Alors vous avez de la chance, et je me réjouis d'apprendre que votre instruction n'a pas été négligée. Quelle personne vous faisait travailler avant que vous soyez à l'école Racine ?

– Mon papa pour les grandes choses, et Line pour les petites.

Se tournant vers Isoline, le notaire lui dit :

– Je vous félicite, mon enfant, vous avez été une bonne institutrice.

– Ce n'est pas difficile, reprend la fillette très intimidée, Gilles apprend tout ce qu'il veut.

– Alors, nous lui demanderons beaucoup. Quand on a des facilités, il faut s'en servir, et je verrai avec le directeur s'il ne pourrait, à la rentrée, suivre une classe plus forte.

– Pour que je sois le dernier, je n’y tiens pas.

Gilles a répondu d’un ton plein d’insolence et, stupéfait, le notaire le regarde.

– Mon enfant, dit-il, je ne vous demanderai pas votre avis, et puis ayez l’obligeance, quand vous me parlez, de vous souvenir que je remplace votre père. J’exige que vous ayez pour moi le plus grand respect et que votre attitude, vos paroles, me le prouvent. Vous m’avez compris ?

Étendu dans le grand fauteuil, les mains posées sur le bras du siège, Gilles, en pleine révolte, regarde son oncle et ne lui répond pas. Il n’a qu’un désir, lui dire des insolences. La promenade en forêt manquée, les grands hommes sans le Président, ce ne sont pas des choses qu’on pardonne, et puis ce monsieur qu’il ne connaît pas prétend s’occuper de lui, de son éducation, de sa politesse, de tout enfin ! Mais Gilles a un papa pour ces choses-là, un papa tout plein gentil et dont il est très fier et auquel, bien qu’il déteste obéir, il n’a jamais résisté. Mais voilà, son papa est loin, très loin, au pôle Nord, les communications sont difficiles et voilà pourquoi

le monsieur, qui est son oncle, veut essayer de le remplacer. Patience, le cher bateau « En Avant » reviendra et ramènera son papa. Ce jour-là, on pourra tirer une belle révérence à l'oncle et ne jamais le revoir.

Le silence du petit garçon surprend le notaire. D'une voix dure qui impressionne Isoline, il répète :

– Gilles, vous m'avez entendu ?

– Naturellement, puisque je ne suis pas sourd.

Cette fois M^e Rivac se lève et, menaçant, s'approche du fauteuil où est l'enfant.

– Vous n'avez aucune idée de la politesse, je vous affirme que je vous l'apprendrai. Je ne veux pas vous punir aujourd'hui, mais j'avertirai votre directeur, il vous donnera un pensum que vous méritez.

Effrayée, Isoline pense qu'elle doit intervenir. Se rapprochant de son frère, elle dit :

– Oui, très mérité. Et elle ajoute tristement : Gilles, si papa était là, tu ne te conduirais pas ainsi.

Le reproche de sa sœur touche le petit garçon. Se dressant sur les bras du fauteuil, il met ses jambes sous lui, parfait mouvement de gymnastique, et déclare :

– Si mon papa était là, d’abord je ne serais pas ici, et avec un gros soupir il ajoute : et lui me parlerait gentiment. J’en ai assez de ne plus avoir de papa. Line, il faut que tu lui écrives de revenir, sans ça je vais devenir tout à fait méchant.

Ces mots changent l’atmosphère de bataille qui régnait dans le salon. M^e Rivac se tourne vers sa femme et, d’un ton impatienté, lui demande :

– Pourquoi ne sert-on pas, nous devrions être à table, il est midi quinze.

Et doucement, M^{me} Rivac répond :

– Le quart n’a pas encore sonné.

À ce moment, toutes les pendules de la maison se font entendre et le valet de chambre ouvre une porte en annonçant que Madame est servie.

Diversions nécessaires. Isoline prend le bras de son petit frère et murmure :

– Gilles, je ne t’ai jamais vu ainsi, pourquoi

es-tu si malhonnête ? Notre oncle est le frère de
maman, tu l'as complètement oublié.

Et cet affreux bonhomme répond en mettant
les mains dans les poches, geste qu'on lui
défend :

– Je veux l'oublier.

Le déjeuner se passe correctement, tous les
plats servis sont excellents. Gilles y fait honneur
et pense que c'est au moins une compensation à
l'affreuse journée que l'oncle lui offre.

Le repas fini, les hôtes et leurs invités
retournent dans le salon et Isoline se demande
avec anxiété si son oncle va recommencer à
interroger son frère. Il serait préférable de le
laisser tranquille, et que personne ne s'occupât de
lui, c'est tout ce qu'il mérite.

Le café étant apporté, Isoline offre à sa tante
de la servir. M^{me} Rivac accepte et ne peut
s'empêcher de reconnaître la gentillesse de sa
nièce. Un peu ému, bien qu'il ne veuille pas le
montrer, le notaire s'aperçoit que cette grande
fillette ressemble beaucoup à sa maman. Sa sœur,

morte à vingt-cinq ans, avait la même douceur, la même fierté, et ce courage tranquille qui lui a fait accepter la vie en mer pour suivre un mari qu'elle aimait.

Furieux de voir qu'on ne s'occupe plus de lui, Gilles a sorti de sa poche son journal illustré et, sans demander la permission, assis dans le grand fauteuil, il se met à lire, attendant l'observation qu'il mérite et prêt à y répondre.

Isoline se multiplie, elle parle avec Madame Rivac de l'école Racine, de ses jeunes années, et quand sa tante apprend qu'Isoline est venue d'Afrique, seule avec son frère et une négresse, vieille servante dévouée mais qui ne parlait pas le français, elle s'étonne, mais comprend que cette enfant de onze ans, si raisonnable, a vu beaucoup plus de choses qu'elle qui a vécu pourtant déjà cinquante années, niais depuis trente ans elle est devenue la femme d'un notaire qui n'a jamais voulu abandonner son étude.

Café pris, cigare achevé, M^e Rivac se lève en disant :

– Mes enfants, je vais vous faire visiter l'étude

où, depuis un siècle, tous les miens ont vécu. Votre maman venait souvent le soir y chercher notre père, votre grand-père, afin de lui faire quitter son bureau où il travaillait souvent quatorze heures par jour. En ce temps, ajoute-t-il, les hommes savaient travailler.

Une visite, remuer, quitter ce salon où il s'ennuie, est pour Gilles une bonne nouvelle. Il plie son journal, le met dans sa poche et vient rejoindre Isoline.

– Ah ! s'écrie M^e Rivac content, cela vous intéresse, vous m'avez l'air d'avoir une bien mauvaise tête, mais j'espère que votre mauvaise humeur n'est que passagère.

Et comme M^e Rivac ouvre la porte, Isoline entend son frère répondre :

– J'ai la tête que j'ai, je ne peux pas la changer.

Heureusement, M^e Rivac n'a pas écouté. Isoline se rapproche de son oncle, afin d'éviter toute conversation avec son frère. Puisqu'il ne veut dire que des insolences, il faut qu'il se taise,

et personne ne doit lui parler. Si elle osait, elle demanderait à M^e Rivac de ne plus s'occuper de ce garçon qui fait tout ce qu'il peut pour que ses pareils le jugent insupportable.

L'étude se trouve au rez-de-chaussée de ce grand immeuble construit il y a un siècle et que des réparations successives ont modernisé, mais les locaux de l'étude n'ont pas été touchés. C'est une suite de pièces sombres, éclairées par d'étroites fenêtres ne donnant qu'un jour triste, les murs sont peints d'une affreuse couleur marron et des classeurs, remplis de dossiers poussiéreux, encombrant les bureaux. C'est ici le royaume du papier et Gilles se demande à quoi, ou à qui, tout cela peut servir. Étant curieux, il interroge sa sœur.

– Line, qu'est-ce qu'on fabrique ici ?

M^e Rivac a entendu la question, et il juge que c'est le moment d'expliquer à cet enfant terrible ce qu'il doit savoir.

– Connaissez-vous, Gilles, les devoirs d'état d'un notaire ?

Un notaire, au juste, Gilles ne sait ce que ce mot veut dire. Isoline lui a appris au cours de leur traversée qu'un oncle inconnu venait les attendre à Paris où il était notaire. Il avait peut-être demandé des renseignements sur cette profession, mais il ne se souvient pas de la réponse de sa sœur, et comme il déteste ne pas savoir, il murmure une suite de mots que M^e Rivac ne comprend pas, heureusement, car il ose dire :

– Un notaire, c'est un monsieur qui vous embête.

– Je vois que vous ne savez pas, reprend M^e Rivac. Venez dans mon bureau, je vais vous expliquer les devoirs de notre profession.

Il précède les enfants dans un couloir sombre, et Isoline qui a compris ce que son frère vient de répondre, en profite pour lui dire toute la peine que sa conduite lui cause. Que va penser leur oncle de l'éducation qu'ils ont reçue, qui accusera-t-il ? leur cher papa et, ajoute-t-elle tout bas, si bas que c'est à peine si Gilles l'entend, leur papa est bien loin et tous les jours en danger.

M^e Rivac ouvre les fenêtres. Le bureau est la

pièce la moins laide de l'étude, mais il est encombré par une bibliothèque, un bureau en acajou massif, datant de l'époque Louis-Philippe, et d'un immense coffre-fort. C'est une pièce imposante, deux fauteuils attendent dans le bureau les clients.

M^e Rivac s'assied à sa place habituelle et un geste, qu'il doit répéter chaque jour, invite les deux enfants à occuper les fauteuils où tant de clients sont venus, viennent et viendront pour consulter M^e Rivac, un des notaires les plus capables de Paris.

– Gilles, il faut que vous sachiez qu'un notaire est un Officier Public qui reçoit et rédige les contrats, les obligations, les testaments, et n'est pas notaire le premier venu.

Ému par l'observation d'Isoline, Gilles veut essayer d'être aimable. Il répond :

– Je comprends Monsieur mon oncle, mais les contrats, les testaments, à quoi tout cela sert-il ?

– Quand un mariage a lieu, un contrat règle la situation des deux époux, on prévoit ce que

deviendront leurs biens après décès. Un testament, fait alors que le testateur jouit de toutes ses facultés, lui permet de léguer à sa mort sa fortune à un légataire, la loi réserve la part des enfants.

Et Gilles, regardant tout autour de lui avec un peu d'effroi, s'écrie :

– Alors, mon oncle, ici vous ne vous occupez jamais que de la mort, ce n'est pas un travail bien agréable.

– C'est une question d'habitude. Depuis un siècle, tous les hommes de ma famille ont fait ce travail et si j'avais eu un fils, il serait mon successeur.

Et Gilles, regardant son oncle, répond avec la plus terrible sincérité :

– Quel bonheur que vous n'en ayez pas eu !

– Que voulez-vous dire ? demande, suffoqué, M^e Rivac.

Oubliant toute prudence, Gilles s'écrie :

– Je pense que votre petit garçon n'aurait peut-être pas été très heureux de s'occuper toute sa vie

de la mort des gens. Moi, si on me proposait cela, je crois que je deviendrais fou.

Furieux, M^e Rivac se lève, et derrière son bureau, foudroyant Gilles, il dit :

– Fou ! Vous n’avez pas à le devenir, vous l’êtes déjà ! Votre enfance, vous avez vécu neuf ans sur un bateau en toute liberté, vous a marqué, vous êtes un sauvage, sans éducation, et vous ne rêvez probablement qu’aventures qui peuvent déshonorer une famille. Vous n’êtes qu’un gamin mal élevé, et je vous préviens que vous devez changer, je ne supporterai jamais que le fils de ma sœur ne se conduise pas comme il doit se conduire. Vous allez rester à l’école Racine encore quelques mois, après je vous séparerai de votre sœur, et je vous mettrai dans un collège où on a raison des fortes têtes, vous y apprendrez la politesse et les bonnes manières que vous ignorez. Je ne vous demanderai jamais ce que vous voulez faire, vous ferez ce que je veux, je suis votre tuteur, vous devez m’obéir, ne l’oubliez pas, moi seul peut et doit régler votre vie.

Gilles, lui aussi, s'est levé. Devant l'imposant bureau en acajou massif, le Président du groupe des grands hommes, les mains dans ses poches, écoute le terrible notaire lui dire ses projets le concernant. Une rage folle s'empare de l'enfant. Cet homme qu'il a volontairement exaspéré, cet homme avec lequel il a été si malhonnête, il le déteste, car il se rend bien compte qu'il est le seul responsable de la colère de M^e Rivac. Cela ne lui donne aucun remords et ne lui rappelle pas la prudence. D'une voix méchante et insolente, il crie :

– Je ne dépends pas de vous, vous n'êtes qu'un oncle qu'on ne connaissait pas avant d'être à Paris, c'est mon papa qui s'occupe de moi, et s'il veut que je reste à l'école Racine, j'y resterai.

Emporté par la colère, à cet enfant révolté, M^e Rivac crie la vérité :

– Votre père a disparu, mort probablement, c'est moi qui le remplace et...

Le notaire n'achève pas. Le visage empourpré de Gilles, ce visage d'enfant méchant, a subitement changé. Pleins d'angoisse, les yeux du

petit garçon se sont tournés vers Isoline, il a tendu les bras comme un tout petit qu'il est encore, et dans un sanglot qui semble déchirer sa gorge, il crie :

– Papa, oh, papa !

Isoline s'approche et reçoit un corps secoué par des sanglots et des convulsions douloureuses, et, pour l'apaiser, elle dit ce qui est son espérance : – Gilles, tout n'est pas fini. Papa a disparu, le bateau a fait naufrage, mais papa est peut-être réfugié dans une île avec ses matelots et Yves qui, j'en suis sûre, ne l'a pas abandonné. Il faut prier, prier beaucoup et ne pas être méchant, pour que le Bon Dieu nous rende papa.

M^e Rivac est très embarrassé, il regrette ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, mais cet enfant l'a volontairement exaspéré. Il n'a pas l'habitude qu'on lui résiste et ce gamin insolent, depuis son arrivée, l'a nargué. A-t-il donc deviné qu'il comptait lui dire : « Si vous travaillez bien, si vous me donnez toute satisfaction, un jour je vous ferai l'honneur de vous faire entrer à l'étude pour m'y succéder. » Et voilà que ce futur

successeur a osé lui crier qu'il deviendrait fou s'il y entrait.

Il s'approche du fauteuil où Gilles pleure dans les bras d'Isoline et d'une voix toute différente, ce chagrin d'enfant lui fait mal, il dit :

– Voyons, soyez raisonnable. Gilles, vous deviez connaître le chagrin de votre sœur et le partager. Maintenant, vous ne vous révolterez plus et vous comprendrez qu'il faut m'obéir. Je ne demande qu'à vous aimer tous les deux, qu'à vous traiter comme mes enfants, et un jour, Gilles, quand vous serez plus grand, vous vous rendrez compte que toute profession est belle, quand on la fait bien, et vous serez peut-être très heureux de venir dans mon étude. Allons, j'oublie vos insolences, votre révolte, je vous pardonne, donnez-moi la main et supportez votre chagrin que je partage, comme un homme.

Accroché au cou de sa sœur, tournant le dos à son oncle, Gilles réussit à dire entre deux sanglots :

– Allons-nous-en, je veux m'en aller.

Isoline connaît la violence de son frère, elle sait que la mort de ce père qu'il aimait tant et dont il était si fier doit le déchirer, c'est son premier chagrin et, n'ayant encore jamais souffert, il n'est que révolte, colère, méchanceté.

– Allons-nous-en, allons-nous-en, répète-t-il, je ne veux plus le voir.

Et Isoline est obligée de demander à M^e Rivac la permission d'emmener son frère à l'école Racine, afin de ne pas imposer à sa tante les larmes de Gilles.

M^e Rivac est bien embarrassé et mécontent de lui et des autres.

– Vous ne pouvez vous en aller seuls, dit-il, et la personne qui vous a accompagnés ne revient qu'à cinq heures.

– Ne craignez rien, mon oncle, reprend Isoline, j'ai l'habitude de voyager, je saurai très bien retrouver la gare, et nous avons des trains toutes les demi-heures.

– Attendez, mon enfant, je vais consulter votre tante.

M^e Rivac quitte le bureau. Seul avec sa sœur, Gilles se redresse et, le visage bouleversé, les yeux gonflés par les larmes, il l'interroge :

– Depuis quand savais-tu pour papa ?

– La semaine dernière, notre oncle est venu à l'école me prévenir.

– Que t'a-t-il dit ?

– Que notre cher « En Avant » avait fait naufrage. La mer a apporté, paraît-il, sur la côte une bouée du bateau et la plaque de cuivre où était gravé « Honneur et Patrie ». Notre père a disparu avec tout l'équipage.

– Et pourquoi l'oncle ne m'a-t-il pas prévenu ? Je suis son fils, moi, son petit garçon.

Un sanglot accompagne ces mots et Gilles, rageusement, tamponne ses yeux pleins de larmes.

– Je n'ai pas voulu qu'on te prévienne avant qu'on soit sûr.

– Sûr de quoi ?

– De la mort de notre père, tant que la mer ne

l'aura pas rendu, on peut espérer qu'il a fui la tempête et cherché refuge dans une terre inconnue. Les chaloupes sont bonnes, l'équipage courageux, pourquoi ne veux-tu pas espérer ?

– Non, papa ne reviendra pas, sans cela l'oncle ne m'aurait rien dit. Allons-nous-en, Line, je ne veux pas rester dans cette sale boîte noire, j'y étouffe, et l'oncle voudrait m'y enfermer pour toute la vie, jamais je ne serai un notaire, jamais ! Qu'il s'occupe de la mort de tout le monde si ça l'amuse, mais qu'il ne compte pas sur moi pour cette histoire-là. Il veut nous aimer comme ses enfants, pour moi je ne lui permets pas. Je n'ai jamais connu maman, mais j'avais un papa, un grand homme, je n'en veux pas d'autre, qu'il garde son affection, moi je la refuse, tu le lui diras.

– Gilles, que tu es donc méchant !

– Peut-être, mais j'ai mal, comprends-tu, j'ai mal. Papa c'était à moi, à nous, on n'avait pas le droit de nous le prendre !

– Dieu est le seul Maître, Gilles, tu l'oublies. Ne dis-tu pas chaque jour « Que Votre Volonté

soit faite sur la terre comme elle est faite au Ciel », n'es-tu donc pas sincère ?

Gilles se tait, tamponne encore une fois ses yeux, et prenant la main de sa sœur, l'obligeant à se lever, dit de nouveau :

– Allons-nous-en.

Isoline comprend qu'il faut céder.

– Avant de nous en aller, il faut saluer notre oncle et notre tante, nous ne leur avons pas fait passer un agréable dimanche.

– Tant pis pour eux, ils n'avaient qu'à ne pas nous inviter.

– Gilles, tu es injuste, ingrat, comprends donc que notre oncle et notre tante sont nos parents, sans eux nous serions seuls, tout seuls, que deviendrions-nous ?

– Je ne veux pas savoir, allons-nous-en.

M^e Rivac rentre dans son bureau, presque souriant :

– Tout est arrangé, le chauffeur est là, il sort la voiture, il va vous reconduire. Venez vous

préparer.

Les enfants remontent dans l'appartement, prennent congé de leur tante. Gilles est correct et supporte que M^{me} Rivac l'embrasse. Le départ se passe mieux que l'arrivée, ce qui permet à Isoline d'espérer que son frère sera une autre fois plus aimable avec ses parents, mais dans l'auto il déclare d'une voix rauque, pleine de larmes et de rancune :

– Je le déteste et je ne viendrai jamais dans son étude, je ne veux pas être notaire, non, je ne veux pas.

*

La vie régulière de l'École Racine a obligé Isoline et Gilles à s'évader de leur chagrin. Les examens approchaient : certificat pour Isoline, passage dans une classe supérieure pour Gilles. Il fallait apprendre des leçons, préparer des compositions, tout un ensemble de choses fort absorbantes, et puis Gilles était un Président, un

Président qui s'occupait de sa présidence, et à chaque récréation le groupe des grands hommes se réunissait et, au lieu de jouer, discutait, et si M^{lle} Hélène pouvait les voir, elle et les autres enfants n'entendaient pas ce qu'ils disaient.

M^{lle} Hélène avait appris par ses parents la disparition du père d'Isoline et de Gilles ; comprenant leur peine, elle était avec eux plus douce et plus affectueuse qu'avec les autres. Sa bonté dominait sa timidité. S'étant aperçue qu'Isoline n'avait pendant les récréations aucun désir de s'amuser, elle l'appelait près d'elle, et devinant que la fillette avait de chers et beaux souvenirs l'obligeait à parler. Et ainsi elle avait fait connaissance du bateau « En Avant » qui avait été pour les enfants la maison, le foyer, où ils étaient si tendrement aimés.

Après avoir décrit le bateau, Isoline, inévitablement, nomma le Commandant, son père, et elle qui, depuis des jours, avait dissimulé son chagrin, ne se permettant de pleurer que lorsqu'elle était seule à la chapelle, elle éprouva une très grande douceur à parler de son père, de

ses admirables découvertes qui le faisaient recevoir dans tous les pays du monde comme un hôte de choix qu'on était fier d'accueillir.

M^{lle} Hélène écoutait, heureuse de ces confidences qui soulageaient un cœur. Avec Isoline, elle faisait de grands voyages, découvrait des pays nouveaux et, jamais lasse, questionnait la fillette qui éprouvait une véritable joie à parler d'un passé qu'elle avait tant aimé.

Dans la semaine qui suivit l'affreux dimanche passé chez leur oncle, Gilles avait prévenu sa sœur que Pilou l'invitait à déjeuner chez ses parents pour le dimanche prochain et qu'il pourrait y passer la journée avec Guy et Jacques qui y déjeunaient aussi. Isoline lui rappela qu'il fallait consulter M. et M^{me} Mirliton et que sans doute ils ne s'y opposeraient pas.

Un peu égoïste, et préoccupé par sa présidence, Gilles négligea de s'inquiéter de ce que sa sœur ferait seule ce dimanche-là dans la grande pension vide. il avait en tête tant de grands projets qu'il était dominé par eux.

M^{me} Mirliton connaissait les parents de Pilou.

Elle donna l'autorisation, et il fut convenu, qu'après la messe entendue dans la petite chapelle, les quatre camarades, inséparables, seraient conduits chez les parents de Pilou par M^{lle} Hélène qui viendrait les rechercher le soir.

Ce dimanche est venu et Gilles se lève plus tôt que d'habitude, il y a longtemps qu'il est prêt quand le réveil sonne. Il est très agité, va et vient dans sa chambre, ouvrant sa commode, son armoire, son bureau, mettant dans ses poches tout ce qu'on peut y mettre : couteau, argent, ficelle, chocolat, mouchoir, puis il enlève son veston, et bien qu'il fasse un beau jour de juin, met sur sa chemise un gros chandail de laine avec lequel il va étouffer, mais qu'il juge nécessaire. Au lieu de choisir de jolis souliers, il prend les plus gros, ceux qu'il porte les jours de pluie, et malgré le soleil qui éclaire un ciel radieux il prépare son imperméable. Ainsi, il est équipé pour une journée d'hiver.

Avant de quitter sa chambre, il met sur son buvard une enveloppe cachetée qui contient une lettre écrite hier en classe, sur l'enveloppe il trace

rapidement un nom, cela fait il quitte sa chambre.

Dans la salle à manger, il retrouve sa sœur et prend avec elle le premier déjeuner. Naturellement, Isoline s'étonne de sa tenue.

– Pourquoi t'es-tu habillé ainsi, il fait très beau aujourd'hui ?

– Je m'en vais pour toute la journée et Pilou m'a dit que nous irions nous promener dans la forêt et il fait très froid en forêt.

– Tu crois ? Je ne connais pas les forêts de France, mais je m'imagine que la température n'est pas si différente que celle que nous avons ici. Je vois la forêt de ma chambre, je demanderai un jour à M^{me} Mirliton d'y aller me promener avec M^{lle} Hélène, et toi qui la connaîtras tu nous serviras de guide.

Gilles ne répond pas et tout en déjeunant plus copieusement que d'habitude, après un silence, il dit d'une voix méchante et pleine de rancune :

– Le notaire nous a oubliés cette semaine, je pense qu'il ne va pas venir t'ennuyer cet après-midi.

– Gilles, tu ne dois pas parler ainsi. Je t'ai déjà expliqué que notre oncle et notre tante voulaient s'intéresser à nous, notre oncle ne nous a-t-il pas dit : je vous aimerai comme mes enfants ?

– Qu'il garde son affection, je ne veux pas qu'il m'aime, c'est dangereux.

– Que prétends-tu dire ?

– Qu'il veut me mettre en prison dans son rez-de-chaussée noir et me donner son étude de notaire. Qu'il la garde, c'est tout ce que je lui demande. Tu m'as dit que je devais réfléchir, j'ai réfléchi, et je te communique le résultat de mes réflexions.

– Eh bien, je ne te félicite pas et vraiment tu deviens insupportable.

– Pas du tout, regarde mon carnet, j'ai des notes épatantes cette semaine, conduite comprise.

– Alors, pourquoi ce matin es-tu si désagréable ?

– Parce que j'ai été pendant six jours tellement sage que j'en ai assez, je ne voulais pas être puni, tu comprends ? Dimanche dernier, j'ai déjà raté

la réunion, je ne voulais pas la manquer aujourd'hui. Guy, Jacques, Pilou et moi on a épaté le prof, il n'en revenait pas, car d'habitude en classe, surtout pendant l'étude, on est dissipé ; on s'amuse enfin, on fait des blagues, faut bien passer le temps.

– Et les devoirs, les leçons ?

– On les fait et on les apprend pendant la dernière demi-heure.

– Ça doit être bien fait et bien su !

– Mais oui, puisqu'on a de bonnes notes. On peut travailler et s'amuser, le tout est de savoir doser, dix minutes de blagues, dix minutes de travail. L'étude se passe ainsi, sauf cette semaine où on a été des piquets, plantés devant des pupitres, les copains n'en revenaient pas.

– Copain ! tu parles drôlement Gilles, tu as appris ici des mots nouveaux, je ne sais pas s'ils sont jolis.

– Tous les écoliers dans toutes les écoles s'en servent, il faut t'y habituer.

– Je ne m'en servirai pas, papa nous disait

toujours que la langue française était la plus belle du monde et qu'il ne fallait pas l'abîmer.

Et, en se levant, Gilles répond :

– Tu fais ce que tu veux et moi aussi.

Isoline se tait, la nervosité de son jeune frère lui semble augmenter tous les jours, elle le sent inquiet, préoccupé, un rien le fâche, est-ce son chagrin qui le rend ainsi ? Ah ! comme l'autorité tendre et si nécessaire de son père va lui manquer. Elle n'est qu'une grande sœur qu'il aime bien, mais qu'il n'écoute guère. Sur le bateau il n'avait qu'Isoline, maintenant il a des camarades et ses camarades l'ont transformé. Il pense beaucoup à eux et est toujours pressé de les retrouver. Ils sont, lui a-t-il expliqué, bien plus amusants que toi, Isoline, ils connaissent des jeux, des histoires que tu ne connais pas, enfin ce sont des garçons comme moi.

En parlant ainsi, Gilles a fait à sa sœur de la peine, mais il ne réfléchit guère, trop préoccupé par ses projets.

À la chapelle, Gilles ne rejoint pas ses

camarades, il reste près de sa sœur et se tient très correctement, mais son jeune visage est crispé et la prière ne l'apaise pas. À la sortie, il prend congé d'Isoline rapidement et les quatre garçons à bicyclette, accompagnés par M^{lle} Hélène, sortent du jardin.

Au moment où Isoline s'apprête à remonter dans sa chambre, elle voit revenir son frère :

– Qu'as-tu oublié ?

– Rien, mais je ne t'ai pas embrassée, et sautant de la bicyclette, Gilles vient près de sa sœur, lui donne un rapide baiser, puis repart.

Heureuse de cette marque d'affection, Isoline le regarde s'en aller aussi vite qu'il est venu, et, au moment où il franchit la porte elle s'aperçoit que la sacoche, à l'arrière de la bicyclette, est pleine à craquer. Que contient-elle ? Qu'emporte-t-il donc chez Pilou ? des livres ou des jeux ? Il a tant pensé à cette journée qu'il voulait, disait-il, organiser pour qu'elle soit belle. Aujourd'hui, Gilles est heureux et il oubliera son chagrin qui, toute la semaine, en a fait un petit garçon révolté ne permettant pas à sa sœur de lui parler de ce

père qu'on lui a pris.

La matinée se passe rapidement. Isoline profite de sa liberté pour revoir certains chapitres de l'Histoire de France qu'elle sait moins bien que les autres, et prépare une composition de calcul qu'elle doit faire demain. À déjeuner, elle est seule avec M^{lle} Hélène dont les sœurs et frères sont sortis avec leurs parents, elles bavardent comme elles ont l'habitude de le faire quand elles ont quelques instants de liberté. Après le déjeuner, elles s'installent sur la terrasse avec de bons livres, et quand il fera moins chaud, elles joueront au tennis, M^{lle} Hélène, élève d'Isoline, commence à aimer ce jeu.

C'est une belle journée d'été et le jeune professeur, tout autant qu'Isoline, est heureuse d'en profiter dans ce jardin si rarement calme. Cent cinquante enfants y sont tous les jours et donnent souvent bien du mal aux surveillantes.

Vers trois heures, on sonne à la grille du jardin, et dès qu'elle est ouverte, Isoline voit venir M. et M^{me} Rivac. Elle pense avec plaisir que son frère est absent. M^{lle} Hélène, présentée

par Isoline, se relire, et M. et M^{me} Rivac s'installent dans le jardin, là où les jeunes filles comptaient passer l'après-midi.

Immédiatement, le notaire se renseigne :

– Mon enfant, où est votre frère ?

– Chez les parents d'un ami. Il a été la semaine dernière si malheureux que M^{me} Mirliton a accepté pour lui cette invitation.

– Votre directrice a eu raison, et comme je voulais causer avec vous, il est préférable qu'il soit absent. Tout s'arrange pour le mieux.

– Quel beau jardin, s'écrie M^{me} Rivac, et comme cette maison me paraît agréable, on ne dirait pas une pension, vous devez vous plaire ici.

– Oui, ma tante, répond Isoline, seulement tout me semble si nouveau ! Nous n'avions jusqu'à présent jamais habité une maison, quand le bateau de mon père avait besoin de réparation, il en profitait pour faire une croisière et nous emmenait avec lui. C'étaient les seules vacances qu'il prenait, et encore pendant ces vacances il travaillait.

– Vous devez être bien contente, reprend M^{me} Rivac, de vivre dans une maison qui ne bouge pas et de rester dans un jardin toujours le même.

– Oui, répond Isoline, un jardin c'est merveilleux, mais nous aimions beaucoup le bateau. C'était notre maison, puisque papa y était et que maman l'avait habitée.

– Ma chère enfant, reprend M^e Rivac, qui visiblement s'impatiente, nous sommes venus pour vous mettre au courant d'un incident que vous devez connaître au plus tôt. Ayant été prévenu hier soir je suis ici aujourd'hui, vous voyez que, malgré mes occupations, je n'ai pas perdu de temps. Appelé au Ministère, j'y ai appris qu'un matelot du bateau de votre père a été découvert dans un hôpital de la côte. Trouvé inanimé sur une plage, transporté par des jeunes gens alors qu'il paraissait mourant, il a pendant plusieurs jours déliré, puis a fini par retrouver la raison et a pu donner des détails sur le naufrage du bateau « En Avant ».

Douloureusement surprise par cette révélation, Isoline s'appuie au dossier du fauteuil et, d'une

voix craintive, murmure :

– Qu'a-t-il dit de mon père, sait-il quelque chose ?

Voici, reprend le notaire. J'ai commencé à constituer un dossier, je vais vous lire les déclarations de ce marin. Monnec Jean, hospitalisé à l'hôpital de Janick, marin à bord du bateau « En Avant », appartenant au Commandant Lacault, déclare que le 10 de ce mois, près des côtes d'Islande, le bateau « En Avant » s'est trouvé au milieu d'une tempête comme le marin Monnec n'en avait jamais vue. Impossible de gagner un port, le vent ne le permettait pas, il a fallu chercher tout d'abord à éviter les bancs de récifs si dangereux autour de cette île. Le vent était d'une violence terrible et le ciel bouché, le Commandant a essayé de virer pour avoir le vent devant, la manœuvre n'a pas réussi, le bateau s'est mis à dériver. La mer est devenue de plus en plus grosse, les voiles ont été mises en loques, la flèche d'artimon s'est abattue entraînant les antennes de la T. S. F., « En Avant » ne pouvait plus être secouru. Le

Commandant n'a pas quitté la passerelle de toute la nuit, quand le jour est venu, il a essayé de manœuvrer entre les récifs. Le bateau a touché un gros rocher, il est resté couché à tribord et une effrayante lame a emporté les embarcations et la vedette, de la chaudière disjointe la vapeur s'est échappée. D'autres lames ont suivi, la tempête hurlait, le vent était effroyable, les hommes se sont servis des pompes, puis ont essayé de mettre un canot à la mer, il a immédiatement chaviré, des vagues énormes ont emporté l'un après l'autre les matelots. Monnec a été projeté à la mer en même temps que le quartier-maître. Il a nagé, puis il s'est retourné et n'a plus aperçu que la passerelle d'« En Avant », le Commandant et le matelot Yves y étaient. Les vagues l'emportant, il a continué à nager vers la terre et c'est en arrivant sur la plage qu'il a perdu connaissance. Actuellement guéri, il ne veut pas quitter le petit village de Janick avant que la mer ne lui ait rendu son Commandant. Tous les jours, à chaque marée, la mer rejette des épaves, des bouées. La roue du gouvernail est en premier revenue, ainsi que la plaque de cuivre et d'argent où le

Commandant avait fait inscrire « Honneur et Patrie ».

Le notaire ayant fini de lire les notes qu'il a prises hier au Ministère, referme le dossier et regarde sa nièce qui, les yeux clos, a écouté la lecture qu'il vient de faire. Il ne sait que dire à cette enfant qui ne pleure pas et ne fait aucun mouvement. Il préférerait des larmes, des cris, des gestes, mais cette immobilité l'impressionne et sa femme devrait bien trouver les mots qu'il faut prononcer.

Un long moment, très pénible pour M. et M^{me} Rivac, passe, puis Isoline relève ses paupières, regarde son oncle, sa tante, presque étonnée de les trouver là. Où donc l'âme de cette petite fille s'en était-elle allée, de quel voyage revient-elle ? Elle était sur le bateau, dans la cabine du Commandant, près de la grande photographie représentant sa maman. Son père était près d'elle, il avait mis la main sur son épaule et il disait de sa voix grave, mais si tendre : « Je te confie ton frère, tu dois être pour lui une maman, un rôle très grand, très lourd pour tes jeunes forces, mais

que tu accepteras. Je serai absent deux années, si je ne revenais pas, il faudrait continuer à être pour ton frère une maman. Courage ».

Courage, c'était ce mot-là qui devait l'aider à vivre, et puis il y en avait deux autres que le Commandant laissait à ses enfants : « Honneur, Patrie », il fallait être digne de celui qui n'était plus.

– Mon oncle, réussit-elle à dire, je vous remercie d'être venu aujourd'hui, j'ai de la peine, mais je suis fière, si fière de mon père. Et je vous demande de me donner ces notes que vous venez de lire ; c'est pour Gilles, il doit les connaître et ne jamais les oublier. Je comprends que le matelot Monnec reste là-bas ; si la mer... nous rendait mon père, vous me préviendriez n'est-ce pas, et puis si Yves revient aussi, il faudra les enterrer ensemble. Je savais bien qu'il n'avait pas quitté papa, il l'aimait tant, et pour Gilles et pour moi, il était comme un membre de notre famille... Vous me comprenez, j'ai de la peine, je dis peut-être des choses comme il ne faudrait pas les dire, je vous en demande pardon.

– Mon enfant, s'écrie M^{me} Rivac, je vous en prie ne vous occupez pas de nous, pleurez si vous voulez, nous partageons, croyez-le, votre chagrin. Il faut que vous sachiez que notre maison devient la vôtre, mon mari le désire et j'en suis très heureuse. Vous êtes une gentille fillette que j'aimerai beaucoup, vous êtes si raisonnable.

– Merci, ma tante, mais j'ai un terrible petit frère et celui-là aussi il faut l'aimer, il a tant de chagrin, il est si violent que j'ai toujours peur.

– Nous l'aimerons, dit M. Rivac, et nous lui apprendrons la discipline et à se dominer.

– Pas trop vite, reprend timidement Isoline, il faut d'abord l'apprivoiser. M^{lle} Hélène, la surveillante, me disait tout à l'heure que c'était un oiseau sauvage qui n'avait jamais été mis en cage, et il s'habitue avec peine à une maison qui ne bouge pas, à un jardin beau, certes, mais qui est toujours le même. Mon oncle, les premiers temps il faudra lui pardonner ses révoltes et son caractère difficile, après, vous verrez, il sera très gentil, il peut l'être.

– Nous pardonnerons, mon enfant, et nous

vous comprenons. Nous viendrons dimanche prochain vous chercher tous les deux et nous irons déjeuner à la campagne. Cela plaira à votre frère, nous lui montrerons les beautés de la France et il les aimera.

M^e Rivac se lève, il a l'impression qu'Isoline se domine et que le calme qu'elle manifeste doit lui coûter un gros effort. M^{me} Rivac imite son mari et reconduits par la fillette le notaire et sa femme quittent la pension.

Seule, Isoline revient vers le fauteuil qu'elle a quitté, lasse affreusement, elle a demandé à son corps un gros effort physique, elle se laisse tomber épuisée et, joignant les mains, elle prie dans ce jardin en fleurs aussi bien que dans une église. Étrange prière, elle cause avec Celui qui maintenant est près de Dieu, elle ne doute pas qu'il ne soit dans la demeure où elle espère aller un jour. De loin il la guidera, sur cette terre où elle se sent si seule, il lui donnera le courage dont elle a besoin, il veillera sur ce jeune frère bien difficile à diriger.

Les larmes coulent sur son visage, elle ne s'en

aperçoit pas. Certes elle est malheureuse, mais elle est fière, son père avait accepté une mission périlleuse qui devait donner de la gloire à la France. Sur la passerelle de son bateau il est resté le dernier, Yves à ses côtés, après avoir essayé de faire tout ce qui était possible pour sauver les matelots qu'il appelait ses enfants et son bateau qu'il aimait tant.

Le soir vient, Isoline ne s'en aperçoit pas. M^{lle} Hélène sort de la maison, s'approche d'elle, et en voyant le pauvre visage de la fillette elle comprend que ses parents lui ont apporté encore de mauvaises nouvelles. Isoline lui apprend la découverte dans un hôpital du matelot Monnec et tout ce qu'il a raconté sur le naufrage du bateau. Elle avoue que ce témoignage a détruit l'espoir qu'elle conservait de voir revenir un jour son père réfugié dans une île inconnue.

M^{lle} Hélène a un cœur tendre, elle aime Isoline ; depuis le jour de son arrivée elle a été attirée vers cette grande fillette si raisonnable, elle n'est plus timide et trouve des mots qui consolent. Il faut parler de ce père dont la France

est si fière, ce sera pour Isoline une douceur, et la fillette évoque la grande figure de celui qui est entré dans l'histoire.

Mais le soir vient et le ciel s'embrasant rappelle à la jeune surveillante qu'il faut aller chercher Gilles auquel sa sœur communiquera le récit du matelot.

M^{lle} Hélène s'en va, elle sera bien vite revenue. Isoline reste là où elle est, n'ayant aucune envie de bouger, perdue dans ses souvenirs, se rappelant, pour ne jamais les oublier, tout ce qui a été les joies de son enfance sur le bateau de son père, joies si différentes de celles des autres enfants.

Pour mieux se souvenir elle a fermé les yeux, elle n'est plus dans le jardin de l'école Racine, elle est en mer par temps calme et dans un coin du pont, aménagé pour les enfants, elle lit pendant que son petit frère, surveillé par Yves, construit un avion dans lequel il projette de monter un jour, car il rêve d'être aviateur. Adroit, mais nerveux, il s'impatiente quand il n'arrive pas à placer une pièce dans un engrenage, il se

fâche, il tape du pied, et la voix enfantine mécontente, crie au matelot si bon, si patient, qu'il ne sait rien faire.

Le Commandant survient, il écoute son fils et d'un geste le fait taire, puis il lui explique que sans patience et ténacité on ne peut rien faire dans la vie, et il exige que l'enfant, volontaire et orgueilleux, fasse des excuses au matelot.

Gilles apaisé répond avec franchise :

– Je veux bien lui demander pardon de toutes mes méchancetés, je l'aime tant.

Le Commandant prend le petit garçon sur ses genoux et lui dit que l'affection est un sentiment humain magnifique, mais qu'il faut toujours penser au bonheur de celui qu'on aime, et le Commandant a peur que Gilles ne pense pas beaucoup au bonheur du matelot Yves.

Sincère, l'enfant a répondu :

– Je n'y pense jamais, mais je vous promets papa que maintenant j'y penserai.

Pauvre Yves, il n'a pas voulu quitter son Commandant, il est mort avec lui, Gilles en aura

beaucoup de peine. Que de souvenirs chers ; il faudra les écrire afin qu'ils ne disparaissent pas eux aussi !

Quand Isoline rouvre les yeux il fait presque nuit, elle s'étonne d'être là seule, elle attendait M^{lle} Hélène, Gilles. Ne sont-ils donc pas rentrés ou ont-ils oublié de venir la retrouver. Ce n'est pas possible, M^{lle} Hélène connaissait la mauvaise nouvelle et Isoline a confiance en son amitié. Elle s'est peut-être endormie et on n'a pas osé la réveiller, le temps a passé sans qu'elle s'en aperçoive.

Isoline rentre dans la maison, M. et M^{me} Mirliton sont dans le bureau, elle les entend parler. Elle frappe à la porte, on lui permet d'entrer, et elle se trouve en présence du directeur, de la directrice et de M^{lle} Hélène. Ces trois personnes qui discutaient avec animation avant son arrivée se taisent, et si elle n'était pas bouleversée par son chagrin, elle se rendrait compte qu'ils ne désiraient pas sa venue.

– Mademoiselle Hélène, dit-elle, je m'excuse de vous déranger, mais Gilles ne m'a pas rejointe

au jardin, où donc est-il ?

La jeune surveillante baisse la tête et ne répond pas. M. et M^{me} Mirliton se taisent aussi. Étonnée, Isoline répète sa question :

– Où donc est Gilles ?

M. Mirliton se décide à répondre.

– Mon enfant, dit-il, d'une voix embarrassée, votre frère n'est pas encore rentré. À la maison de son camarade Roland, Hélène n'a trouvé que le personnel, et ce personnel lui a appris que, que... les enfants avaient été se promener à bicyclette dans la forêt et qu'ils n'étaient pas encore rentrés, ils se sont probablement égarés. Les parents de Roland ont pris leur voiture et ils vont les retrouver. La forêt n'est pas très grande, le dimanche il y a beaucoup de promeneurs, rien d'inquiétant n'est à craindre, on ramènera votre frère en automobile, ce n'est qu'un retard qui ne doit pas vous effrayer. Nous ne sommes pas inquiets, seulement si j'avais su que ces quatre garçons devaient se promener en forêt sans surveillance, je n'aurais pas accordé la permission que vous m'avez demandée pour

voire frère. Il faut attendre avec patience, nous allons dîner, et j'espère bien que Gilles ne va pas tarder à arriver.

Cette nouvelle surprend Isoline, mais elle est raisonnable et ne s'inquiète pas. Gilles est avec des camarades débrouillards et si l'un d'eux est tombé de bicyclette, se blessant, un autre viendra chercher du secours, il faut attendre. Elle dîne avec la famille Mirliton et réussit à ne pas montrer son chagrin, mais dès que le repas est fini, elle demande la permission de retourner dans le jardin pour guetter le retour de son frère et M^{lle} Hélène l'accompagne.

Dans le jardin endormi par la nuit, assises sur la balustrade de pierre qui limite la terrasse, elles interrogent la route, espérant toujours voir surgir les projecteurs d'une auto. À onze heures, M. Mirliton les prévient que les parents de Roland viennent de rentrer, désolés, parce qu'ils n'ont pu découvrir les enfants. C'est une mauvaise nuit à passer, mais demain la police alertée fouillera toute la forêt et les quatre garçons seront retrouvés. Il ne fait pas froid, ils ont bien déjeuné,

et la mère de Pilou s'est aperçu que son fils avait emporté beaucoup de provisions. Demain, sans nul doute, les enfants égarés seront retrouvés.

Isoline écoute et ne dit rien, mais elle se rappelle la sacoche de la bicyclette de Gilles si bourrée. Le petit garçon aussi a emporté beaucoup de choses, pourquoi donc ? Raisonnable, elle accepte d'aller se coucher. Avant d'entrer dans sa chambre elle va faire une inspection chez Gilles.

Tout paraît en ordre, mais la couverture légère qui habituellement couvre le lit a disparu, et sur la table de travail livres et cahiers sont rangés. Elle ouvre le buvard et elle aperçoit une enveloppe sur laquelle sont écrits deux mots : Pour Line.

Surprise, elle décachète la lettre et lit :

« Ma chère Line,

« Si je tarde ne t'inquiète pas, je dois et je veux être un grand homme avant d'être un homme. J'ai du courage, je pense à papa, à toi,

mais pas au notaire, je vous aime bien tous les deux. – Gilles ».

Lettre en main, Isoline réfléchit, son terrible petit frère prépare une sottise. Comment l'en empêcher ? Il est trop tard, que va-t-elle faire ? Appeler M. Mirliton, il est près de minuit, il doit être couché. Cette nuit on ne peut rien tenter, la police eut prévenue, demain on fouillera la forêt et on retrouvera les enfants égarés qui sont des évadés, mais que Gilles a-t-il pu inventer pour essayer de devenir un grand homme.

Isoline retourne dans sa chambre, elle est à bout de forces, elle se déshabille et fait sa toilette rapidement, une courte prière pour demander le courage dont elle a besoin, et elle se couche brisée par tant d'émotions successives, le sommeil lui apporte pour quelques heures l'oubli.

*

Pendant qu'Isoline passait une si triste

journee, Gilles, le Président du groupe des grands hommes, était parfaitement heureux. Arrivés chez les parents de Pilou, les garçons se réunissent immédiatement dans le jardin où personne ne viendra les déranger et là, autour d'une table, ils prennent les dernières dispositions. Gilles, aidé de Guy, le grand homme le plus décidé, a fait un plan qu'il faut suivre, et ce plan il le fait connaître à Jacques et Pilou qui l'ignorent.

Le matin, repos. Étude de la route, réunion des outils, des provisions, des vêtements chauds. L'après-midi, départ pour plusieurs jours, une semaine, deux ou trois, peut-être un mois. On ne reviendra que découvertes intéressantes faites. Le ravitaillement se fera à Clairière-sous-Bois quand cela sera nécessaire. Gilles a de l'argent, toutes ses économies : cinquante francs, Guy apporte trente francs et Pilou et Jacques sortent de leur portemonnaie chacun treize francs cinquante. C'est un capital avec lequel on peut vivre longtemps.

Tout de suite après le déjeuner, le Président demandera aux parents de Pilou la permission de

partir en forêt, il ne dira pas promenade, car il ne veut pas mentir. Partir veut dire qu'on ne reviendra pas, le dictionnaire l'affirme. Dans la forêt, Pilou qui la connaît bien, guidera le groupe, Clairière se trouve de l'autre côté, il faut donc traverser cette forêt.

Une fois à Clairière, la carrière est à deux kilomètres de la ville, et une route qui se trouve à gauche y conduit directement. On se reposera, on goûtera, puis on s'installera.

Le lendemain de bonne heure, on commencera les fouilles avec patience, car c'est un travail qui peut être long. À Pompéï, cette ville d'Italie découverte par des paysans qui bêchaient leur terre, il a fallu des années pour retrouver tous les monuments. Guy a apporté un livre avec images pour montrer aux amis les belles choses que les hommes ayant entrepris les fouilles y ont découvertes.

Gravement, les jeunes garçons examinent les photographies représentant les temples en ruines, les palais, les maisons, les statues, d'une ville détruite en l'an 79 et qui ne fut vraiment

découverte que pendant l'occupation française de l'Italie en 1799.

Cette date impressionne les enfants. 79, cette année à deux chiffres leur semble si lointaine qu'ils s'étonnent qu'elle ait existé, mais les photographies reproduites dans le livre sont là, et les voyageurs qui vont en Italie peuvent visiter Pompéï. La maman de Guy a circulé dans ces rues étroites où les larges pavés ont résisté aux monceaux de lave que le Vésuve a déversée. La maman de Guy est entrée dans les maisons dont les murs sont intacts, elle a vu les statues, les bijoux, les meubles retrouvés dans la ville ensevelie.

Les grands hommes ne se lassent pas de contempler les trésors découverts. Le Président a eu raison de demander à Guy d'apporter ce livre. Dans les heures qui précèdent un départ et l'abandon d'une vie facile et heureuse pour le travail et peut-être la misère, il faut apprendre aux nouveaux aventuriers que d'autres ont tenté avec courage ce qu'ils vont tenter.

Le Président a bien expliqué, lui qui a

participé à la vie de son père, que la gloire ne vient qu'après un travail incessant qui ne laisse au plaisir aucune place, et les quatre garçons de neuf et dix ans ont promis de ne plus désirer tout ce qu'ils aimaient avant d'avoir réussi à donner à leur pays de la gloire.

Et autour de cette table de fer, dans ce jardin que Juin a mis en fleurs, le Président remet à chaque membre du groupe des grands hommes, une carte où avec le nom du titulaire sont écrits deux mots avec lesquels les grands hommes devront toujours vivre : Honneur, Patrie. Une couronne de lauriers, dessinée par le Président qui dessine fort bien, les réunit, et les mots écrits en encre rouge se détachent sur le carton blanc et impressionnent les enfants.

Gilles demande que ces cartes soient mises sur la table et que debout, tous les quatre fassent le serment de ne jamais oublier ces mots-là et leur devise : En Avant ! et puis comme on est des Français, il faut chanter l'hymne national et le couplet le plus beau : Amour sacré de la Patrie.

Les garçons chantent, Guy sort de sa poche un

morceau d'étoffe de trois couleurs, drapeau qu'on plantera sur la ville découverte. Les cris de Vive la France succèdent à la « Marseillaise » et ces gamins qui vont tenter une folle aventure s'aperçoivent, non sans un secret dépit, que des larmes rôdent dans leurs yeux. Ce sont des minutes qu'ils n'oublieront plus.

Maintenant Gilles veut faire une revue de tout le matériel, mais avant de penser aux choses pratiques, Guy se permet d'offrir au Président et aux Membres du groupe, une chanson qu'il a composée, vers et musique.

Immédiatement tous veulent la connaître et d'une voix juste et claire, Guy chante :

En Avant, c'est pour la France,

En Avant, face au danger,

En Avant, sans craindre la souffrance

En Avant, il faut savoir l'aimer

En Avant, les gars de France,

En Avant, face au danger

En Avant, nous avons l'espérance

En Avant, de ne jamais reculer.

En Avant, c'est pour la France.

Applaudissements, félicitations sont accordés à l'auteur et tous les quatre répètent ensemble :
En Avant, c'est pour la France.

Révision faite avec un soin minutieux des différents bagages, les bicyclettes sont nettoyées, graissées, pneus gonflés. Le déjeuner sonne et réunit les enfants. Ils sont extraordinairement sages, et les parents de Pilou surpris disent à leur fils qu'il devrait prendre exemple sur ses camarades.

La permission d'aller se promener à bicyclette dans la forêt est accordée. Pilou qui y va chaque jour connaît les routes peu fréquentées où les voitures ne sont pas à craindre.

À deux heures de l'après-midi les quatre garçons quittent la villa sans savoir quand ils reviendront. Bien qu'aucun d'eux ne veuille le montrer ils sont émus, et le Président l'est plus

que tous les autres car il a la responsabilité du départ. C'est lui qui a créé le groupe, c'est lui qui a reçu cette mystérieuse lettre indiquant ce que le groupe des grands hommes pouvait faire. L'inconnu l'inquiète, il ne pense pas à sa sœur, prévenue de son départ par la lettre qu'il a laissée, elle ne doit éprouver aucune peine.

Dans la forêt que l'été fait si belle, les bicyclettes roulent sur une route ombragée, ravissante. Pilou est en tête, Guy et Jacques suivent, le Président est le dernier, il surveille ses hommes, recommandant de ne pas aller vite, exigeant que les côtes, la route est vallonnée, soient montées lentement et les descentes faites très prudemment. Gilles aime tout ce qui est dangereux et il s'étonne de vouloir pour ses hommes dont il a la responsabilité le maximum de prudence. Chef de neuf ans, il commence à pressentir les devoirs d'un chef.

La forêt, cette forêt de France, surprend Gilles, il ne connaissait que les forêts tropicales où les arbres et les fleurs sont des géants, peuplées de bêtes dangereuses. Cette forêt paisible, souriante,

cette forêt en fleur lui semble une vieille amie qu'il retrouve. Son papa lui a bien souvent raconté que, pour un Français, la France est le plus beau pays du monde, il le comprend aujourd'hui. Lui qui, jusqu'à neuf ans, a habité loin de cette terre où ses parents sont nés, ressent une joie profonde à rouler en bicyclette sur un sol qui lui appartient un peu.

La route qui traverse la forêt est longue de plusieurs kilomètres, après une heure de marche, Pilou annonce qu'ils vont trouver une côte très raide, puis une descente qui mène directement à Clairière-sous-Bois, dans une demi-heure ils seront arrivés à la carrière, but de leur voyage.

Gilles décide qu'une halte est indispensable, il faut se reposer avant d'arriver à la carrière où là, immédiatement, le travail de reconnaissance commencera.

Avec plaisir les garçons descendent de bicyclette ; à gauche, tout près de la route, un tapis de mousse épaisse fera un excellent lit de repos. Ils s'asseyent et Gilles conseillant de s'étendre afin de délasser leurs membres, ils

obéissent, étonnés de voir leur Président penser à de si petits détails. Gilles, un bavard, disant tout ce qu'il pense ou ce qu'il fait, est aujourd'hui extraordinairement silencieux, son jeune visage est grave et sa bouche si moqueuse ne sourit pas. Pourquoi ? Les grands hommes tentent une aventure qui sera belle, tous l'espèrent, même Pilou qui n'a pourtant pas une âme d'aventurier. Il est venu pour suivre Gilles, parce que Gilles est son ami, et qu'il sait bien qu'à cet ami-là, il sacrifiera ses goûts, sa tranquillité, et même sa réputation d'élève respectant le règlement.

Étendus sur la mousse, les yeux des garçons regardent le ciel et quelques papillons qui passent, ils restent un long moment silencieux, puis Guy s'écrie :

– Quel beau temps, on a de la veine, s'il avait fallu faire route sous la pluie, cela n'aurait pas été agréable.

– On l'aurait faite quand même, affirme Jacques.

– Non, dit Gilles, nous aurions choisi un autre dimanche. Quand on part pour une expédition il

ne faut pas risquer d'être malade car on ne peut rien faire.

– J'ai envie de dormir, s'écrie Pilou en baillant, ou j'ai faim, je ne sais pas au juste, mais je trouve la mousse confortable et on s'y repose à merveille, et si le Président le permet, je vais m'endormir pour une petite heure.

Cette annonce fait se dresser Jacques, Gilles, Guy :

– Dormir, tu n'y penses pas !

– Mais on repart dans un quart d'heure !

– Il faut dès ce soir nous installer et commencer les fouilles demain, te crois-tu en vacances !

Trois voix mécontentes ont crié au pauvre Pilou des choses différentes, mais toutes affirment qu'il ne doit pas dormir.

Se relevant lentement, il ajoute :

– C'est dommage, la forêt comme maison, la mousse comme matelas et le ciel comme plafond, tout cela me plaisait, alors si vous ne voulez pas que je dorme, il faut me donner à manger parce

que je me sens un peu faible et que la cote qui nous attend est dure à monter Guy et Jacques se lèvent avec empressement :

– Attaquons les provisions.

Chacun va chercher dans sa sacoche les précieux paquets et Gilles recommande que le goûter soit léger car il faut aussi manger ce soir et demain matin, on ne pourra s'occuper du ravitaillement que dans la journée.

À moitié endormi, Pilou n'a pas bougé, il attend qu'on lui apporte son goûter. Il veut jouir le plus longtemps possible du repos accordé par le Président, et le Président qui a beaucoup de provisions partage avec lui. Les garçons ont soif, et Pilou ayant affirmé qu'il y avait des sources dans la forêt, ils n'ont emporté aucun liquide. Pilou est prié d'indiquer une source.

Il y en a une au bas de la côte, un petit ruisseau qui se trouve de l'autre côté y conduit.

Le Président décide qu'il faut y aller et qu'on y remplira les bouteilles vides. Ce soir, dans la carrière, ils ne trouveront probablement aucune

eau potable.

Avec regret Pilou se lève et poussant sa bicyclette il traverse la route et suit un sentier bordé par de hautes fougères. Son renseignement est exact, un petit ruisseau est découvert, les enfants veulent déjà y prendre de l'eau, mais Gilles s'y oppose, disant qu'il faut aller jusqu'à la source, l'eau y sera meilleure et plus fraîche. Gilles se montre un Président si prudent que tous l'écoutent.

La source est un endroit ravissant ; entre deux grosses pierres entourées de fougères un mince filet d'eau jaillit et tombe sur des cailloux blancs, puis s'en va former le petit ruisseau que les enfants ont suivi. Les godets sont tendus au Président qui les remplit et chacun boit avec plaisir l'eau fraîche. Ils boiraient bien deux, trois, quatre gobelets, mais le Président recommande de ne pas le faire.

Les bouteilles pleines, bien installées dans les sacs, il faut se mettre en route et Pilou doit de nouveau marcher en tête. Le pauvre Pilou serait resté avec plaisir près de cette source, dans

cette forêt qu'il aime et qu'il va falloir quitter. Ah ! comme il aurait bien dormi sur la mousse, mais le Président commande, il faut obéir.

Les voici de nouveau sur la route, la côte est rude, les jambes se raidissent et demandent aux muscles un effort, les bustes se penchent sur les guidons et les respirations deviennent courtes. Enfin le sommet est maintenant atteint. La descente, une belle descente que les garçons seraient si heureux de faire à toute vitesse, mais le Président se met en tête et demande qu'on ne le dépasse pas. Et ce Président de neuf ans, qui se révèle un chef prudent, est écouté par ces trois gamins dont deux, Guy et Jacques, sont particulièrement indépendants.

La route, à gauche de la descente, est prise, deux kilomètres encore et les grands hommes seront arrivés. Cette fois Gilles reste en tête, il veut le premier apercevoir la carrière qui cache, a dit la mystérieuse lettre, une ville ancienne ensevelie.

La route est mauvaise, mal entretenue, pleine de poussière, elle doit être peu fréquentée, tant

mieux, les grands hommes ne seront pas gênés par la curiosité des passants. Pilou soupire en disant qu'il regrette la forêt et Guy lui répond qu'ils sont maintenant arrivés dans le désert et que la vie dure commence.

Un amas de pierres apparaît entouré de débris, tout ce qu'un village ne veut pas et qui ne peut être enfoui dans la terre est là, gros cailloux, mâchefer provenant d'usines, vieilles boîtes de conserves, porcelaines cassées, vieux fourneaux, il va falloir traverser tout cela pour arriver à cet amas de pierres qui doit être la carrière.

La plaine est désertique, des touffes d'herbes roussies apparaissent où quelques pauvres petits coquelicots ont réussi à fleurir.

Descendus de bicyclette, les quatre garçons regardent ce qui a été depuis deux semaines leur rêve et la désillusion est grande. Est-ce possible que dans cet amas de pierres ils retrouvent une ville avec des temples antiques, des maisons intactes, des statues, des bijoux.

Pompéï a été découvert par des vigneronniers a

raconté Guy qui a lu tout le livre, mais c'est en piochant leurs champs de vignes que les paysans ont mis à jour les constructions ; ici il n'y a pas de vignes et cette terre pelée sur laquelle les habitants de la ville déposent tout ce qu'ils ne veulent pas, peut-elle cacher tant de belles choses.

Gilles est aussi déçu que ses camarades, il ne veut pas le laisser voir, ce n'est pas au début d'une aventure qu'il faut se décourager. Il comprend qu'il doit redonner à ses hommes du courage et affirmer, ce qui est vrai, que toute découverte nécessite un gros effort.

– Nous allons, dit-il, tourner autour de la carrière et nous trouverons peut-être un petit sentier qui nous conduira à l'entrée, autrefois on venait y chercher des pierres, la route doit encore exister.

Marchant au milieu des débris, les enfants suivent Gilles et de l'autre côté ils trouvent un sentier qui leur permet de rejoindre la carrière. Quel soulagement pour le Président qui craignait d'être obligé de demander à ses hommes de

remuer les monceaux de vieilles choses pour trouver une route.

La carrière, le but est atteint ; cette fois il faut tout de suite s'organiser. Les enfants regardent avec surprise cette haute falaise blanche, creusée en plusieurs endroits. Une carrière, a dit Gilles, c'est un endroit où on extrait des pierres et depuis longtemps, paraît-il, personne ne vient plus en chercher ici, la carrière est donc abandonnée, elle appartient aux grands hommes.

Avant tout il faut ranger les bicyclettes, puis Gilles s'avance vers un couloir sombre et dit qu'il servira provisoirement de garage ; jusqu'à ce qu'ils aient exploré la carrière il faut laisser les bagages dans les sacoches.

– Prenez vos lampes électriques, dit-il, mais une seule nous éclairera, il faut ménager notre lumière.

Pilou vient se mettre près de Gilles qui allume sa lampe, et tous les garçons pénètrent dans le couloir sombre. Ils font quelques pas et c'est la nuit complète, une odeur de cave leur monte à la gorge.

– Nous sommes dans un souterrain, s'écrie Guy.

Et Pilou, bien qu'il soit à côté du Président, ose murmurer d'une voix effrayée :

– Pourvu qu'il n'y ait pas de rats !

– Non, répond Jacques, qui tout comme son camarade déteste ces bêtes, ça ne sent pas le rat mais les champignons.

– Je sais, dit Guy, qu'il existe autour de la forêt des champignonnières, ne sommes-nous pas dans une d'elles, Gilles es-tu bien sûr que nous nous promenons dans la carrière qui cache une ville ?

La carte indique la carrière et ne montre pas de champignonnière, et puis si l'on cultivait ici des champignons des gens les garderaient.

La réponse est précise. Bien que Guy ait l'habitude de critiquer, il se tait, et les enfants marchent en silence dans le souterrain sombre, sur un sol rocailleux, plein de pierres et de trous, où les pieds se heurtent et tournent facilement.

Le souterrain est long et paraît interminable,

où emmène-t-il les explorateurs ? L'air est de plus en plus désagréable à respirer, et Pilou, qui a l'honneur de marcher à côté du Président, ose dire :

– Mes narines sont mécontentes, elles roupètent, je voudrais éternuer et je ne peux pas.

Gilles, lampe en main, essaie de diriger la lumière pour tâcher de voir la fin de ce long couloir. Surpris, il s'aperçoit que la petite lueur se reflète dans quelque chose qui ne peut être qu'un miroir ou de l'eau.

– Stop, dit-il, n'avancez plus, j'irai voir seul ce qu'il y a devant nous.

– Non, répond Pilou, tu n'iras pas seul, je t'accompagnerai.

– Je te l'interdis, je suis le Président, le chef, il faut m'obéir.

Gilles a parlé sans colère, sans impatience, mais la voix ferme impose sa volonté aux grands hommes qui lui ont juré, comme à tout chef, obéissance.

Gilles s'en va avec sa lampe pour voir la cause

du reflet lumineux. Il s'éloigne très vite, on ne voit plus la lumière de la lampe et on n'entend plus ses pas.

Pilou, sans Gilles, tremble de peur et sent son courage l'abandonner. Il n'est courageux que par amitié, pour suivre un ami auquel il a donné tout son cœur, ami qui l'a entraîné dans une aventure qu'il ne désirait pas vivre. Il la vit parce qu'il n'a pas voulu abandonner Gilles qui veut être un grand homme. Guy et Jacques mécontents, inquiets, se disputent.

– Fallait le suivre, tu es plus grand et tu es toujours à l'arrière.

– Et toi, tu es le plus gros et le plus fort, pourquoi ne cours-tu pas derrière lui, avec ta lampe tu le retrouverais facilement.

– Il sera furieux et me renverra.

– Attendons, s'il ne revient pas dans cinq minutes, j'irai le chercher.

– Comment compteras-tu les minutes, ta montre a-t-elle un cadran lumineux ? Non, mais je saurai.

Pilou, mâchoires tremblantes, réussit à dire :

– Si Gilles ne revenait pas, qu'est-ce qu'on ferait ? Je crois que je vais tomber dans les pommes, j'ai mal au cœur, ça sent trop mauvais.

La voix de Gilles, sourde mais toute proche, les surprend agréablement.

– Allumez vos lampes, la mienne s'est éteinte, je ne sais plus où vous êtes.

Trois lumières jaillissent dans l'obscurité.

– Allumez donc, reprend Gilles, où êtes-vous, répondez !

– Les trois lampes marchent, on est où tu nous a laissés, s'écrie Jacques.

– C'est drôle, je vous entends et je ne vous vois pas. Pilou viens me rejoindre, je ne sais où je suis, je tombe tout le temps sur des murs et je ne trouve pas le couloir où vous devez être.

Pilou se dirige à gauche où il s'imaginait trouver le Président et il se heurte à un mur.

– Gilles, crie-t-il, où es-tu ?

– Là, contre le mur.

Guy et Jacques s'avancent près de Pilou.

– Tape trois coups forts, il faut se rendre compte.

Des coups se font entendre et prouvent aux garçons que leur Président est bien là, derrière le mur, mais comment y est-il venu ?

– Gilles, s'écrie Pilou, je ne peux pas aller te rejoindre, tu as dû passer par une porte, où est-elle ?

– Suivez le chemin que j'ai suivi, droit devant vous, les lumières de vos lampes vont se refléter, faites quelques pas et vous trouverez l'eau. Attention car ce puits paraît profond, j'ai jeté une pierre et elle a mis longtemps à atteindre le fonds. Tournez à gauche, j'ai crû revenir vers vous et je suis dans un coin où il n'y a que des murs, je voudrais voir clair, j'ai hâte que vos lampes arrivent.

– Et nous, s'écrie Guy, tu crois qu'on ne sera pas contents de te rejoindre ?

– Ce n'est pas l'heure des politesses, faites ce que je vous dis.

Et les garçons obéissent à la voix de ce chef de neuf ans qui sait commander.

Ils s'aperçoivent bien vite, tout comme Gilles s'en est aperçu, que leurs lampes se reflètent dans de l'eau, et, arrivés près de ce puits qu'aucune barrière ne défend, ils tournent à gauche comme leur Président leur a dit. Le souterrain se divise en deux étroits couloirs, lequel faut-il prendre, Gilles n'a pas prévu.

– On se sépare ? propose Jacques.

– Non, répond Guy, il y en a un d'égaré, ça suffit. On prend un couloir et si on ne trouve pas Gilles on revient, mais il faut faire attention, ici ça n'a pas l'air commode de trouver son chemin.

– C'est peut-être un laby... un je ne sais quoi, que les anciens fabriquaient pour s'amuser, mais d'où on avait bien du mal à sortir.

Très fier d'être plus savant que son camarade, Jacques s'écrie :

– Ça s'appelle un labyrinthe. J'en ai visité un en Suisse avec maman et si le gardien n'était pas venu à notre secours on y serait encore.

– C’est gai ce que vous racontez, dit Pilou. Des histoires comme celles-là, faut les garder pour quand on est dehors et qu’on voit le ciel, dans un souterrain c’est plutôt désagréable. Gilles ! répond si tu nous entends.

Les garçons s’arrêtent et s’étonnent que le Président reste silencieux.

– Nous ne sommes pas dans le bon chemin, s’écrie Jacques, faut retourner et prendre l’autre couloir.

– C’est difficile, soupire Pilou, de se diriger sans voir le ciel, s’il faut travailler longtemps dans ces caves, on mourra.

– Est-ce que tu t’imaginais trouver tout le confort : chauffage central, électricité, salle de repos ! On est des explorateurs, s’écrie Guy, et on sait bien que ce n’est pas le premier jour qu’on découvrira l’entrée de la ville.

– Faut d’abord découvrir le Président. Moi, sans lui, avoue Pilou, je suis un grand homme fini.

– Monsieur a besoin d’un soutien, veux-tu

mon bras, pauvre petit !

– Je préférerais un bon bâton pour découvrir les trous où je me tourne les pieds, et ce bâton me permettrait de t'en donner quelques bons coups si tu m'ennuies.

– Je te les rendrais tes bons coups, tu peux compter dessus.

– Vous n'allez pas vous battre, s'écrie Jacques furieux, quand on a perdu Gilles et qu'on n'arrive pas à le retrouver.

Honteux, Pilou et Guy se taisent. Les voici revenus devant l'eau croupie qui sent mauvais et ils reprennent le grand couloir.

Ils marchent cette fois silencieux, pressés d'arriver.

Seul de temps à autre le nom de Gilles retentit, et ils se rendent compte que leur Président ne les entend pas, puisqu'aucune réponse ne leur parvient. Après avoir marché un long moment, Guy s'arrête et tristement dit :

– Je crois bien qu'on est dans un labyrinthe, faut être prudents sans cela on n'en sortira pas.

Nous allons retourner où nous étions quand Gilles nous a parlé et essayer de communiquer avec lui. Nous lui expliquerons la situation. Si on continue à marcher, on s'éloigne du Président et nous aussi nous allons être perdus.

Pilou et Guy ne discutent pas, leur camarade a raison, il faut revenir où ils étaient. Inquiets, leur cœur bat vite. Ils retournent vers l'eau, le seul point de repère dans ce souterrain.

Dès qu'ils pensent être arrivés à l'endroit où Gilles a frappé le mur, ils appellent aussi fort qu'ils le peuvent. Leurs voix pleines d'angoisse résonnent dans tout le souterrain et voici que plusieurs fois de suite le nom de Gilles est répété par d'autres qu'eux. Que se passe-t-il ? Leurs mains se cherchent, se joignent, ils se demandent mutuellement de la force. Il y a donc quelqu'un qui se moque d'eux, et peut-être que Gilles est retenu par cet inconnu. Pour Pilou, c'est trop d'inquiétude, il s'imagine que son ami est perdu, qu'on ne le reverra pas, et le pauvre grand homme sanglote en répétant :

– Gilles, Gilles ou es-tu ?

– Rentre tes larmes, s'écrie Jacques, ce n'est pas le moment de pleurer, la situation est grave et on va montrer aux gens qui se moquent de nous qu'on n'a pas peur d'eux.

En reniflant, essuyant ses yeux avec sa cravate, car il ne peut trouver son mouchoir, honteux, Pilou demande :

– Mais qu'est-ce qu'on va faire ?

– Chercher Gilles, et ne pas s'occuper des gens qui nous répondent.

Et de nouveau trois voix appellent le Président. Immédiatement, trois inconnus répètent le nom de Gilles et même le petit sanglot que Pilou a fait entendre.

– Imbéciles, nous sommes des imbéciles, s'écrie Guy, c'est tout simplement un écho et nous avons cru que le souterrain était habité !

Soulagés, les garçons s'éloignent un peu l'un de l'autre et tristement Pilou remarque :

– Mais Gilles ne répond pas.

– Attendons donc un peu, nous allons taper contre le mur et appeler de nouveau.

Ils ramassent tous les trois des pierres et de toute leur force donnent des coups en criant :

– Gilles, Gilles, nous entends-tu ?

Cela fait ils écoutent et voici qu'enfin, lointaine, si lointaine, la voix du Président arrive jusqu'à eux.

– Je suis là, mais que faites-vous, je vous attends !

– Rapproche-toi du mur, là où nous tapons.

– Je viens, tapez toujours, cela me guide, je ne vois pas clair.

Peu à peu, la voix se rapproche et les garçons se rendent compte que Gilles vient vers eux, mais hélas il est de l'autre côté du mur.

– Pourquoi ne venez-vous pas ? demande-t-il.

– Impossible de découvrir où tu es, crie Jacques qui a la meilleure voix. Guy prétend qu'on est dans un labyrinthe, paraît que les anciens en construisaient pour s'amuser, il l'a lu dans le livre des photographies, alors qu'est-ce qu'on peut faire ?

– Attendez, je réfléchis.

– On attend, réussit à dire Pilou, on attend avec plaisir, on est si heureux de t’entendre.

– Faut aller chercher les outils qu’on a apportés pour les fouilles. Vous ferez un trou là où je tape et quand le trou sera assez grand, je sortirai. Guy a raison, ça doit être un labyrinthe. Nous y trouverons peut-être, quand nous pourrons l’explorer, l’entrée de la ville.

Les garçons décident que Pilou va rester près du mur pour garder le Président qui est de l’autre côté, eux vont aller chercher les outils.

Pilou approuve cette décision, il en profitera pour dire à Gilles qu’il est bien malheureux et que si une autre fois il l’abandonne, il ne pourra plus être un grand homme.

Mais Gilles, nerveux, agacé par ce retard, ne lui laisse pas la possibilité de dire des gentillesse, c’est un chef qui est dans une cage obscure dont il ne peut sortir.

– Pilou, crie-t-il, cherche sur le sol, si tu peux découvrir un bâton, j’en ai découvert un avec

lequel je tape. Il faut attaquer ce mur, il doit être fait avec des pierres dures, mais il y a un endroit, tout contre la terre, qui me semble être du bois, ce serait peut-être une porte. Agenouille-toi, regarde avec la lampe, est-ce du bois ou de la pierre ? Agenouillé, Pilou examine et crie :

– C'est du bois.

– Parfait, c'est là qu'il faut taper avec la pioche. Guy est le plus fort, il commencera, et puis vous vous succéderez, le bois sera peut-être dur.

– Je ne crois pas, il a l'air tout mouillé.

Des cris avertissent le Président et Pilou que Guy et Jacques reviennent.

– Nous avons trouvé des outils dans un coin du souterrain, ils sont bien plus forts que les nôtres.

– On va te délivrer rapidement.

– Défoncez, ordonne le Président, là où Pilou vous indiquera.

Pilou a pris les trois lampes et montre la porte en bois.

– C’est là qu’il faut taper, et taper fort.

Avec une grande pioche que Guy a bien du mal à remuer, il donne un coup aussi fort qu’il le peut, mais il est entraîné par la pioche et tombe avec elle sur le sol, sans avoir fait grand mal à la palissade.

Pilou se permet de dire qu’il faut être deux pour remuer cet outil et que leur petite pioche à eux est beaucoup plus commode. Guy et Jacques s’entêtent et essaient de porter des coups qui devraient défoncer cette barrière, mais ils ne réussissent pas, et Pilou les prévient qu’ils doivent éclairer leur travail eux-mêmes, car il va chercher ses outils.

Gilles s’impatiente et demande des explications. Une palissade de bois ne doit pas être un obstacle pour de grands hommes qui s’apprêtent à faire des fouilles pour découvrir une ville. Qu’ils tapent, qu’ils défoncent avec leurs souliers s’ils ne sont pas capables de se servir d’une pioche, et le Président, donnant l’exemple, tape contre la palissade de bois.

Abandonnant leur pioche, Guy et Jacques

l'imitent. Contre cette palissade, les coups se multiplient, mais le bois attaqué résiste. Pilou revient avec une petite pioche bien pointue dont il a l'habitude de se servir quand il défriche un coin du bois que ses parents, dans leur propriété, lui ont permis d'arranger à son gré. Et Pilou, avec une force dont Guy et Jacques s'étonnent, attaque à son tour la palissade.

– Laisse-moi faire, mon Président, je sens que j'ai la force de ce type-extra-fort dont on raconte l'histoire dans la mythologie.

– Hercule ! s'écrie Guy moqueur. Pilou devenant hercule, ça ne se sera jamais vu !

– Eh bien ça se verra, je veux le Président et vous n'êtes pas capables de le délivrer !

Dirigée par celui qui a l'habitude de s'en servir, la petite pioche fait du bon travail. Un trou se montre et Pilou s'écrie :

– Tâte avec la main, Gilles, tu découvriras un trou, tâche d'y entrer ton doigt, montre-nous-le, ça nous donnera du courage.

Les trois lampes sont dirigées vers la petite

brèche. Gilles réussit à faire passer un doigt et les trois grands hommes aperçoivent un petit bâton noir qui sort par la brèche, Pilou le saisit.

– C'est à toi ce morceau de charbon, eh bien mon Président, tu dois avoir besoin de te laver les mains ! On continue ; dans dix minutes tu seras libre.

Pilou recommence à porter des coups, la brèche s'agrandit. Jacques et Guy, qui veulent avoir fait quelque chose, tapent avec leurs gros souliers. Les lumières permettent d'apercevoir les pieds et les mollets du Président.

– Il faudra t'agenouiller, crie Pilou, qui se révèle un débrouillard, tu passeras la tête d'abord, puis les bras l'un après l'autre, et enfin le corps. Heureusement que tu n'es pas gros, si c'était Guy, quel boulot !

– Laisse ma graisse, répond Guy, elle ne te gêne pas.

– Non, même elle nous sera utile, un jour où on aura rien à mettre sur notre pain on te dégraissera un peu, il paraît que ça se fait très

bien et sans douleur.

– Tu verras ce que je t’offrirai si tu me touches !

– Méfie-toi, répond Pilou, qui continue à donner de bons coups agrandissant la brèche, j’ai une pioche dont je sais me servir.

– Parce qu’elle est toute petite, à ta taille.

– C’est dans les petites marmites qu’on fait la bonne cuisine.

Un morceau de la palissade tombe et Gilles, agenouillé, aperçoit la lumière et ses amis. Avec rapidité, il passe tête, bras, corps. Délivré, enfin, il se redresse et, tout joyeux, s’écrie :

– Merci Pilou, tu as bien travaillé !

Fatigué, mais content, le grand homme répond :

– J’ai fait ce que j’ai pu, mon Président, maintenant je sens que je ne pourrai plus rien faire. J’ai faim !

– On va sortir, décide Gilles, et essayer d’établir un plan. Ce souterrain n’est pas sans

danger, il ne faut plus nous séparer et avoir avec nous tous les outils, ce qui m'est arrivé est une leçon qu'il faut comprendre.

Ils se dirigent vers la sortie et, en se rapprochant de l'entrée, ils respirent avec un plaisir qui les étonnent, ils avaient fini par s'habituer à l'atmosphère du souterrain.

Dehors ils s'arrêtent, contents de revoir le ciel devenu rouge qui annonce le coucher du soleil.

– Quelle heure est-il ? demande Gilles.

– Huit heures, répond Pilou, ma montre n'avance jamais et mon estomac me dit qu'elle ne se trompe pas.

– Eh bien, nous allons dîner, après nous ferons un plan et nous chercherons un coin pour nous coucher, les travaux sont interrompus jusqu'à demain matin.

Les enfants s'asseyent sur de grosses pierres. Les provisions sont sorties des sacs et ils y font honneur. Les émotions donnent beaucoup d'appétit.

Assis près du Président, Pilou ne cesse de

manger, et Gilles ne cesse de lui recommander de penser au lendemain.

– Je ne peux pas, répond Pilou, la bouche pleine, j’ai eu trop peur. Et il ajoute en regardant son ami Gilles : Si on ne t’avait pas retrouvé, je crois que je serais mort de chagrin dans le souterrain.

Touché par cet aveu, mais ne voulant pas le laisser voir, Gilles répond :

– On ne doit penser à la mort que mission remplie, mon papa me l’a toujours dit.

Rassasiés, les enfants écoutent Gilles. Les mots qu’il vient de prononcer les touchent particulièrement. Le soir est venu et a amené la grande paix qu’il apporte chaque jour, cette paix qui fait penser aux hommes, grands et petits, à ce Dieu qui les a envoyés sur la terre, et Guy, les yeux levés vers le ciel, demande :

– Gilles, si tu nous parlais un peu de ton papa, maman dit toujours que le Commandant Lacault est un homme extraordinaire et que s’il y en avait beaucoup comme lui dans notre pays la France

serait une grande nation.

Et le Président qui, jusqu'à présent, n'a pas voulu apprendre à ses camarades que le bateau de son père avait fait naufrage, sait que ce soir il va leur en parler. Des amis l'entourent et, quand il était captif, il a pu juger leur amitié, ce sera une douceur de partager avec eux sa grande peine.

– Mon papa, dit-il, c'est triste de vous en parler, et pourtant depuis une semaine j'ai si mal dans mon cœur que, peut-être, cela me fera du bien de vous dire pourquoi j'ai si mal... Mon papa était sur son bateau « En Avant », c'était notre maison, vous comprenez, notre maison, et bien l'autre dimanche, chez mon oncle, un notaire, dans ce qu'il appelle son étude, trois pièces où on ne s'occupe paraît-il que de la mort, ce notaire m'a appris, ah ! je le déteste, que le bateau de mon papa, bousculé par la tempête, avait fait naufrage et qu'on ne savait rien, rien, du Commandant et des matelots, voilà.

– Ah ! Gilles, pourquoi ne pas nous avoir prévenus ! s'écrie Guy.

– Mon pauvre copain, dit Jacques, tu as eu tant

de peine, et nous n'en avons rien su !

Pilou se tait, mais assis sur la même pierre que le Président, il se rapproche et sa main saisit celle de son camarade. Il la serre fort, car il est incapable de prononcer une parole qui ne serait pas un sanglot. Pilou pleure facilement et d'apprendre, comme ça, la mort du papa d'un ami qu'il aime, lui a amené dans les yeux tant de larmes qu'elles commencent à descendre, inondant son visage de bon gosse.

Avec énergie, Gilles répond :

– Isoline et moi, nous ne désespérons pas. Nous pensons que papa et les matelots ont pu prendre une embarcation et la mer les a peut-être emportés vers une île inconnue, un jour, je veux le croire, ils reviendront.

– Oui, ils reviendront, répètent Jacques et Guy.

– Il y a eu Robinson Crusoé, s'écrie Pilou.

– Oui, mais Robinson Crusoé est resté bien longtemps dans son île et je ne sais pas pourquoi ce soir, je m'imagine que je ne reverrai jamais

mon papa. La mer me l'a pris, me le rendra-t-elle ? ... Alors, si vous voulez, je vais vous lire des choses qu'il m'a dites et que j'ai notées, comme Isoline me l'avait conseillé, sur un petit carnet, et ce petit carnet je l'ai emporté. Ça ne vous ennuie pas, au moins ?

Émus, les garçons protestent :

– Nous ennuyer, dit Pilou, on a du chagrin autant que toi !

– On partage la peine comme on partage la gloire, s'écrie Guy, tous les grands hommes ont ce soir un seul cœur.

Jacques approuve. Et, lentement, Gilles ouvre le petit carnet qui ce soir lui semble une précieuse relique.

– Un jour, dit-il, j'avais été paresseux, travailler m'ennuyait, je refusais d'apprendre mes leçons, Isoline voulait me les faire répéter et je désirais m'amuser avec un avion qu'un matelot m'avait fabriqué. Papa ne m'a pas grondé, mais il m'a expliqué que chaque soir, quand on faisait sa prière, il fallait apporter quelque chose au Bon

Dieu. Si les mains étaient vides, il était inutile de les croiser et de prononcer les paroles saintes, le Bon Dieu ne les entendait pas. Ce soir-là, Isoline a voulu que j'écrive ce que je vous lis aujourd'hui, et maintenant il me semble que papa nous parle. Voulez-vous que je continue ?

Les garçons inclinent la tête, signe de consentement, mais aucun mot ne sort de leurs lèvres. Près de cette carrière abandonnée, seuls comme ils ne l'ont jamais été, ils sont recueillis comme s'ils étaient dans une église où aucune distraction ne viendra les dissiper.

Gilles feuillette le cher petit livre et il s'arrête à la dernière page :

– C'était le jour de mon anniversaire, nous étions descendus à terre pour visiter Loutza, une jolie ville toute rose au milieu d'une forêt de palmiers, d'eucalyptus et de bougainvilliers aux fleurs rouges. Nous avons fait une grande promenade, puis nous sommes revenus pour dîner sur le bateau, les matelots m'ont offert une jolie petite barque qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes et dans laquelle je pourrais me promener

avec Yves, car je ne sortais jamais sans lui. Nous avons dîné, et puis j'ai servi aux matelots du Champagne, ils ont tous bu à ma santé. Je suis venu retrouver papa qui m'a fait asseoir près de lui, près du grand mât, et il m'a montré la plaque de cuivre sur laquelle sont gravés deux mots : « Honneur et Patrie », et voici ce qu'il m'a dit : « Mon fils, il faudra vivre toute ta vie avec ces deux mots-là, ils te conduiront à Dieu, et dès que tu en auras l'âge, avec ton fardeau, tu devras porter celui des autres. » Et comme je ne comprenais pas très bien, il m'a expliqué que sur la terre, nous sommes tous des frères, nous devons nous aimer et partager nos joies et nos peines. La mer a rendu la plaque de cuivre où sont gravés « Honneur et Patrie », et, ce soir, il me semble que c'est mon papa qui l'a renvoyée afin que nous, ses enfants, n'oublions jamais ces deux mots-là.

La voix de Gilles est devenue rauque, il lutte avec son chagrin, ses camarades le comprennent. Pilou murmure :

– Nous aussi, nous ne les oublierons pas.

– Oui, répond Guy, on les écrira partout parce qu'ils sont beaux, et c'est dommage qu'on ne puisse pas les imprimer sur notre poitrine, côté cœur.

Gilles ferme le petit livre, le remet dans sa poche, et, se souvenant qu'il est un chef, se lève :

– La prière, commande-t-il, et il faut s'organiser pour passer la nuit.

À genoux, sur le sol, que des pierres rendent peu agréable, les grands hommes obéissent, et, à haute voix, le Président récite les prières. Au moment de l'examen de conscience, chacun examine sa conduite en silence et aucun n'éprouve d'inquiétude et de remords en pensant à leurs parents, à la maison abandonnée. Gilles avait recommandé de laisser, dans chaque chambre, une lettre expliquant l'absence. Guy a écrit : « Mes chers parents, absence de quelques jours pour grands projets, ne vous inquiétez pas, tout ira bien, je reviendrai avec de la gloire et vous serez contents. »

Jacques a été plus modeste :

« On part pour une aventure qui sera belle, si nous découvrons ce que nous cherchons, je reviendrai bientôt. »

Et Pilou a écrit tout simplement : « J'ai un chef, je le suis, ça peut être très beau ce qu'on va faire, si on réussit vous serez fiers. »

La prière terminée, il faut rentrer dans le souterrain pour trouver un coin où ils pourront passer la nuit. Jacques et Guy apprennent au Président qu'ils ont découvert la grosse pioche dans une petite pièce qui se trouve à gauche et où une fissure du mur donne un peu de lumière. Les enfants se dirigent de ce côté et cette salle carrée, où sont réunis non seulement quelques outils mais un poêle et des ustensiles de cuisine, semble avoir été habitée autrefois. Dans un coin, quelques planches, posées sur de grosses pierres, font une sorte de lit bas, sans matelas, où ils pourront s'étendre. Ils seront aussi confortablement installés que des explorateurs peuvent l'être quand ils couchent à proximité des fouilles.

– Prenez les sacoches, commande Gilles, elles

nous serviront d'oreillers. Mettez-vous deux d'un côté, deux de l'autre, nos pieds se rencontreront mais ne se gêneront pas. Il faut vite nous coucher pour nous lever de bonne heure demain, afin d'explorer avec méthode et prudence (il se souvient de son emprisonnement) le souterrain. Bonsoir les grands hommes et merci à tous, ce soir vous avez été bien gentils avec moi.

– Dame, s'écrie Pilou, tu es notre frère, c'est ton papa qui nous l'a dit, et si j'ai bien compris ce que tu as expliqué, ton fardeau c'est ton chagrin, alors il faut qu'on le porte avec toi, n'est-ce pas, les autres ?

Guy et Jacques approuvent avec énergie, mais tous les deux s'étonnent d'entendre Pilou dire des choses qu'ils pensent aussi, mais qu'ils ne sauraient exprimer. Pilou aime Gilles comme il n'a jamais aimé un camarade, et cette affection qu'il lui porte le transforme. Il était un petit garçon bien tranquille, un peu paresseux, aimant avant tout les bons repas, un bon lit, un long repos, et voilà que pour suivre un ami il est entré dans le groupe des grands hommes, sans aucun

désir de gloire personnelle. Il a quitté la maison confortable et la bonne cuisine que chaque jour il appréciait. Il est là, étendu sur une planche qu'il trouve dure, avec comme oreiller une sacoche encore plus dure – elle est remplie de ces ustensiles indispensables dont il ne faut pas se séparer – la couverture ne lui donne que peu de chaleur, l'humidité de ce souterrain se fait sentir, et pourtant, privé de tout ce qu'il aime, le baiser que sa maman lui donne chaque soir lui manque terriblement, il est heureux parce que Gilles est près de lui et que ce tout petit grand homme sent qu'il est prêt à donner sa vie, si c'est nécessaire, à cet ami qui ne rêve que d'offrir à son pays de la gloire.

À peine sont-ils installés que les enfants s'endorment, les kilomètres à bicyclette, la disparition du président, la crainte qu'ils ont éprouvée, l'attaque de la cloison, tant de fatigues et d'émotions accumulées ont raison de leur résistance physique et leurs yeux sont à peine clos qu'ils sentent venir le grand apaisement qui leur apportera, avec le sommeil, de nouvelles forces et peut-être aussi quelques rêves.

*

Le jeune président s'est endormi aussi vite que ses camarades, mais voici que vers minuit il est brusquement réveillé. Il lui semble entendre un bruit qu'il ne définit pas, mais qui paraît se rapprocher de la pièce où ils sont couchés, il croit, il n'en est pas encore sûr, qu'on marche dans le souterrain. Il ne bouge pas, mais ses yeux grands ouverts, fouillent l'obscurité, et voilà qu'il aperçoit, lointaine encore, une petite lueur qui danse, qui se rapproche, qui vient, oui, elle vient vers eux. Gilles ne veut pas avoir peur, son papa au plus fort de la tempête qui lui a pris son bateau, n'a pas eu peur, il en est sûr, mais son cœur, ce petit cœur de neuf ans, s'affole et bat si fort dans sa poitrine qu'il s'étonne que le bruit ne réveille pas Pilou.

La lumière est là maintenant, au seuil de la pièce, et Gilles se rend compte que c'est une lanterne comme il y en a dans les écuries. Cette lanterne est tenue par un homme très grand dont

le visage reste dans l'ombre, seules les jambes, les bras et la moitié du buste sont éclairés.

L'homme pose la lanterne sur une pierre et se met à tousser, puis il se rapproche des planches où les enfants sont étendus, pour s'y asseoir probablement, car il n'y a aucun siège dans cette pièce. Les couvertures recouvrant les jeunes corps font une masse sombre qui étonne celui qui vient dans le souterrain en habitué.

– Qu'est-ce que c'est que ça, grogne-t-il, et il va prendre la lanterne restée sur la pierre et qui éclaire mal cette salle voûtée.

Lanterne en main il examine et, soulevant une couverture, stupéfait, il compte :

– Un, deux, trois, quatre gosses ! Comment sont-ils venus et qu'est-ce qu'ils font ici ?

Pendant l'examen, Gilles a fermé à moitié les yeux, prêt à intervenir si l'homme touchait à un de ses camarades, et il s'interroge anxieusement pour savoir ce qu'il doit faire ou dire. Les trois autres grands hommes continuent à dormir comme si rien ne se passait près d'eux.

Furieux, l'homme crie :

– Décampez les moutards, je veux mon lit, il faut vous presser de déménager !

Gilles se dresse et Pilou, Jacques, Guy réveillés en plein sommeil, s'agitent, ne comprenant guère ce qui se passe ; dorment-ils ou rêvent-ils ? ils ne savent pas.

– Monsieur, répond Gilles d'une voix qu'il veut calme, nous ne savions pas que ces planches vous appartenaient, sans cela nous ne nous serions pas installés, mais nous allons vous laisser la place puisque vous la réclamez.

L'homme dirige sa lanterne vers celui qui parle ainsi et s'écrie :

– Dis donc, moutard, est-ce que tu te crois ici chez toi, par hasard ? la carrière c'est au père Barrick, tout le monde te l'apprendra si tu ne le sais pas. Il y a longtemps que les hommes ne viennent plus ici pour y chercher des pierres, c'est mon château à moi, et je ne permets à personne de venir m'y embêter, compris ?

Engourdis, les enfants se sont levés, ramassent

leurs sacoches et leurs couvertures. L'homme les regarde faire et dit :

– Ah ! messieurs les clochards avaient apporté de quoi passer la nuit bien chaudement, mais j'ai l'idée que ce ne sont pas de vrais clochards. Ici les moutards, donnez vos couvertures au père Barrick, il n'en a pas, et dans ce maudit souterrain il a souvent bien froid, mais c'est son palais et il n'en a pas d'autre.

Debout devant le lit de planches réclamé, les enfants serrent contre leurs poitrines couvertures et sacoches, ils ne donneront pas facilement ce qui leur appartient.

– On refuse, reprend l'homme, une bonne paire de calottes va vous faire céder, et puis faudra me dire si c'est pour voler ou pour vous cacher que vous êtes ici. Le silence ne me plaît pas, faut s'expliquer, sans ça je cogne et, après une bonne raclée, vous serez plus bavards.

Gilles s'avance, il est le chef :

– Laissez mes camarades tranquilles, dit-il, et si vous voulez vous battre avec quelqu'un, je suis

là. Nous ne sommes pas des voleurs, nous ne nous cachons pas, nous sommes venus explorer la carrière, car nous allons y commencer des fouilles pour découvrir une ville qui existait autrefois et qu'un tremblement de terre a probablement ensevelie. Voilà.

– Mais qu'est-ce qui t'a raconté cette belle histoire, sale moutard qu'une de mes chiquenaudes mettrait par terre ?

– Une personne nous a prévenus.

– Eh bien cette personne s'est moquée de vous et vous êtes tous des imbéciles. Depuis six ans, j'habite cette carrière. T'imagines-tu par hasard que moi, un clochard, un vrai, mais qui a de l'instruction, je n'aurais pas découvert ici ce qu'il y a à découvrir et qu'on peut revendre avec bénéfices ? Tu veux savoir ce que tu y trouveras ? Des prisons avec encore leurs portes de fer, des prisons dont on ne sort pas facilement, des oubliettes, sais-tu ce que c'est ? Ce sont des puits profonds, sans eau, où on y oublie les prisonniers. Tu y trouveras des tas de vieilles ferrailles, de vieilles porcelaines que je vais vendre les jours

où j'ai faim, et tu dénicheras aussi ma bibliothèque composée de tous les journaux et les livres que je découvre quand il me prend le désir d'inspecter les poubelles d'un quartier. Ici c'est ma chambre et ma cuisine, à gauche ma bibliothèque, et à droite, dans une ancienne prison dont on ne sort pas facilement, ma cave au charbon. Voilà, le monsieur qui veut faire des fouilles, ce que tu découvriras dans ce souterrain. Mais puisque tous vous avez envie de découvrir quelque chose, moi, je vous apprendrai un travail que vous ne connaissez pas et qui me permettra de me reposer. Il faut que vous compreniez, les moutards, que vous êtes mes prisonniers et que j'ai de belles prisons à vous offrir.

Les pauvres grands hommes ont un mouvement comme s'ils voulaient s'élancer dans le couloir et essayer de fuir. Le père Barrick se met à rire.

– Partir ! Impossible, le père Barrick a fermé la porte, une jolie porte bien solide qu'il a fabriquée lui-même. Regardez la taille de la clé, vous comprendrez qu'aucune évacion n'est

possible. Vous êtes sans doute de sales gosses échappés de quelque colonie pénitentiaire où on vous avait enfermés jusqu'à votre majorité. J'ai deviné, il est malin le père Barrick.

– Non, Monsieur, non, vous vous trompez, s'écrie Gilles révolté, nous avons quitté nos familles pour...

– Ne m'appelle pas monsieur, je suis le père Barrick pour tout le monde et mes prisonniers doivent me donner mon nom, compris.

– Non, répond Gilles, non, je ne pourrai pas, j'ai un papa, mes camarades aussi, alors... alors...

– Vous êtes quatre imbéciles, je vous l'ai déjà dit. Mais j'ai sommeil. Au lit, on causera demain matin. Remettez-vous sur les planches, je vous verrai mieux, moi je garde la porte et je surveille mes prisonniers. Allons, dépêchez-vous, obéissez, il ne faut pas mettre en colère le père Barrick, sans ça je cogne, et quand je cogne, ça m'amuse, alors je ne me connais plus.

Gilles comprend qu'il faut éviter toute discussion et fait remettre les tristes grands

hommes sur les planches, lui s'installe au bord de manière à surveiller le père Barrick et prêt à défendre ses camarades. Mais que pourrait-il, il est si petit et le père Barrick est si grand !

Guy n'a pas peur, mais il a mal au cœur, son dîner ne passe plus, sa digestion se fait mal, il dit à Jacques que son estomac l'incommode, et Jacques avoue qu'il ressent le même malaise. Jamais ils n'oseraient avouer que le réveil brusque, l'arrivée du père Barrick les ont effrayés. Pilou sait bien qu'il n'est pas brave, pas brave du tout puisqu'il déteste les souris et redoute le noir, mais si on attaque Gilles il le défendra. Jeune chevalier, il est prêt à mourir pour lui s'il le faut, mais il préfère ne pas mourir, et si on pouvait s'arranger avec le père Barrick ce serait préférable. Il faudrait lui soustraire la clé, ouvrir la porte et s'enfuir.

Toutes ces pensées surgissent tour à tour dans le cerveau de Pilou, mais aucune ne s'impose, et voici qu'étendu de nouveau, malgré la grande frayeur qu'il ressent, il se rend compte que le sommeil va l'emporter, il ne sait où, et qu'il va

cesser de garder son Président. Il lutte de toutes ses forces mais ne peut résister et bientôt, sur les planches, il s'endort ainsi que Guy et Jacques, malgré leur malaise d'estomac.

Gilles n'a aucune envie de dormir, pauvre Président, pauvre jeune chef qui sent ses hommes en danger. Sa conscience ne lui laisse aucun repos, elle lui montre toute sa responsabilité dans cette aventure qui finit si mal. C'est lui le premier qui a voulu connaître la gloire avant d'être un homme, c'est lui qui a parlé à ses camarades, fondé le groupe, c'est lui auquel on a adressé la lettre, cette fameuse lettre donnant des renseignements qu'il n'a même pas contrôlés. Il voulait tenter une aventure, content de s'évader d'une école où pourtant il était heureux mais qui lui semblait parfois une prison, et puis il y avait eu la visite à son oncle, à l'étude, l'annonce du naufrage et de la disparition de son père. Tout réuni avait poussé Gilles à faire ce qu'il appelait cette nuit une folie, mais cette folie il ne serait pas seul à en supporter les conséquences, ses camarades allaient payer avec lui et cette idée le faisait cruellement souffrir.

Quand on a l'âme d'un chef, et Gilles malgré ses neuf ans l'avait, on éprouve pour ceux qu'on dirige une telle affection qu'on est prêt à accepter pour soi toutes les souffrances du moment qu'elles seront épargnées à ceux qu'on dirige.

Gilles a croisé les mains et fait une longue prière qui se termine ainsi : « Mon Dieu, si je réussis à sauver mes camarades et si moi-même je retrouve la liberté, je vous promets que j'accepterai d'être un jour notaire, de m'occuper tout le temps de la mort des gens, et de faire tout ce que mon oncle voudra si mon papa ne revient pas. »

Calme, ayant en lui de nouvelles forces, Gilles se redresse, quitte les planches et se dirige vers le père Barrick qui, assis sur une grosse pierre, fume la pipe. Le rayon lumineux de la lanterne n'éclaire que le coin près de la porte et le père Barrick n'aperçoit Gilles que lorsqu'il se trouve près de lui.

– Monsieur le père Barrick, dit le jeune Président, mes camarades dorment, est-ce que tous les deux on ne pourrait pas parler un peu...

gentiment ?

L'homme enlève la pipe de sa bouche, crache par terre, et répond :

– Je n'ai rien à te dire, demain matin je vous donnerai des ordres, faudra obéir, c'est tout.

– Non, ce n'est pas tout, car j'ai quelque chose à vous demander pour mes camarades. S'ils sont venus dans le souterrain, c'est pour me suivre, je leur ai parlé de la ville ensevelie qu'il fallait découvrir, ils m'ont cru et ils ont tout quitté, leurs parents, leur maison, pour venir avec moi. Ne faites pas de mes camarades des prisonniers, laissez-les s'en aller demain, et moi je resterai, et je ferai ce que vous voudrez, aussi longtemps que vous le voudrez. Je mérite d'être puni, je suis le chef, c'est juste, mais eux ne l'ont pas mérité, si je ne leur avais pas demandé de venir avec moi ils n'auraient jamais pénétré dans ce souterrain qui vous appartient.

Le père Barrick enlève encore une fois la pipe de sa bouche, crache par terre et dit :

– Assieds-toi, on va causer, tu as l'air malin, et

ce qui me plaît tu n'es pas froussard, alors le père Barrick ne te fait pas peur ?

– Non, répond Gilles d'une voix ferme.

– Pourtant quand il a bu il est méchant, ce soir tu as de la chance, bourse à sec, pas moyen d'acheter une bouteille. Ça fait que tu vois un père Barrick qui a sa tête. Ah ! la bouteille, mon petit, ça m'a perdu, si je ne l'avais pas aimée plus que de raison, je ne serais pas dans ce souterrain, un clochard comme tant d'autres, rien qu'un clochard. Sais-tu seulement ce que ce mot veut dire ?

– Pas tout à fait, avoue Gilles.

– Eh bien, mon petit, c'est un homme qui n'a plus de profession, de métier, de maison, de famille. Il traîne le jour dans les rues, tendant la main aux passants qui donnent quelquefois, demandant aux boulangers la miche qui le fera vivre jusqu'à demain, et cherchant dans les ordures du marché ce que les marchands y ont jeté comme marchandises avariées. Le clochard se nourrit de ce que les bêtes souvent ne voudraient pas ; quand il a quelques sous, c'est

pour acheter du pinard, le pinard c'est du vin, ça en fait un ivrogne, mais quand il est ivre il ne pense pas. La nuit, il se couche n'importe où, mais s'il se couche sous les ponts, ou dans les maisons en ruines ou en construction, on le ramasse parce que les messieurs de la police ne l'aiment pas et croient toujours qu'un clochard c'est un voleur. Bien sûr, il y a des clochards qui sortent de tôle, de prison, si tu aimes mieux, ils ont fait des choses qu'ils n'auraient pas dû faire, mais chez les clochards on trouve aussi de braves types que la guigne a poursuivis, parce qu'ils aimaient trop la bouteille, c'est toujours la même chose. Maintenant, tu sais ce que c'est qu'un clochard.

– Oui, Monsieur, répond Gilles, et je crois que ce n'est pas un homme heureux.

– Le bonheur, c'est pas pour nous, mais parlons de ta proposition. Réfléchis avec moi et tu comprendras que je ne peux pas relâcher tes camarades et te garder.

Les gosses, c'est bavard. Tu me racontes qu'ils ont une maison, des parents, en arrivant

chez eux ils n'auront rien de plus pressé que de raconter d'où ils viennent. La carrière, le père Barrick, deux heures après la police sera ici et mon domicile, dont je suis le principal locataire, découvert, toute ma vie bouleversée à cause de sales gosses qui n'auraient jamais dû quitter leur maison. À cause de tout cela, impossible de relâcher tes camarades.

– Mais qu'est-ce que vous voulez donc en faire ? demande Gilles désespéré, vous n'allez pas les mettre en prison. Je connais celle du charbon, elle est noire, affreuse, on ne peut y vivre. Et les oubliettes dont vous avez parlé où on y oublie les prisonniers, ce n'est pas là que vous allez enfermer mes camarades ? Monsieur, je vous en prie, je vous le dis, je vous le jure, je suis le seul coupable, si vous voulez mettre quelqu'un en prison, eh bien, choisissez-moi, mais eux, laissez-les libres. Ils promettront, avant de vous quitter qu'ils ne diront jamais d'où ils viennent et vous pouvez avoir confiance dans leur parole, ils font partie du groupe des grands hommes dont je suis le président.

Le père Barrick semble n'entendre que deux mots :

– Les grands hommes, répète-t-il, mais où sont-ils ?

– C'est nous, répond Gilles honteux, comprenant pour la première fois qu'ils ont eu tort de prendre un nom qu'ils ne méritaient pas.

– Ce sont ces grands hommes que tu veux que je relâche après serment ? d'où viennent-ils ?

– De la même école que moi.

– Pénitenciaire ? Maison de correction ?

– Mais non, l'école Racine dirigée par M. Mirliton est installée à Louveciennes, de l'autre côté de la forêt.

– Et tous les quatre vous l'avez quittée sans prévenir ?

– Nous avons prévenu que nous nous en allions, mais nous n'avons pas dit où, nous ne voulions avertir parents et directeur que la découverte faite.

– Ah ! la ville ancienne, la ville ensevelie,

mais qui a bien pu vous mettre ça dans la tête ?

– Une lettre, nous voulions faire quelque chose de beau, de grand, qui nous donnerait tout de suite de la gloire. On aime la gloire, on est ambitieux, on voulait donner à notre pays, la France, une belle découverte.

– Et dans ce tas de pierres, tu t’imaginais trouver tout cela, pauvre gosse ! La lettre t’a bien trompé, et vraiment tu croyais que quatre moutards, hauts comme trois litres, allaient pouvoir faire, sans outils perfectionnés, des travaux qui nécessitent des forces d’homme. Tu n’as pas beaucoup réfléchi avant de te lancer avec tes camarades dans cette aventure.

– Si, j’ai réfléchi, mais j’étais malheureux, colère, je voulais oublier tout ce qui me faisait de la peine, j’étais égoïste, si vous voulez, et mes camarades m’ont suivi, c’est ça que je regrette. Ah ! Monsieur père Barrick, je vous en prie, ne les mettez pas en prison.

– On verra ça demain matin, mais dis-moi, petit, comment t’appelles-tu ?

– Gilles Lacault.

– Tiens, tu as le même nom qu'un Commandant qu'on connaît sur toutes les mers du monde. Quand j'étais jeune, j'ai été marin, j'avais de l'ambition, moi aussi je rêvais de gloire, et le Commandant Lacault c'est un homme qui en ramasse pour la France. J'ai dû embarquer sur son bateau et puis, un soir où j'avais bu, je me suis battu. On m'a ramassé blessé, transporté à l'hôpital, deux opérations, trois mois de lit, après ça j'ai dégringolé, les rhumatismes m'ont pris, j'ai lâché la mer, mais je ne l'ai jamais oubliée. Le soir quand je suis ici et que je n'ai pas de bouteille, je pense à elle, je la regrette, et je me dis que si je lui avais été fidèle, je ne serais pas aujourd'hui un clochard qui n'a plus de maison, ni de famille, plus rien. Petit, faut jamais aimer boire, ça tue un homme, même le plus grand.

Gilles se tait parce qu'il a dans les yeux des larmes et dans la gorge des sanglots. Entendre dans ce souterrain un clochard parler de son père comme il vient d'en parler lui a causé fierté et

peine, mais il ne dira pas au père Barrick qu'il est fils de ce Commandant qu'on connaît sur toutes les mers du monde. Il ne veut pas que cet ancien matelot, qui a dû embarquer sur « En Avant », le traite mieux que ses camarades, il doit souffrir plus que les autres, il doit payer, il est coupable.

– Allons moutard, on a assez causé, va te coucher, le père Barrick réfléchira, il ne dort pas quand la bouteille lui manque. Le père Barrick, tout de même, c'était un nom prédestiné, et c'est d'abord pour amuser les copains que je me suis mis à boire, fallait remplir la barrique. Après, l'habitude est prise, on ne peut plus s'en passer. Si ce soir j'avais bu mon compte, je vous aurais peut-être bien massacrés tous les quatre, l'ogre mange les enfants quand il a faim, tu connais l'histoire du petit Poucet. Mais ne crains rien, cette nuit, je ne suis pas un ogre et je n'ai pas faim, cela vaut mieux pour vous. Allons file, laisse-moi tranquille, tu m'as fait souvenir d'un tas de choses qui me font mal. La maison, les parents, faut plus me parler de ça, tu entends, jamais, jamais... Je suis un clochard, rien qu'un clochard, je ne sais pas d'où je viens, je n'ai

jamais eu de famille. C'est pas moi qu'on appelait Jean-Marie, le plus beau gars de Quimper, c'est pas moi qui m'en allais le dimanche à notre paroisse, marchant à côté de la mère qui était toute fière de sortir son garçon, marin dans la flotte, marin sur le contre-torpilleur « Jeanne-d'Arc », un des plus beaux bateaux de la marine française. On allait à la grand-messe, on y assistait du commencement à la fin, et M. le Curé regardait toujours de notre côté pendant qu'il faisait son prône, tout heureux de revoir son ancien enfant de chœur. Après on s'en allait, tous les amis nous attendaient sur la place et chacun m'invitait. Il y avait Yvonne, la fille du père Jean, propriétaire de trois bateaux de pêche, qui me regardait bien gentiment. La mère me disait souvent : « Si tu veux une promesse, celle-là serait bonne et gentille, je l'aime déjà comme une fille. » J'ai pas voulu, j'avais ma tête, et je voulais pas ce que les autres voulaient. C'était de beaux congés, je suis reparti un jour et je ne suis pas revenu, la mère est morte, sans savoir ce qu'était devenu celui qu'elle appelait mon petit... mon petit ! Non, ce n'était pas moi, tout ça c'est

des mensonges, des mensonges, je suis un clochard, rien qu'un clochard, va-t-en sale gosse, déguerpis en vitesse, je ne veux plus te voir, demain je vous réglerai votre compte et on n'en parlera plus. Je suis ivre, tu comprends, ivre de chagrin, et c'est toi qui m'as apporté tout ce qui me fait mal, va-t-en !

Désolé, Gilles s'éloigne, comprenant que le père Barrick, un pauvre homme, a de la peine, une affreuse peine qu'il a criée dans ce souterrain, ne pouvant plus la garder pour lui seul. C'est terrible d'avoir été un beau matelot de la marine française, d'avoir eu une maman, une maison, et de n'être plus aujourd'hui qu'un clochard.

Gilles est rentré dans l'ombre, la lueur de la lanterne n'éclaire plus que le père Barrick qui, après avoir jeté sa pipe sur la pierre, a caché sa tête dans de pauvres mains tremblantes. Gilles devine que le malheureux pleure, un sanglot rauque, terrible, résonne dans le souterrain et le petit Président, effrayé par cette douleur qu'il a involontairement provoquée, se blottit près de

Pilou, tout contre lui, et met la couverture sur sa tête afin de ne plus entendre ces affreux sanglots d'un homme qui se souvient d'un bonheur qu'il n'a pas su garder.

*

À l'école Racine, Isoline, épuisée, a dormi sans rêve. Dans le souterrain, Gilles, malgré son inquiétude, a succombé à la fatigue, mais Jeanne, la meilleure élève de l'école Racine, n'a pu trouver le repos.

Hier soir, la radio a appris au monde entier le naufrage du bateau « En Avant » avec son équipage. Le récit du matelot, le seul rescapé, a été écouté avec recueillement par tous. Le Commandant Lacault était un grand Français. Longtemps, le père et la mère de Jeanne ont parlé de ses travaux, de ses découvertes, de tout ce qu'il avait donné à la France et ils ont recommandé à leur fille, qui les écoutait avec une attention extrême, d'être pour ses camarades si

durement éprouvés, une véritable amie.

– Les mots, ma petite fille, a dit la maman de Jeanne, ne prouvent pas grand-chose, les actes valent mieux que les paroles. Une attention, si petite soit-elle, un sourire, quelque chose qui vient tout droit du cœur, prouve à ceux qui souffrent que leur peine est partagée. Étant seule enfant à la maison, tu es un peu égoïste, je te le reproche souvent, tu penses beaucoup à toi et si peu aux autres. Fais un effort pour comprendre la douleur de ton amie ; si tes parents disparaissaient tous les deux, que deviendrais-tu ? Tu serais comme elle, une petite fille bien malheureuse. Que cette pensée t'aide à être bonne pour celle qui vient de perdre son père.

Désagréable, comme elle l'est souvent, tête baissée, Jeanne a répondu :

– J'essaierai, puis elle est montée dans sa chambre pour revoir une leçon qu'elle n'avait pas bien apprise.

Dans sa chambre, la consciencieuse écolière a ouvert ses livres, elle a essayé de relire des pages d'Histoire afin de préparer sa composition, mais

son cerveau a refusé de comprendre ce qu'elle lisait. Isoline était près d'elle avec son chagrin, et elle qui pourtant la détestait, – ne lui avait-elle pas pris cette première place qui depuis si longtemps lui appartenait ? – n'essaya pas de la chasser.

Non, les paroles de sa mère retentissaient encore en elle ; ce soir son cœur était moins dur que d'habitude parce que ce cœur égoïste pensait à elle, si ses parents disparaissaient tous les deux, que deviendrait-elle ? Elle n'avait pas comme ses camarades des grands-parents prêts à la recueillir, ils étaient morts alors que son papa et sa maman sortaient à peine de l'enfance. Jeanne serait donc seule au monde, seule sur la terre, seule dans une maison. Quand on a douze ans, ce doit être affreux de n'être plus l'enfant de personne, de n'avoir plus de papa, de maman, qui travaillent pour vous donner le bien-être de la vie, une bonne pension, une bonne nourriture, de jolies robes et de la tendresse quand on éprouve le désir de se sentir aimée.

Isoline avait déjà perdu sa maman, la mort de

son papa la laissait seule avec un petit frère qui n'était pas commode tous les jours. Après les confidences de Pilou sur le groupe des grands hommes et leur Président, Jeanne a voulu se moquer de ces enfants ridicules, épris de gloire, et, sachant très bien se servir de la machine de son père, elle a écrit à Gilles une lettre lui indiquant la découverte à faire. Plaisanterie, farce, qu'elle a été si heureuse d'inventer.

Maintenant, elle regrettait de s'être moquée du fils du Commandant Lacault, et dès qu'elle en aurait l'occasion elle parlerait à Gilles de la fameuse carrière qui n'était qu'une carrière dont on ne tirait plus de pierre. Il ne fallait pas qu'il s'imaginât que ce renseignement était exact et qu'il cherchât à découvrir quelque chose. Les grands hommes, dont Pilou lui avait parlé, seraient bien capables de faire quelque bêtise.

Lasse de ne pouvoir apprendre, Jeanne se coucha, toilette faite, elle s'agenouilla, mais les prières qu'elle avait l'habitude de dire machinalement, l'esprit hélas souvent autre part, furent prononcées par elle plus lentement que

d'habitude.

« Pardonnez nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Isoline ne l'avait jamais offensée, mais elle, tout ce qu'elle avait pu faire pour contrarier la nouvelle, elle l'avait fait. Petites piquûres de chaque jour, mots qui touchaient, qui blessaient, taquineries stupides et, même, mensonges. Elle avait affirmé à ses camarades qu'Isoline les méprisait et les appelait des oies qui voulaient devenir savantes.

Ah ! la conscience de Jeanne était chargée, la prière ne l'apaisa pas, et elle se coucha mécontente d'elle et des autres.

Pourquoi le bateau « En Avant » avait-il fait naufrage ? Pourquoi le Commandant Lacault était-il disparu ? Il n'avait qu'à mettre les embarcations à la mer et se sauver avec ses marins, et alors on n'en parlerait pas.

Demain, la pension ne s'occuperait que d'Isoline, elle a beaucoup d'amies et les fidèles de Jeanne voudront, elle aussi, entourer Isoline et lui dire de gentilles choses. Jeanne devra en faire

autant, sa maman le lui a recommandé. Et puis, ce soir-là Jeanne s'est aperçue qu'elle détestait moins la nouvelle, elle lui pardonnait de lui avoir pris sa place, et peut-être bien que demain elle lui offrirait d'être son amie. Jeanne se rendit compte que si la nouvelle acceptait elle ne serait pas avec cette amie-là comme avec les autres, elle donnerait tout son cœur et ne se contenterait pas de recevoir. S'il fallait se priver pour l'amie choisie de choses qu'elle aimait, elle s'en priverait.

Ce soir-là, Jeanne commença à comprendre la beauté de l'amitié, et l'égoïsme, qui avait fait d'elle une petite fille personnelle et désagréable, commença à quitter son cœur, ce cœur qui n'avait jamais encore eu le désir de se dévouer. Toute la nuit, elle lutta avec des sentiments différents : rester ce qu'elle était, regrets d'avoir écrit la lettre à Gilles et, plus fort que tous les autres, le désir impérieux de devenir l'amie d'Isoline et de partager sa grande peine.

Le matin elle se lève brisée de fatigue, ayant mal à la tête, mais elle ne dit rien à sa maman,

déjeune comme d'habitude et s'en va à huit heures, bien exactement, à l'école. Elle prendra Pilou en passant comme chaque jour et lui parlera des grands hommes. S'il connaît la lettre adressée au Président, elle lui dira qu'il ne faut pas y croire et que celui qui l'a écrite a voulu sans doute se moquer des grands hommes. Elle ne dira pas, bien entendu, qu'elle connaît l'auteur de cette plaisanterie et Pilou, bon gosse, ne le lui demandera pas.

En arrivant devant la maison de son camarade, elle ne s'étonne pas de son absence, il est souvent en retard et elle est obligée de sonner plusieurs fois pour lui rappeler que l'heure du départ est venue.

Elle appuie sur le bouton électrique, la sonnette retentit, mais Pilou n'apparaît pas. Cette fois, Jeanne s'impatiente et l'appel de la sonnette se fait plus long, impérieux, Pilou comprendra qu'un garçon ne doit pas faire attendre une fille.

Mais malgré le carillon que l'on entend de toutes les villas voisines, Pilou ne paraît pas. Jeanne pose la main sur le bouton de la porte, elle

veut entrer et, de mauvaise humeur, criera qu'elle s'en va et qu'elle n'attend plus un paresseux incapable de se lever et d'être prêt à l'heure. La porte résiste, elle est fermée, il n'y a personne dans la maison.

Que se passe-t-il ? Jeanne ne comprend pas. Si Pilou s'en est allé se promener avec ses parents, il aurait pu la prévenir, elle qui a la gentillesse, tous les jours, de l'emmener à l'école et de le ramener ; quand elle le reverra elle lui dira ce qu'elle pense de cette négligence.

Maintenant, elle doit se hâter pour ne pas arriver en retard et avoir ainsi une mauvaise note. Elle a toujours eu le prix d'exactitude et ce n'est pas Pilou qui le lui fera perdre.

Bien qu'elle ait mal à la tête, elle court dans le chemin ombragé et entre dans l'école au moment où la cloche sonne. Chapeau et vêtement accrochés, elle se dirige vers la classe. Elle a à peine le temps de dire bonjour à ses camarades et d'installer dans son pupitre tout ce que contient sa serviette, que M^{me} Mirliton entre dans la classe.

La Directrice à cette heure-ci, c'est une chose anormale et toutes les petites filles, les bras croisés, debout, attendent qu'elle leur explique la cause de sa visite.

– Asseyez-vous, mes enfants, dit M^{me} Mirliton, je suis venue ce matin afin de vous prévenir de la perte douloureuse qu'une de vos camarades, Isoline, vient de faire. La plupart de vous connaissent déjà probablement le naufrage du bateau « En Avant » que commandait son père, et vous avez entendu à la radio le récit du marin sauvé par miracle. Mais ce que vous ne savez pas encore, et que nous venons d'apprendre il y a quelques instants, c'est que la mer vient de rendre le corps du Commandant Lacault. Il n'y a donc plus aucun doute, aucun espoir à conserver, le Commandant Lacault a péri en mer avec tout son équipage, sauf ce matelot dont je vous ai parlé.

Vous comprendrez, j'en suis sûre, le chagrin de votre camarade, ce chagrin doit être partagé par tous les Français. Le Commandant Lacault a été un homme qui a servi son pays avec toute son âme, toute son intelligence, toutes ses forces,

alors qu'il y en a tant d'autres qui ne servent leur pays que pour satisfaire leurs ambitions personnelles. Il laisse, vous le savez, d'admirables découvertes, et ses travaux ont rendu à tous les navigateurs du monde d'immenses services. Plus tard, vous connaîtrez son bagage scientifique, mais ce que vous devez savoir, dès à présent, c'est qu'aucun Français ne doit jamais oublier son nom. Ce que vous pouvez faire, mes petites filles, c'est d'aller prier pour celui qui n'est plus et aussi pour ses enfants. Isoline a beaucoup de courage, mais à ce deuil cruel vient s'ajouter une grande inquiétude. Son jeune frère Gilles a quitté hier la maison, où il déjeunait avec des camarades, et tous les quatre sont allés se promener dans la forêt. Cette promenade cachait un projet, une aventure, que ces garçons voulaient tenter, nous ne savons laquelle. Dès hier soir et une partie de la nuit, les parents de Roland, de Guy et de Jacques ont fouillé la forêt dans tous les coins, on n'a pas retrouvé la trace des fugitifs. Ce matin, la police a été prévenue, leur signalement a été donné. Pensez à l'angoisse d'Isoline qui a à supporter à

la fois tant de chagrin et d'inquiétude. Mes enfants, allez prier pour elle, la classe ne commencera que dans un quart d'heure.

M^{me} Mirliton se retire, les petites filles se lèvent pour saluer la Directrice, puis, lentement, quittent la classe et s'en vont vers la chapelle. Toutes sont silencieuses, même les plus bavardes. Il y a des émotions qui atteignent les cœurs et leur donnent les mêmes réactions.

Perdre son papa, un papa dont on est si fier, c'est affreux, et puis ne pas savoir où est son frère, parti pour une aventure le jour où la mer rapportait son papa !

Quelle aventure ! Elles savent bien que depuis plusieurs semaines Guy, Jacques, Pilou et Gilles étaient toujours ensemble et que les autres garçons se moquaient d'eux en disant qu'ils ne parlaient plus que de gloire. Ils voulaient être aviateurs et faire de grands raids, ou généraux pour conquérir des colonies et braver les dangers. Ils voulaient aussi sauver des vies humaines, enfin, faire des choses habituellement réservées aux hommes.

Les camarades n'avaient pas compris ces grands rêves et préféraient leurs billes, leurs jeux, leurs disputes ; ils s'étaient contentés de s'éloigner de ces garçons qui, trop jeunes, voulaient vivre de belles aventures, ne comprenant pas que l'âge de l'héroïsme n'était pas encore venu pour eux.

Jeanne la première, se dirige lentement, comme toutes les autres, vers la chapelle, mais il lui semble qu'elle porte sur les épaules un poids terrible, sa conscience l'accuse et elle est obligée de l'entendre. Elle sait, oui, elle sait que si Gilles a tenté cette aventure, c'est qu'elle la lui a indiquée. Dans la chapelle, agenouillée comme ses camarades, elle ne prie pas, que pourrait-elle dire à Dieu qui a laissé comme suprême commandement : aimez-vous les uns les autres. Elle n'a pas aimé Isoline, elle l'a détestée, elle a cherché à lui faire du mal par son frère, elle ne pouvait l'atteindre autrement, aussi elle n'a pas hésité.

Jeanne a une terrible responsabilité et si on ne retrouve pas Guy, Gilles, Jacques et Pilou, elle

sait bien qu'elle n'aura plus une minute de repos. Travailler, s'amuser, manger, respirer, vivre enfin, c'est impossible quand quatre garçons, à cause d'elle, ont disparu, tombés peut-être dans quelque excavation de la carrière qu'on dit dangereuse, puisque des écriteaux préviennent qu'il est défendu d'en approcher.

Gilles mort comme son papa, découvert dans un trou profond avec ses camarades, est-ce possible ? Jeanne sait que si cela arrive, elle ne pourra supporter de rester sur la terre, elle qui aura fait tant de mal. Dieu ne permettra pas qu'une telle chose arrive. Il protégera ceux qui sont partis pour une aventure qu'ils croyaient belle.

Prière finie, les élèves quittent la chapelle, cette fois par groupes, il faut bien parler de la pauvre Isoline, et comme les fidèles de Jeanne viennent la rejoindre, elle les renvoie brusquement.

– Laissez-moi tranquille, j'ai mal à la tête, je ne rentre pas en classe, je vais m'en aller chez moi.

Jeanne manquant le cours d'Histoire, alors qu'Isoline est absente, et qu'elle pourrait briller tout à son aise, cela surprend ses camarades.

– Faut que tu sois bien malade pour lâcher la classe !

– Pourquoi es-tu venue pour repartir, fallait rester chez toi !

– Je ne savais pas qu'on nous annoncerait tant de mauvaises nouvelles.

– Pauvre Isoline ! Jeanne, tu sais, on ne lui fera plus la guerre.

– Non, on ne la lui fera plus.

– On sera amies avec elle, tu veux bien ?

– Oui, reprend Jeanne, et elle ajoute, craintive, on sera amies, si elle le veut.

– Elle voudra, les autres disent qu'elle est très gentille.

– On verra, au revoir.

– Tu viendras demain ?

– Naturellement !

Jeanne se dirige vers le vestiaire et reprend son manteau et son chapeau, elle laisse livres et cahiers dans son pupitre, elle sait bien qu'aujourd'hui elle ne pourra travailler.

Prête, Jeanne ne se dirige pas vers le bureau de la surveillante afin de la prévenir de son départ. Elle rentre dans le corps du bâtiment où sont les appartements du directeur et de la directrice, elle monte l'escalier et, au premier étage, s'arrête. Elle sait que la chambre d'Isoline et de Gilles s'y trouvent. Les élèves qui y ont été parfois lui ont parlé de ces deux pièces, très joliment meublées, paraît-il. Elle ne rencontre personne, et puis personne ne l'arrêterait. Elle vient voir Isoline, elle la verra, elle ne s'en ira chez elle que lorsqu'elle aura dit ce qu'elle veut dire. Deux portes pareilles, ce sont sans doute les portes des chambres données aux enfants du Commandant Lacault. À la première, elle toque et, haletante, c'est la faute de son cœur, elle attend. Aucune réponse, elle va vers la seconde porte et tape cette fois avec violence. Une voix sourde répond : entrez ! Jeanne pénètre chez Isoline.

La fillette est assise près d'une table, le visage qui se tourne vers l'arrivante révèle les heures cruelles qu'Isoline vit. Surprise de voir cette compagne qui ne l'aime guère venir jusqu'à elle, elle murmure, sans peut-être savoir au juste ce qu'elle dit :

– Jeanne, je vous remercie d'être venue, mais aujourd'hui, je ne suis pas très courageuse et je préfère, tant que Gilles ne sera pas revenu, ne voir personne, parler me fait mal et je ne veux pas pleurer.

Jeanne reste debout devant Isoline et baisse la tête.

Elle ne veut plus voir le visage pâle de sa camarade, ses yeux rouges et ses lèvres tremblantes. Les poings fermés, d'une voix sourde, mais nette, Jeanne parle. Je suis venue, non par amitié, nous ne nous aimons pas, je le sais bien et, d'avance, j'ai deviné que ma visite ne vous plairait pas. Si je suis là c'est que j'ai des choses à vous dire, à vous apprendre, concernant Gilles et les autres.

Isoline se dresse et se rapproche de cette

camarade dont elle ne peut voir le visage.

– Parlez, dit-elle, parlez vite, si vraiment vous savez quelque chose, mais, aujourd’hui, Jeanne ayez pitié de moi, et ne cherchez pas à me faire du mal. Dites la vérité, la vérité seulement, mais j’ai peur de vous.

En entendant ces paroles cruelles, qui rappellent toutes les méchancetés qu’elle a faites à la nouvelle, Jeanne a honte, et elle est tentée une minute, une seule minute, de s’enfuir. Mais sa conscience aujourd’hui parle si nettement en elle que la tentation est courte.

– Isoline, tout ce que je vous ai fait, aujourd’hui où vous avez tant de peine, je le regrette. Je ne vous demande pas d’oublier, c’est impossible, puisque moi, je sais bien que je m’en souviendrai toujours... Un jour, Pilou m’a raconté que Gilles avait fondé le groupe des grands hommes et qu’il en était le Président, ces grands hommes cherchaient quelque chose de beau à faire, à inventer ou à découvrir. Alors pour me moquer d’eux, j’ai écrit à Gilles, une lettre à la machine, et je lui ai indiqué qu’une carrière se

trouvait de l'autre côté de la forêt et que cette carrière cachait une ville antique qu'on pouvait découvrir. Je savais bien que c'était une histoire inventée par de vieilles bonnes femmes à laquelle papa m'avait dit qu'il ne fallait attacher aucune importance, mais je voulais taquiner Gilles parce qu'il était votre frère et je pensais que s'il faisait une bêtise cela vous causerait de la peine. Je vous dis tout Isoline, tout, pour que vous compreniez. Depuis que j'ai appris la disparition de Gilles et de ses amis, je pense qu'il faut les chercher du côté de la carrière et non pas dans la forêt. Maintenant vous savez ce que j'ai fait, vous pouvez agir.

Cette confession qu'Isoline sent sincère a été pénible à entendre, mais Jeanne, cette méchante Jeanne, apporte une certitude. Il faut communiquer immédiatement ce renseignement à M. Mirliton qui, avec les parents des enfants disparus et la police, dirige les recherches.

Jeanne attend, la tête toujours baissée, elle ne sait ce qu'Isoline voudra faire, mais s'il faut répéter à d'autres personnes ce qu'elle vient de

dire, si dur que ce soit, elle le répétera.

Debout devant cette camarade dont elle continue à ne pas voir le visage, Isoline parle.

– Nous allons immédiatement prévenir M. Mirliton, venez avec moi.

L'une à côté de l'autre, les petites filles quittent la chambre, descendent l'escalier, et Isoline, à laquelle Jeanne a tout de même apporté un immense espoir, se sent plus forte, elle espère que son jeune frère va être retrouvé. Il a cru, c'est certain, tout ce que la lettre disait.

M. Mirliton est dans son bureau. L'arrivée de ses deux élèves le surprend, il a quitté Isoline il y a quelques instants et la fillette lui avait demandé à rester seule dans sa chambre toute la matinée. Il devine que quelque chose la trouble, mais il ne comprend pas la présence de Jeanne, sachant bien, toute l'école le sait, que la meilleure élève n'a pu s'entendre avec la nouvelle. Immédiatement, Isoline s'explique :

– M. le Directeur, Jeanne vient de m'apprendre qu'elle a su par Roland, qu'on

appelle Pilou, et qui vient chaque matin à l'école avec elle, que les quatre garçons disparus avaient en tête un grand projet. On leur avait parlé d'une carrière se trouvant de l'autre côté de la forêt, et ils croyaient que cette carrière cachait une ville antique. Jeanne pense que Gilles et ses amis sont peut-être de ce côté-là et qu'il faudrait prévenir les parents ou la police, afin de diriger les recherches de ce côté. Je vous en prie, Monsieur, faites quelque chose.

Avec empressement M. Mirliton se lève.

– Mon enfant, dit-il, ce renseignement peut être immédiatement contrôlé. La voiture est au garage, venez avec moi, la carrière doit être à quelques kilomètres, je crois, de Clairière-sous-Bois. Je ne connais pas très bien le chemin mais nous nous débrouillerons.

Jeanne se décide à relever la tête et dit :

– Je le connais, Monsieur, si vous voulez m'emmener, je vous indiquerai la route la plus courte.

– Parfait, de suite nous nous en allons. Je

trouve inutile de prévenir les parents des enfants et la police, il est préférable de les laisser chercher autre part.

Cinq minutes après cette conversation M. Mirliton, ayant Jeanne à côté de lui, et Isoline dans le fond de la voiture, demande au moteur de l'auto toute la vitesse qu'il peut donner afin d'arriver le plus rapidement possible à la fameuse carrière où on trouvera peut-être la trace des fugitifs.

Les bavardages, les histoires, les potins, comme il faut s'en méfier, et quelle leçon pour les élèves de M. Mirliton. Il ne se doute pas que l'auteur de cette plaisanterie devenue dangereuse, est à côté de lui. Malgré son chagrin, Isoline s'est montrée généreuse et n'a pas parlé à M. Mirliton de la lettre que Jeanne avait écrite. Elle a dit : on leur avait raconté. On est un pronom indéfini et ne nomme personne, Jeanne n'oubliera jamais cette générosité envers une camarade qu'Isoline devait considérer pourtant comme une ennemie.

Dans le souterrain, le père Barrick n'a pas dormi de la nuit, privé de vin, bouleversé par les souvenirs que la découverte de ces sales gosses a fait naître en lui, il est resté assis sur la grosse pierre, pipe éteinte, incapable de trouver le repos, l'oubli.

Une petite lueur pénétrant dans la cave le fait se dresser et il arrache les chiffons qui bouchaient une longue fente, ce qui permet à un rayon de soleil d'entrer. En voyant ce rayon le père Barrick comprend que le jour est venu. il revient près des planches où sous leurs couvertures les enfants dorment profondément, ses poings se dressent au-dessus d'eux, il les menace, puis se dirige rapidement vers un coin de la cave où dans un vieux sac noir, dont les anses sont de grosses ficelles, se trouvent deux bouteilles vides.

Il n'a pas d'argent pour les faire remplir, c'est pour cela qu'il n'a pu dormir cette nuit, mais ce matin, il va aller tendre la main à la porte de l'église à toutes les bonnes dévotes qui viennent entendre la messe matinale, elles donneront, la

chose est certaine, et alors il ira faire emplir ses deux bouteilles et pourra boire.

Quand il aura bu il ne se souviendra plus du passé, du beau passé, et il réglera le compte des gosses qui se sont introduits chez lui, afin de se cacher parce qu'ils avaient fait un mauvais coup, la chose est certaine. Il ne croit pas, non il ne veut pas croire tout ce que celui qui s'appelle Gilles Lacault, le même nom que l'homme qui aurait pu être son commandant, lui a raconté. Ces gosses sont quatre jeunes bandits, échappés d'une maison de correction, il les remettra dans quelques jours à la police, mais avant il leur donnera une bonne leçon.

Le père Barrick s'en va avec son vieux sac noir, il ouvre la porte de planches fabriquée par lui et la referme soigneusement. Il est tranquille, il peut s'en aller, les gosses ne s'échapperont pas.

Dehors il trouve une merveilleuse journée d'été et, comme il n'est pas abruti par une nuit d'ivresse, il s'étonne du plaisir qu'il éprouve à respirer l'air que la forêt si proche a parfumé. Il se dirige vers l'église et arrive au moment où la

messe s'achève. C'est parfait, il ne manquera pas une paroissienne, si la première donne, elles donneront toutes.

Dès qu'il entend les pas annonçant que les fidèles vont sortir, il enlève le vieux feutre déteint qui le coiffait et le tenant à la main, répète les paroles habituelles :

– La charité, s'il vous plaît, ma bonne dame, j'ai faim, je n'ai pas mangé depuis deux jours.

C'est la vérité, mais le père Barrick néglige d'ajouter que tout l'argent qu'il avait gagné en vendant des champignons ramassés dans la forêt, a servi à remplir des bouteilles.

La première paroissienne donne, les autres l'imitent et laissent dans les mains du père Barrick plus de trente francs. Avec cela il aura au moins une bonne bouteille et un peu de pain car, c'est vrai, il a grand faim. La nuit sans sommeil, l'air pur du matin, a réveillé dans son estomac la bête qui dormait. Cette bête désire souvent qu'on s'occupe d'elle sans cela elle lui fait mal. Elle s'agite, elle ronge et pour qu'elle se tienne tranquille il faut lui donner à manger.

Tenant son vieux sac où les bouteilles vides se choquent, bruit qu'il trouve agréable, le père Barrick se dirige vers l'épicerie qui lui vend le vin.

Il entre dans la boutique et avec joie sort de son sac une bouteille, et voilà qu'au moment où il la tend à l'épicière, prêt à lui donner la commande qu'elle connaît d'avance, il aperçoit sur le comptoir une grande jatte de lait.

Ce lait, c'est pour les petits, les enfants, ils en sont très friands et ne peuvent, paraît-il, s'en passer. Dans le souterrain, chez lui, sur son propre lit, il y a quatre gosses, pas bien grands, qui vont se réveiller ayant faim. Que mangeront-ils ces sales moutards, ces échappés de colonie pénitentiaire qu'on mettra au cachot quand il les rendra, car il les rendra, aujourd'hui ou demain, mais avant de les rendre, voilà qu'il se croit obligé de les nourrir.

Furieux, il crie à l'épicière :

– Un litre de lait, du bon, du frais surtout.

– Du lait ! père Barrick, répond l'épicière

stupéfaite, vous êtes donc malade. ?

– Oui, reprend-il bourru, l'estomac m'embête, et puis ça ne regarde personne.

– Je ne disais pas ça pour vous ennuyer père Barrick, et puis le lait c'est meilleur à la santé que le vin.

Le père Barrick ne répond pas, il s'empare de la bouteille pleine, la cache dans le vieux sac noir, et paye, en s'étonnant que le lait coûte moins cher que le vin. Il lui reste assez d'argent pour aller acheter chez le boulanger la miche de pain qui calmera la bête qui lui ronge l'estomac.

Devant l'étalage où les pains s'entassaient, il en voit de beaux petits, bien dorés, qui doivent être croustillants, des pains pour gosses. Il va en prendre quatre, il faut bien que ces sales moutards aient quelque chose à tremper dans leur lait, s'il reste de l'argent il achètera un bout de gros pain pour que la bête se tienne tranquille et ne lui fasse plus mal. Quand il ne boit pas, la bête s'agite et réclame toujours, et aujourd'hui comme hier il n'aura pas de vin à lui offrir. Ce n'est pas croyable que le père Barrick puisse se passer de

vin pendant deux jours, à cause de jeunes vauriens venus envahir son palace. Ils verront les vauriens, ce que le père Barrick va exiger d'eux, il veut bien les nourrir mais il faut qu'ils travaillent. Quelle besogne va-t-il leur donner ? il ne sait pas, mais il en trouvera une particulièrement pénible afin qu'ils comprennent que c'est un châtement, oui, un châtement, il veut les châtier de l'avoir privé, lui, le père Barrick, de son lit, de son vin, de son pain, voilà.

Il retourne vers le souterrain avec son sac plein. Le soleil est déjà chaud, il marche péniblement, la nuit sans repos, la faim, lui font des jambes de coton, heureusement que les quatre moutards travailleront pour lui. Il les enverra ramasser des champignons dans la forêt, mais il faudra pas qu'ils s'écartent et qu'ils cherchent à s'évader, sans cela le père Barrick se fâchera et cognera si ça lui plaît de cogner.

Il ouvre prudemment la porte, craignant que les gamins soient postés derrière pour chercher à s'évader. Derrière la porte il n'y a personne et le plus grand silence règne dans le souterrain. Que

font les gosses, que sont-ils devenus ?

Continuant à porter avec précaution son vieux sac, le père Barrick se hâte autant que ses jambes en coton le lui permettent. Plusieurs rayons de soleil ont pris possession du coin du souterrain où les enfants dorment, ce qui permet au père Barrick de s'apercevoir qu'ils ne sont pas encore réveillés. Hier, ils ont dû faire un long voyage et cette nuit le réveil brusque les a sans doute fatigués. Ils rattrapent ce matin le sommeil perdu, ils rattrapent, mais la matinée s'avance, le soleil indique qu'il est près de neuf heures, il faut sonner le réveil à ces paresseux.

Sortant sa bouteille de lait, il la pose bien doucement sur la grosse pierre, le pain à côté, puis d'une voix puissante, il crie :

– Au jus, les moutards, au jus !

Quatre têtes se dressent, les enfants écarquillant les yeux se demandent où ils sont. L'aventure, la carrière, la ville antique, tout cela est encore confus, si confus ! Leurs cerveaux engourdis par le sommeil ne se souviennent pas encore et leurs rêves les ont emportés loin de ce

souterrain.

Le premier, Gilles se met debout. Le père Barrick, c'est le propriétaire de la carrière, cette nuit ils ont parlé tous les deux presque gentiment, et il se rappelle que ce vieil homme, si misérable, est un ancien matelot qui a dû embarquer sur « En Avant », c'est presque un ami, il ne l'effraie plus.

Guy et Jacques veulent être braves, mais le père Barrick a parlé fort cette nuit et les a traités comme peut-être ils méritaient d'être traités. Que sont-ils maintenant, des vagabonds, dont on peut faire des prisonniers.

Engourdi, Pilou n'est pas brave, pas brave du tout. Alors que les trois garçons ont quitté les planches, lui y est resté et attend les événements avec une certaine crainte, mais s'il a peur pour lui, il a encore plus peur pour son Président qui s'avance bravement vers le père Barrick.

– Bonjour, Monsieur, dit Gilles d'une voix claire, nous vous remercions de nous avoir laissé votre lit et si vous vouliez être très bon vous permettriez à mes camarades de prendre leurs

bicyclettes et de s'en aller, après avoir promis, comme convenu, de ne pas donner votre adresse, moi, je resterai.

En entendant ces paroles, Pilou bondit et en quelques secondes se trouve près de son Président.

– Pas de ça, Monsieur, ah ! je me souviens, on doit vous appeler père Barrick, alors père Barrick faut pas écouter le Président, si vous le gardez faut nous garder aussi, j'aime mieux être prisonnier avec lui que libre tout seul.

– Il n'est pas question de liberté, répond le père Barrick, j'ai dit au jus, vous ne savez peut-être pas, gosses de quatre sous, ce que cela veut dire, ça n'a jamais été soldat et ça veut découvrir une ville. Vous allez manger d'abord et après on causera.

Manger, quelle belle promesse ! Guy s'approche, sa bonne figure ronde apaisée, ses yeux bleus inquiets redeviennent rieurs et il demande au père Barrick avec un beau sourire :

– Qu'est-ce qu'on va manger ?

– Du lait et du pain, faut bien que je vous nourrisse avant de vous mettre en prison.

La réponse n'est pas agréable à entendre, mais du lait, du pain, ça ne se refuse pas, et puis le père Barrick n'a pas l'air ce matin aussi méchant que cette nuit, n'a-t-il pas dit on causera ?

– Le lait est sur la table, mais je manque de vaisselle, je vais aller en chercher dans mes provisions. Pendant ce temps-là, installez-vous autour de la table, les petits pains sont pour vous.

Le père Barrick disparaît quelques instants, les enfants obéissent et s'emparent des petits pains dorés qui sentent si bon, mais au moment où ils vont les croquer, sans attendre le lait tant ils ont faim, Pilou s'écrie :

– Attention, le père Barrick n'est pas servi, faudrait peut-être lui en réserver un et partager entre nous les trois autres !

Et la grosse voix répond :

– Ne t'en fais pas, sale moutard, le père Barrick a une grosse miche qu'il va donner à la bête qui réclame, elle ne se contenterait pas d'un

petit pain.

Le père Barrick pose sur la pierre quatre tasses ébréchées qui n'ont plus d'anse.

– C'est ma vaisselle, dit-il, je la découvre autour de la carrière, elle a été belle, elle ne l'est plus, mais elle est propre, vous pouvez avoir confiance. Versez le lait, il est pour vous.

– Et vous père Barrick, demande Gilles, qui n'éprouve plus aucune répugnance à appeler ainsi le vieil homme ?

– Moi, je n'en ai pas besoin.

– Alors, nous on ne le prendra pas, répond Gilles, il faut déjeuner tous ensemble, sans ça on n'accepte pas votre déjeuner.

– C'est peut-être toi qui commandes ?

– Non, mais faut nous faire un petit plaisir et vous ne refuserez pas. J'ai une timbale dans ma sacoche, je la prends, et vous vous servez de ma tasse. Pilou, verse le lait.

Le père Barrick ne discute plus, il faut bien qu'il se l'avoue, Gilles, ce Président de neuf ans, qui a entraîné ses amis et qui revendique la

punition, lui plaît, oui, il lui plaît tout à fait. Aussi il boira après eux et après on verra.

Quel plaisir de manger du pain croustillant et de boire du bon lait, forcément les enfants bavardent, déjà apprivoisés.

– Ce qu’il est bon votre pain, père Barrick !

– Vous avez été le chercher de grand matin ?
À Clairière-sous-Bois probablement, et c’est loin, deux kilomètres au moins.

– Ah ! merci père Barrick, comme on avait faim. On ne s’en doutait pas, on dormait, et on a bien dormi tant on avait des kilomètres dans les jambes.

Gilles écoute ses camarades mais ne parle pas. Ce qui va se passer, le déjeuner fini, l’inquiète. Il est le responsable, le chef, le Président, ah ! que c’est lourd !

– Dis donc, toi, le gosse qui a le même nom que le Commandant, pourquoi que tu ne dis rien, tu étais plus bavard cette nuit et ça me plaisait.

– Je vous ai dit ce que je voulais vous dire, alors j’attends.

– Faut pas attendre, on s’arrangera toujours pour la prison, tu choisiras celle de tes camarades et toi je te laisse libre de t’en aller si tu veux.

– Je refuse !

– Bien sûr.

– Je vous l’ai déjà dit.

– Ça a du caractère ce moutard, tu ne serais pas parent, par hasard, du Commandant ?

– ...

– Ça se pourrait que tu ne connaisses pas le Commandant Lacault, dans vos écoles, maintenant, on ne vous apprend rien de ce qui est beau. Allez-vous seulement à l’école ?

– Mais oui, répond Guy, on y va tous les quatre, tous les jours.

– Alors, dites-moi donc si vous connaissez le Commandant Lacault, qui porte le même nom que ce moutard ?

Pilou se lève brusquement.

– Monsieur, père Barrick, faut pas parler du Commandant, ça fait trop de peine à Gilles.

– Pourquoi que ça lui fait de la peine ?

– Parce que le bateau a été pris dans la tempête et qu’il y a un naufrage, le Commandant et l’équipage ont disparu.

– C’est comme ça qu’on finit quand on est marin, ça vaut mieux quelquefois, mais dis donc vilain gosse, le Commandant, c’est donc un de tes parents ?

Furieux que le père Barrick continue une conversation qui rappelle à Gilles son grand chagrin, Pilou crie très fort :

– C’est son papa !

Ces mots font se dresser le père Barrick, il crie d’une voix pleine de colère :

– C’est son papa, et pourquoi ne me l’as-tu pas dit, sale gosse, quand cette nuit on parlait tous les deux bien gentiment ? J’avais pas bu, je pouvais tout entendre, tout comprendre. Pourquoi n’as-tu rien dit, réponds, entends-tu, tête de bourrique ?

Gilles se lève aussi et, s’approchant du père Barrick, si petit à côté de cet homme, il répond :

– Vous connaissiez papa, vous l’admiriez

comme tout le monde, et je ne voulais pas qu'à cause de lui vous me traitiez autrement que mes camarades.

– Voyez-vous ça, c'est à peine haut comme trois petits pains et ça a de l'orgueil plein les pattes. Eh bien, je te traiterai comme bon me semble et si ça me plaît d'honorer le fils d'un Commandant qui a failli être le mien, je le ferai. Si le bateau a péri, mon petit, ton père est mort, car ce n'était pas un homme à abandonner la passerelle avant qu'elle s'enfonce dans la mer. Faut pas avoir de chagrin pour ça, faut être fier, mourir à son poste en luttant avec la gueuse, c'est une mort que tous les marins choisiraient s'ils pouvaient choisir. La terre avec la maladie, l'hôpital avec le lit, ça ne nous plaît guère. À cause du Commandant, sales gosses qui avez été pendant une nuit mes moutards, je vous rends la liberté, seulement vous allez me jurer que vous allez rentrer chez vous à toute vitesse et ne pas aller vadrouiller autre part. Finie l'expédition, finie l'aventure, attendez d'avoir l'âge pour faire tout ça.

Des cris de joie répondent aux paroles du père Barrick et quand cette explosion est calmée, la voix de Gilles se fait entendre :

– Père Barrick, vous croyez bien, vous en êtes sûr, que la carrière ne cache pas une ville ? Ce souterrain obscur, ces prisons dont vous parlez, n'indiquent-elles pas qu'il y a eu ici, autrefois, une ville antique ? Ah ? avant de nous en aller, je voudrais en être sûr, bien sûr ; nous avons tant espéré découvrir quelque chose de beau, de très beau.

– Écoute-moi, petit, tu as eu une idée que tu croyais belle, alors tu ne veux pas l'abandonner, je te comprends. Avant de nous en aller, nous allons visiter ensemble le souterrain, et tu verras que c'est tout simplement une vieille prison dont, depuis longtemps, on ne se sert plus. Autrefois on venait y chercher des pierres, car elles sont solides, et maintenant on ne vient plus.

Les garçons, sauf Gilles, n'ont peut-être pas très envie de visiter le souterrain dont ils ont cru ne pas sortir, mais aucun n'osera le dire au Président. Le père Barrick allume sa lanterne et

dit :

– Venez avec moi, faut montrer à Monsieur l'entêté que le père Barrick connaît son souterrain.

Les enfants suivent leur guide. Pilou, qui trouve cette visite bien inutile, reprend sa place près de son Président, Jacques et Guy suivent. Les voici dans la galerie qui mène à l'eau croupie.

– C'est un puits, explique le père Barrick, très profond, il servait probablement à ravitailler les prisonniers, à gauche il y a une porte qu'il faut connaître. On prend la galerie à droite, on compte douze pas, puis on monte, maintenant voilà le couloir étroit, comptez encore douze pas, des grands pas comme les miens, à droite un autre couloir, et puis la porte dont je vous ai parlé. La cave au charbon dont je vous fais les honneurs, mais vous êtes priés de remarquer qu'il n'y a plus de charbon, il ne reste que de la poussière noire.

Pilou murmure au Président que c'est sans doute là qu'il a été enfermé. Gilles le pense aussi et se demande comment il y est venu, il n'a

jamais pris tous ces couloirs et n'a pas compté ses pas.

– Voici, les moutards, ce qu'on appelait autrefois des prisons, paraît qu'aujourd'hui les nouvelles sont bien plus belles, mais le père Barrick ne les connaît pas. Je suis un clochard, mais je n'ai jamais eu d'histoire avec la police, je bois à domicile, ça m'évite les ennuis. Nous allons sortir par le plus court, un couloir qui tourne et retourne dont un prisonnier ne sortirait pas facilement, mais je connais le secret, faut reculer au lieu d'avancer, et on se retrouve près de la sortie, marche arrière les gosses.

Les enfants obéissent, comprenant qu'ignorant cette manœuvre, ils ne pouvaient rejoindre leur Président. Au moment où ils vont déboucher dans la galerie qui mène à la porte d'entrée, le père Barrick s'écrie :

– Arrêtez-vous, ne bougez pas, il y a du monde chez moi. La porte est restée ouverte, on est entré. C'est peut-être la police qui vient vous cueillir, restez là, n'ayez pas peur, je vais me débrouiller avec elle. Ma tête est solide ce matin,

je vois et je pense clair. Ne bougez pas d'ici avant que je revienne, la police ne vous découvrira pas.

Si près de retrouver la liberté les enfants sont consternés, Guy et Jacques en veulent au Président d'avoir demandé à visiter le souterrain. Sans cette visite, ils seraient maintenant sur leurs bicyclettes et regagneraient en toute hâte leur maison où des parents, fâchés sans doute, les attendent, mais des parents qui pardonneront. Pilou se contente de se rapprocher de Gilles et de dire :

– On a la guigne, quand tout à l'air de bien marcher, quelque chose arrive qui vous replonge dans la poisse, mais on finira bien par en sortir. Je crois maintenant que le père Barrick est un ami, j'ai confiance.

Et Gilles nerveux, devinant le regret de ses camarades, affirme bien haut :

– Le père Barrick, c'est un ami.

Avec sa lanterne, le clochard s'avance dans la galerie où donne la porte d'entrée et se trouve en

face de M. Mirliton. Au lieu de le laisser parler, il l'attaque :

– Qu'est-ce que vous venez faire ici ? On ne pénètre pas dans un domicile sans prévenir, il y a une porte, vous l'avez bien vue !

M. le Directeur de l'école Racine examine attentivement le père Barrick. il est vêtu de haillons, il a une barbe grise inculte, et ses cheveux ne doivent pas souvent recevoir les soins d'un coiffeur, mais les yeux bleus, si clairs, ont une expression triste qui plaide pour l'homme.

– Monsieur, répond M. Mirliton, je vais vous expliquer pourquoi je suis chez vous. Directeur de l'école Racine, j'ai quatre élèves qui, depuis hier, ont quitté les maisons de leurs parents pour tenter une ridicule expédition. Une de leurs camarades nous a appris qu'un d'eux avait parlé du désir d'explorer cette carrière, alors je viens vous demander si, par hasard, vous n'avez pas vu mes quatre élèves.

À cette demande directe, le père Barrick ne répond pas.

– Vous êtes, demande-t-il, le directeur d'une école ?

– Oui, je viens de vous le dire.

– Eh bien, je trouve que vous gardez mal vos élèves, ils sont en fuite depuis hier, et vous ne vous en occupez qu'aujourd'hui. C'était tout de suite qu'il fallait courir après eux, ce matin c'est trop tard, les gosses ont vingt-quatre heures d'avance, vous ne les rattraperez pas.

Furieux, mais ne voulant pas encore se fâcher, M. Mirliton reprend :

– Si je ne les rattrape pas, d'autres les retrouveront, la police est prévenue, leur signalement a été transmis à toutes les communes de France.

– La police, la police, ne m'en parlez pas, s'il y a une gaffe à faire elle ne la rate jamais, et elle ferait mieux de s'occuper de vrais bandits que de quatre pauvres petits gosses partis pour découvrir quelque chose de beau. Ils sont tombés sur une prison, ça leur a fait de la peine, beaucoup de peine, mais quand ils reviendront chez vous, à

l'école, et dans leur famille, faut pas qu'on les punisse, faut pas qu'on les embête, sans ça familles et Directeur feront la connaissance du père Barrick et il n'est pas commode tous les jours. Aujourd'hui il est patient, profitez-en, demain ça ne sera peut-être pas la même chose.

M. Mirliton devine que le père Barrick a vu ses élèves et qu'il sait probablement où ils sont, cette certitude le tranquillise, et il regrette d'avoir exigé qu'Isoline reste avec Jeanne dans l'auto. Il ne savait ce qu'il allait découvrir dans la carrière et préférait ne pas être accompagné par les petites filles.

– Monsieur, reprend-il, je vous serais bien reconnaissant de me dire de suite ce que vous savez sur les enfants que je cherche, l'un d'eux vient de perdre son père en mer, le corps a été retrouvé, l'enterrement est proche, et son fils doit y assister.

– Ah ! s'écrie le père Barrick, la mer a rendu le corps du Commandant, ça vaut mieux pour le gosse, il aurait toujours cru que son père s'était réfugié dans quelque île perdue et qu'il pouvait

revenir.

Cette fois, la surprise de M. Mirliton est extrême. Ce malheureux, ce clochard, connaît la mort du Commandant et il parle de son fils comme s'il était un ami.

– Monsieur, je vous en prie, dites-moi tout ce que vous savez.

– D'abord, on ne m'appelle pas Monsieur, mais père Barrick. Les gosses, oui, je sais où ils sont, je peux vous les rendre si ça me plaît, mais je vous ai parlé d'une promesse, j'attends que vous me la fassiez.

– Une promesse ! répète M. Mirliton, qui ne comprend pas.

– Oui, je veux, c'est-à-dire je ne veux pas qu'on les embête, aucune punition, ils ont déjà bien assez de peine d'avoir raté leur affaire, faut pas qu'ils en aient davantage. Et puis il y a Gilles, le fils du Commandant, celui-là est sacré, vous entendez, le Directeur, il est sacré, et tant que je vivrai faudra pas lui faire de mal car je serais capable de sortir de ma tanière pour le défendre,

vous voilà prévenu. Promesse, et je vais chercher les moutards, les quatre, au complet, et pas endommagés, reposés et nourris.

– C'est entendu, reprend M. Mirliton qui s'impatiente.

– Non, c'est pas comme ça qu'il faut dire. Je veux entendre : Je promets, parole d'honnête homme. Alors je vous croirai ; puisque vous élevez des gosses, vous devez savoir ce que c'est l'honnêteté.

M. Mirliton comprend qu'il faut céder à cet étrange clochard.

– Vous avez ma parole en ce qui me concerne et je demanderai aux familles des enfants qu'aucune punition ne leur soit donnée, mais je ne puis m'engager pour elles.

– C'est bien, je vais chercher vos gosses qui ont été les miens depuis que je les ai découverts.

Le père Barrick va retrouver le groupe des grands hommes.

– Votre Directeur est là, annonce-t-il, mais j'ai arrangé l'affaire. On ne vous ennuiera pas,

seulement faut promettre au père Barrick de ne pas recommencer.

La présence de M. Mirliton inquiète les enfants. Comment les a-t-il découverts ? Comment a-t-il su que la carrière était le but de l'expédition ? Il y a de la police là-dessous, pensent-ils, et au lieu du Directeur les gendarmes pouvaient paraître et leur beau rêve se terminerait en prison. Quelle déchéance !

Impressionnés, ils suivent le père Barrick. M. Mirliton les attend. Son visage s'efforce d'être sévère, mais il est si content de les retrouver tous les quatre en bonne santé qu'il ne leur dit que ces seuls mots :

– Dépêchez-vous, on nous attend.

Guy et Jacques se dirigent vers la sortie, mais Gilles les rappelle, il est encore le Président :

– Et le père Barrick, vous oubliez de lui dire au revoir et merci.

Un peu confus, les deux garçons reviennent, tendent leur main et ne trouvent rien à dire, ils n'ont plus qu'un désir : s'en aller. Gilles, suivi de

Pilou, s'approche à son tour du clochard.

– Au revoir, père Barrick, vous avez été à la fin bien gentil pour nous, merci pour votre bon déjeuner, nous reviendrons vous voir. Puisque vous avez manqué d'être le matelot de papa, c'est comme si vous l'aviez été, alors on est amis, vous voulez bien ?

– Ah ! petit, petit, faut que tu t'en ailles, sans ça tu me ferais faire tout ce que tu veux. Sauve-toi avec les autres et je crois, oui je crois, mais je n'en suis pas très sûr, que j'aime mieux ne pas te revoir. En disant ces mots, le père Barrick tourne le dos à M. Mirliton et à ses élèves et disparaît très vite dans la galerie sombre.

– En route, dit M. Mirliton, quittons cette cave, quelle humidité ! Si vous n'y avez pas attrapé quelque bon rhume, cela m'étonnera.

D'un ton calme, comme s'il se trouvait dans sa classe à l'école, Pilou répond :

– On s'y fait, M. le Directeur, au bout d'une heure on ne s'en aperçoit plus.

À peine sont-ils dehors que les enfants

éprouvent un immense plaisir à retrouver la belle lumière que le soleil met sur la terre et à respirer de l'air pur, mais ils ne l'avoueront pas, M. Mirliton serait trop content. En apercevant l'auto où Isoline et Jeanne attendent, furieux, Gilles se rapproche du Directeur et lui demande :

– Pourquoi ma sœur est-elle venue ?

– Elle a beaucoup de choses à vous dire, concernant votre père, et puis elle était bien malheureuse, tant de chagrins à la fois. Essayez de comprendre, Gilles, qu'elle a été seule ; votre affection aurait pu l'aider à supporter l'épreuve que Dieu vous envoie à tous les deux.

Ces paroles à peine dites, Gilles est dans les bras de sa sœur.

– Ne t'en fais pas, Line, on n'a rien découvert, mais je ramène mes hommes sans blessure.

Les hommes, un peu penauds, se casent comme ils peuvent dans la voiture et M. Mirliton s'assied de nouveau à côté de Jeanne qui n'a pas osé dire une parole aux fugitifs. Sa présence a mis Pilou de mauvaise humeur et il demande tout

bas à Isoline :

– Pourquoi est-elle venue, celle-là ? C'est-y pour raconter à toute l'école où on nous a découverts, je la connais, c'est une méchante fille.

– Non, reprend Isoline, elle n'est pas méchante, elle nous a guidés à travers la forêt et nous a permis de vous retrouver avant que la police ne vous découvre. Vous ne lui avez même pas dit bonjour.

Quatre voix s'écrient :

– Bonjour Jeanne !

Un visage rouge et confus se tourne vers les garçons.

– Bonjour, je suis bien contente que vous soyez revenus.

– Qu'est-ce qu'on dit à l'école ? demande Guy, qui tient beaucoup à sa réputation.

– Je ne sais pas, j'ai quitté la classe dès que j'ai su que vous étiez perdus.

– Tu as quitté la classe pour nous ! s'écrie

Pilou, je ne l'aurais jamais cru. Tu as un cœur meilleur qu'on ne le pense, Isoline a raison.

M. Mirliton arrête l'auto et se tourne vers ses élèves.

– Mes enfants, dit-il, je vous demande de ne raconter à aucun de vos camarades l'expédition que vous avez faite. Plus tard je vous en parlerai et je vous ferai comprendre, je l'espère, la faute que vous avez commise envers vos parents et vos maîtres. Aujourd'hui, vous allez rentrer chez vous, demain vous reprendrez vos places, dans vos classes, mais j'exige que vous disiez à vos camarades, tout simplement, que vous vous êtes perdus dans la forêt, ce qui est presque exact. Si vous ne respectiez pas cet ordre, je serais obligé de vous renvoyer de l'école, je n'y garde jamais les enfants qui sont pour les autres de mauvais exemples. Vous m'avez compris ?

Les quatre grands hommes baissent la tête. Gilles se rapproche encore davantage de sa sœur et murmure :

– Tout est de ma faute, j'ai plus de chagrin que les autres, mais, c'est juste, oui très juste.

Et dans l'automobile les enfants ne parlent plus. M. Mirliton les dépose chacun à leur maison. Jeanne et Pilou descendent ensemble, ils habitent à côté l'une de l'autre. Guy et Jacques sont déposés un peu plus loin. Quand il n'y a plus qu'Isoline dans la voiture, le cœur de Gilles crève et, jetant les bras autour du cou de sa sœur, s'écrie :

— Pardon Line, pardon de t'avoir fait de la peine, je suis bien puni, j'ai tant, tant de chagrin, et puis, je sais bien que tu vas m'apprendre que pour papa c'est fini, nous ne le reverrons jamais.

*

Quatre télégrammes sont arrivés dans la journée à l'école Racine pour M. Mirliton. De Naïk, petit village où la mer avait rapporté le corps du Commandant Lacault, M^e Rivac envoyait des ordres pour les enfants du Commandant. Ils apprirent successivement que les obsèques auraient lieu le mardi, puis le jeudi,

et qu'enfin le Gouvernement faisait à leur père des obsèques nationales à Notre-Dame. M^{me} Rivac viendrait à l'école Racine tout régler avec le Directeur.

Dans les trois jours qui précédèrent l'enterrement, Isoline et Gilles n'allèrent pas en classe. M^{me} Rivac vint les voir chaque jour et les emmena avec elle pour régler certaines questions de toilette.

Isoline et Gilles acceptèrent d'essayer les tristes vêtements noirs qui confirmaient leur cruel deuil, mais quand M^{me} Rivac leur désigna les vêtements qu'ils porteraient le jour de l'enterrement, Isoline exprima son désir. Elle voulait que son frère et elle portassent ce jour-là leur costume de matelot, qu'ils avaient l'habitude de mettre sur le bateau, et que leur père préférât à tout autre. Gilles, ainsi, était pareil à tous les hommes de l'équipage et la jupe plissée d'Isoline et sa blouse avaient été commandées par le Commandant lui-même. M^{me} Rivac accepta ce que son mari appellerait peut-être une originalité, mais elle comprenait la pensée d'Isoline.

Un jour où les enfants se trouvaient avec leur tante dans un grand magasin, Gilles demanda à acheter pour un de ses amis un vêtement foncé, un béret, une chemise, des bottines, des chaussettes. Cet ami était pauvre, très malheureux, et Gilles voulait lui offrir le tout pour qu'il put venir à Notre-Dame. Il remit à sa tante toutes ses économies et celles d'Isoline, s'il n'y avait pas assez d'argent, M^{me} Rivac aurait la bonté de lui avancer la différence qu'il lui rendrait puisque chaque mois il touchait une pension. Et comme Isoline, connaissant le désir de son frère, approuvait, M^{me} Rivac conduisit les enfants au rayon des vêtements masculins où Gilles choisit tout ce qu'il fallait pour un homme de grande taille.

Bien que le paquet fut lourd, il voulut le porter seul, et quand il fut dans l'auto qui allait les reconduire à l'école Racine, il demanda à sa tante si elle ne voulait pas, avant de rentrer, passer à Clairière-sous-Bois où habitait un matelot qui connaissait son père, les vêtements étaient pour lui.

M^{me} Rivac était la meilleure des femmes et n'avait qu'un désir : faire plaisir à des enfants qui allaient devenir un peu les siens. Le chauffeur reçut l'ordre d'aller à Clairière-sous-Bois, Gilles, à côté de lui, désignerait l'endroit où il voulait se rendre.

Et, à la fin du jour, la voiture s'arrêta à côté de la carrière, cette fameuse carrière dont Gilles avait tant rêvé. Il demanda à sa tante de bien vouloir l'attendre quelques minutes, juste le temps qu'il fallait pour dire bonjour à son ami et lui donner le paquet.

M^{me} Rivac s'étonna un peu de l'endroit où demeurerait cet ami, mais comme la voiture se trouvait près de la carrière, elle ne perdait pas de vue le petit garçon, et Isoline lui expliqua que c'était le refuge d'un ancien matelot sans travail.

La porte était ouverte et, à gauche, à l'ombre, le père Barrick, assis sur une pierre, fumait sa pipe. Gilles l'aperçut et, immédiatement, se dirigea vers lui.

Le père Barrick fut bien surpris, car il ne croyait pas qu'on permettrait à l'enfant de

revenir.

– Bonjour père Barrick, s'écria Gilles qui marchait lentement à cause du gros paquet, je viens vous faire une toute petite visite, parce qu'on m'attend. Je voulais vous prévenir que la mer a rendu mon cher papa, votre Commandant, on l'enterre jeudi matin, alors ça me ferait plaisir si vous veniez. J'ai eu peur que vous n'ayez pas le temps d'aller chercher des vêtements sombres, alors je vous en apporte, vous viendrez n'est-ce pas, c'est à neuf heures, à Notre-Dame.

Le père Barrick s'est levé, a pris le paquet pour en débarrasser Gilles, puis a posé sa pipe à côté de ce paquet. Ému terriblement, si ému que les mots sortaient avec difficulté de ses lèvres, il a dit :

– Ton papa, le Commandant, à Notre-Dame... je ne veux pas y aller mon petit, je suis un clochard, et ça ne lui ferait pas honneur. Et puis, si j'allais là-bas, si je revoyais tout ça, les matelots, le drapeau, la musique, je ne pourrais plus vivre comme je vis, avec la bouteille comme compagne. Alors... alors... faut me laisser ici,

remporte ton paquet et merci.

Cette réponse a fait de la peine à Gilles, tant de peine, que ses yeux se sont emplis de larmes. Il a répondu :

– Père Barrick, si vous m’aimez un peu vous viendrez à Notre-Dame, car ce jour-là, encore plus qu’aujourd’hui, j’aurai beaucoup de chagrin, et quand on a ses amis avec soi on est moins malheureux, ça j’en suis sûr. Je vous laisse le paquet, père Barrick, c’est pour vous, et je serais si content si vous mettiez tout ce qui est dedans pour venir à l’enterrement de mon papa qui aurait pu être votre Commandant. Au revoir père Barrick, je veux croire que je vous verrai jeudi !

Et Gilles, ne voulant pas faire attendre M^{me} Rivac, a tendu sa main que le père Barrick a hésité à prendre, puis, brusquement, il l’a saisie en bafouillant :

– Au revoir, petit ! Et cette fois, c’était le père Barrick qui avait dans les yeux beaucoup de larmes.

Le jeudi matin, habillés comme ils l’étaient

sur le bateau de leur père, Isoline et Gilles quittent l'école Racine dès huit heures, ils doivent retrouver leur tante à l'étude et M^{lle} Hélène les accompagne. Depuis leur chagrin, la jeune surveillante a été pour eux la meilleure des amies, elle était toujours là dès qu'ils avaient besoin de quelque chose et savait s'éloigner quand les enfants désiraient être seuls.

Ce matin où ils vont avoir à supporter une douloureuse épreuve, dans cette voiture qui les emmène, M^{lle} Hélène leur rappelle que le Commandant Lacault est au ciel et que c'est là qu'il faut le chercher. La cérémonie à laquelle ils vont assister ne doit pas être, pour eux, pénible, c'est un suprême hommage que la France rend à leur père, ils doivent en être fiers et ne pas montrer leur chagrin.

Et Gilles, comprenant ce que M^{lle} Hélène veut dire, répond :

– Nous ne pleurerons pas Mademoiselle, Line et moi nous savons que papa n'aimait pas que nous soyons des faibles, nous serons des forts, des courageux, parce que maintenant nous

devons toujours chercher à lui faire plaisir.

Et un peu avant neuf heures, les enfants arrivent avec leur tante à Notre-Dame. Le cercueil, recouvert par un immense drapeau, est déjà là. Depuis hier soir des marins, des amis, ont assuré la veillée funèbre. Isoline et Gilles, en pénétrant dans cette immense cathédrale, où quatre torchères et des drapeaux voilés de crêpe entourent le cercueil de leur père, éprouvent une douleur intense, mais une douleur dont ils sont fiers, leur papa était un grand homme, un vrai, et Gilles a honte d'avoir voulu, à neuf ans, essayer de l'être. Il doit attendre d'avoir quelques années de plus pour se permettre de beaux rêves.

La cathédrale s'emplit de délégations, d'amis, toute l'école Racine est là au complet, les enfants ne sont pas de simples figurants, ils partagent tous, les bons comme les méchants, la peine de leurs camarades, et ils ont décidé hier qu'ils adoptaient pour toujours Isoline et Gilles, ceux qu'on appelle maintenant des orphelins. N'avoir plus de papa, plus de maman, c'est un si grand malheur que les rancunes, les jalousies, enfin tous

les vilains sentiments s'effacent, les cœurs veulent donner, aimer, et dans cette basilique les enfants prient comme peut-être ils n'ont encore jamais prié.

Les notes graves du plein chant, l'appel des clairons se succèdent, et la messe dite, le cercueil recouvert d'un drapeau est conduit sur le parvis, centre de la ville. Isoline et Gilles se mettent près du catafalque de leur père, à côté d'eux le marin, le seul rescapé, et ce grand et ces petits matelots représentent tout ce qui reste du bateau « En Avant » sur lequel tant de belles découvertes ont été faites.

Une voix se fait entendre, c'est le discours d'adieu. Le discours exalte l'œuvre du Commandant, parle de l'épopée qu'il a vécue, et dit à ses enfants qu'ils représentent la jeunesse de France et qu'ils sont l'espérance de la Patrie.

Les fanfares militaires défilent et saluent, puis c'est le dernier voyage pour la sépulture de famille.

À Montmartre, quelques amis sont venus et toute l'école Racine, les enfants ont désiré être

avec leurs camarades jusqu'à la fin, et quand ils ont dit à Isoline et à Gilles leur affection, alors qu'il n'y a plus personne à défilier devant la famille, un homme de haute taille, dont les cheveux sont gris, s'approche, béret à la main, de Gilles.

– Mon petit, je suis venu, et je veux te dire ma peine.

Gilles ne reconnaît pas celui qui lui parle. Le père Barrick sans barbe, coiffé correctement, débarrassé de ses haillons, n'est plus le même. C'est Jean-Marie, le grand matelot qui allait le dimanche avec sa mère à la messe, il est ressuscité.

– Père Barrick, murmure Gilles étonné.

– Oui, petit, je suis là, puisque ça te faisait plaisir. J'ai cassé hier la bouteille et jamais plus je ne la ferai remplir, je l'ai juré au Commandant, mais faudra trouver du travail, c'est ce qui sera très difficile. Au revoir. Si jamais tu as besoin de mes services, je t'appartiens, et tu sais où je demeure.

Le père Barrick s'en va. M^e Rivac fait monter les enfants dans la voiture où leur tante est déjà.

À l'appartement du boulevard Malesherbes, le déjeuner est prêt, Isoline et Gilles sont priés d'y faire honneur, il faut garder la santé pour garder le courage. Étonnés d'avoir faim, les enfants obéissent, pour eux la vie continue et il va falloir vivre comme leur père le désirait.

Après le déjeuner ils sont tous réunis dans le salon où Gilles, un certain dimanche, a été si désagréable, et M. et M^{me} Rivac s'efforcent de distraire les enfants : ils leur parlent des vacances qu'ils passeront avec eux dans une propriété qu'ils possèdent au bord de la Loire.

Isoline écoute, essaie de s'intéresser, veut remercier, car elle devine que leur présence troublera la vie de M. et M^{me} Rivac, mais elle est fatiguée et ne trouve pas les mots qu'il faudrait dire. Gilles est silencieux et ne paraît pas entendre ce que Maître Rivac dit. Tout à coup, il se lève, et demande :

– Mon oncle, voudriez-vous descendre dans votre étude, Isoline et moi nous vous

accompagnerons.

– Descendre dans mon étude, répète M^e Rivac étonné, pourquoi faire ?

– Je dois vous y parler.

M^e Rivac ne veut pas contrarier aujourd’hui les enfants, il pense que son neveu a d’étranges idées, mais il accorde ce qu’il demande.

– Descendons, dit-il, l’étude est vide, les employés ne rentrent qu’à deux heures.

Tête levée, poings fermés comme s’il partait à l’assaut, Gilles suit son oncle.

Arrivé dans le rez-de-chaussée qui lui semble moins sombre que l’autre dimanche, toutes les persiennes sont ouvertes. Il précise ce qu’il désire :

– Mon oncle, reprend Gilles, allons dans votre bureau avec Isoline.

M^e Rivac ne s’étonne plus et ouvre la porte.

– Mon oncle, reprend Gilles, asseyez-vous devant votre table. Isoline, assieds-toi dans ce fauteuil, maintenant voici ce que j’ai à vous dire.

Je vous demande pardon d'avoir été, ici, un dimanche, mal élevé et impertinent, je n'appellerai plus jamais votre étude un dépôt mortuaire et si vous voulez que je sois notaire, je le serai. L'autre jour, j'avais fait une bêtise qui pouvait mal tourner pour mes camarades venus avec moi, alors j'ai promis au Bon Dieu que s'il ne nous abandonnait pas je vous obéirais, mon oncle. Le Bon Dieu m'a exaucé et aujourd'hui, à Notre-Dame, j'ai promis à papa de vous écouter, puisqu'il vous avait choisi pour le remplacer. Mon oncle, est-ce que vous me pardonnez toutes les méchancetés de l'autre jour ?

– Mais oui, mon petit bonhomme, répond M^e Rivac ému, je les ai oubliées, tu vas travailler, bien travailler, et puis, moi aussi, j'ai fait une promesse à ton papa. Si Dieu t'a donné un don quelconque, je le respecterai, si tu veux être marin, tu seras marin, si tu veux être un savant, tu seras un savant. Isoline se mariera peut-être un jour et son mari pourra recueillir mon étude, l'étude de la famille, mais je ne vous imposerai rien, je veux avant tout, mes enfants, vous élever, non pas pour vous donner le bonheur, mais pour

que vous soyez dignes du père qui était le vôtre. Voilà quel doit être le but de votre vie et de la mienne : respecter le nom que le Commandant a fait si grand et que vous devez porter avec fierté, comprenant que ce nom vous impose des devoirs envers votre pays. Soyez bons, généreux, dévouez-vous à de grandes causes, et vous réaliserez ainsi les volontés de votre père. Je m'efforcerai de vous guider, et si je suis un peu sévère, vous vous rappellerez que je vous porte une grande affection, et que cette affection doit vous être utile et vous protéger jusqu'à ce que vous ayez atteint l'âge de vous diriger vous-mêmes. M'avez-vous compris ?

– Oui mon oncle, répond Isoline, et nous nous efforcerons de vous donner toute satisfaction.

– On se comprend, s'écrie Gilles, on s'entendra, j'en suis sûr, mais pour que tout soit fini et bien fini, il faut, mon oncle, que je vous demande quelque chose. J'ai un ami, ancien matelot, devenu un clochard, et qui aime trop la bouteille ; pour venir assister à la cérémonie de Notre-Dame, mon ami a cassé sa bouteille et a

juré à papa qu'il ne boirait plus jamais. Seulement, il n'a pas de travail, il faut lui en trouver, et mon oncle je voudrais que vous vous occupiez de lui. Je crois qu'il peut tout faire. Un matelot, comme disait papa, c'est toujours un bricoleur. Est-ce que dans votre propriété des bords de la Loire, où nous irons passer nos vacances, il n'y aurait pas une petite place pour lui. Ah ! il se contenterait de peu, il n'a pas couché dans un vrai lit depuis des années, et il ne mange pas tous les jours. Un coin, n'importe lequel, c'est ce que je vous demande pour lui, et pendant les vacances je le surveillerai pour qu'il ne rachète pas une autre bouteille. Mon oncle, si vous vouliez vous occuper de mon ami, cela me ferait tant plaisir, et vous pourriez être avec moi aussi sévère que vous voudriez, je ne me plaindrais jamais.

M^e Rivac se lève, et, furieux d'accorder tout de suite ce que Gilles lui demande, répond :

— Je m'occuperai de ton ami, mais ne t'imagines pas surtout que je céderai à tes caprices.

– Oh, mon oncle, s'écrie Gilles heureux, je n'aurai jamais de caprice, je vous le promets. Maintenant, je respire mieux, tout est liquidé, j'ai réparé le mal que j'ai fait, et je peux dire de nouveau avec tout mon cœur « En Avant ».

M^e Rivac s'approche de Gilles et met la main sur son épaule.

– Oui, terrible petit bonhomme, tu peux dire En Avant. Mais souviens-toi des paroles qui ont été prononcées devant le cercueil de ton père : En Avant pour le bien, pour le beau, pour les belles découvertes qui donnent à la France la gloire et soulagent l'humanité, et, dès que tu le pourras, reprends le flambeau que le Commandant Lacault a gardé si longtemps, et fais en sorte qu'il ne s'éteigne jamais.

Cet ouvrage est le 425^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.